

# RELATION

DE

## DIVERS VOYAGES

FAITS DANS L'AFRIQUE ,  
dans l'Amerique , & aux Indes  
Occidentales.

*La Description du Royaume de Juda ,  
& quelques particularitez touchant  
la vie du Roy regnant.*

La Relation d'une Isle nouvellement ha-  
bitée dans le détroit de Malaca en Asie,  
& l'Histoire de deux Princes de Gol-  
conde.

*Par le Sieur DRAISE' DE GRAND-  
PIERRE, ci-devant Officier de Marine,*



A P A R I S,

Chez CLAUDE JOMBERT, rue S. Jacques,  
au coin de la rue des Mathurins , à l'Image  
Notre-Dame.

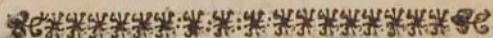
---

M. DCCXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI

2965





# TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE I	L'Auteur s'embarque à Rochefort pour Buenos-Aires page.	1.
II.	De la Ville de Buenos Aires.	3.
III.	Des femmes de Buenos-Aires.	6.
IV.	De l'abondance des biens de la Terre de Buenos-Aires.	8.
V.	du Commerce.	13.
VI.	Avanture de l'Auteur.	14.
VII.	L'Auteur raconte les aventures d'un Parisien nommé Desmacis.	18.
VIII.	L'Auteur parle du nommé Berteval Moine à Buenos-Aires, & autre fois Maltôtier à Paris.	33.
IX.	Départ de l'Auteur pour son second voyage.	55

---

## SECOND VOYAGE

CHAPITRE I	Description d'un combat Naval où l'Auteur	
---------------	--	--

T A B L E.

- & ses compagnons sont faits prisonniers  
 des Anglois. page. 59.
- II. Ador conte une partie de son histoire  
 à l'Auteur. 65
- III. L'Auteur & ses Compagnons sont  
 dépouillé par les Anglois. 77.
- IV. Description de l'Isle de Saint-Yago  
 78.
- V. L'Auteur décrit le traitement cruel  
 des Anglois à l'égard de leurs prison-  
 niers. 80.
- VI. Conversation de l'Auteur avec Ador  
 84.
- VII. Conversation de l'Auteur, d'A-  
 dor & de Surfé, Aumônier du Vais-  
 seau Anglois. 85.
- VIII. Surfé lit plusieurs Portraits hi-  
 storiques. 89.
- IX. De la Ville de Sestre, sur la côte  
 de la Guinée en Afrique. 126.
- X. Suite du voyage de l'Auteur, la  
 liberté lui est renduë & à Ador, ils  
 quittent Surfé & partent pour la Mar-  
 tinique. Description d'un poisson mon-  
 strueux. 135.
- XI. Arrivée de l'Auteur à la Mar-  
 tinique. Expedition des Flibustiers,  
 où il a part. Son retour en France.  
 Rencontre d'un Sauvage curieux dans  
 le Vaisseau. 140.



DES CHAPITRES.

TROISIÈME VOYAGE

- CHAPITRE **D**épart de l'Auteur  
I. pour l'Afrique. Ou-  
ragan. Description de plusieurs Païs.  
Rencontre d'un homme d'un mérite di-  
stingué. Ceremonie du Baptême de  
mer. Monstre extraordinaire page.  
148.
- II. Description du Royaume de Juda,  
autrement Benin dans l'Afrique. Po-  
lice, Religions, mœurs, & autres  
Païs. 164.
- III. L'Iste Danabon scituée à un degré  
Sud de la ligne. 171.
- IV. De l'Amerique Occidentale. 176.
- V. De notre arrivée à la Vera-Cruz,  
& de ce qui s'y passa à l'égard des  
François. 192.
- VI. Description de la Vera-Cruz, Ville  
de l'Occident, & autres particularitez.  
200.
- VII. Portrait historique d'un Espagnol  
nommé Sagreda, & d'une Espagnole  
nommée Albertine. 205.
- VIII. Départ des François de la Vera-  
Cruz pour le Mexique. 217.
- IX. Arrivée au Mexique, de la De-

## TABLE

- couverte & de la Conquête de ce païs  
 par les Espagnols. 220.*  
 X. *Description de la Ville du Mexique,  
 des Habitans, de leur figure, leurs  
 mœurs, leur commerces, leurs plaisirs  
 & leurs nourritures. 223.*  
 XI. *Histoire de Dona Juana Espagnole,  
 & de d'Aubrisel Cavalier François.  
 230.*  
*Noms & qualités des Officiers & Vo-  
 lontaires d'honneur avec lesquels l'Au-  
 teur a fait ses Voyages. 286.*
- 

### QUATRIÈME VOYAGE.

- R** *elation d'une Isle nouvellement ha-  
 bitée dans le détroit de Malacca  
 en Asie, avec l'Histoire de deux Prin-  
 ces de Golconde page. 297.*  
*Histoire de deux Princes de Golconde.  
 302.*  
*Histoire de la mere des deux Princes  
 de Golconde, & comme elle aborda  
 dans l'Isle de la Pierre-Blanche. 328.*

Fin de la Table.

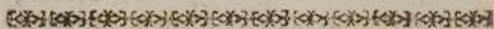


# RELATION

DE

## DIVERS VOYAGES

FAITS DANS L'AFRIQUE,  
dans l'Amerique, & aux Indes  
Occidentales, &c.



### CHAPITRE I.

*L'Auteur s'embarque à Rochefort pour  
Buenos-Aires.*

**D**Ez l'âge de seize ans, la passion de voyager me fit quitter la maison de mon pere, & je couru à Rochefort, pour m'y embarquer sur le premier Vaisseau. J'y appris que M. de Tilly, Lieutenant de Haut-bord, étoit tout prest à faire voile

A



sur le Navire du Roy, nommé la Sphere, pour Buenos-Aires. Sans perdre temps, j'allay le prier de vouloir bien me recevoir sur son Bord en qualité de Volontaire. Mon ardeur luy plut, & ne trouvant rien en moy d'ailleurs qui le rebutât, parce que j'étois beaucoup plus fort & plus grand, qu'on ne l'est d'ordinaire à mon âge, il accepta mes offres, & d'une maniere si gracieuse, que j'en fus enchanté, & que je luy baisay une de ses mains, en luy laissant lire dans mes yeux le reste de ma reconnoissance. Il me quitta, en m'ordonnant de me tenir prest, pour nous embarquer le lendemain.

Ce jour-là fut un des plus agreables, que j'aye eu en ma vie, & je ne croy pas que je l'oublie jamais. Il faut avoir passé par ces sortes d'experiences, pour connoître tout l'avantage de la jeunesse dans la facilité qu'elle a de se faire des idées riantes, & des esperances flatueuses en certaines occasions, où elle ne s'est point encore trouvée, & où une lueur nouvelle, qui semble celle de la fortune, se presente à elle.

Cependant on avoit appareillé, & on mit à la voile, une demie heure après que je fus arrivé au Vaisseau. On se hâta



de profiter du vent, qui étoit alors extrêmement favorable. Je ne diray rien de notre route, parce qu'il ne nous y arriva rien digne de remarque. Je placeray d'abord mon Lecteur à Buenos Aires.

---

## CHAPITRE II.

### *De la Ville de Buenos Aires.*

Cette Ville, qui appartient à l'Espagne, est scituée sur la Riviere de la Plata, à la Coste du Bresil, touchant à la Mer du Sud, nommée autrement Mer Magellanique.

Elle est environnée d'une plaine de cinq cens lieuës d'étenduë à la ronde, sans aucune colline qui la releve, & qui la diversifie; & ce terrain vaste a l'air d'un desert, d'autant plus qu'il n'y presente pour habitans, que des peuples ferores & barbares. Le corps de cette Ville est composé de huit ou neuf cens maisons, qui sont construites de terre & de paille, excepté quelques-unes, qui le sont de briques; mais il y en a peu de cette sorte. Il y a quelques Eglises & Convens, qui n'ont aucune magnificence, si ce n'est la Maison des Jesuites, chez qui on trouve des Chapelles couvertes

d'or, quoique ce métal soit aussi rare en ce pays, qu'en Europe; ce qui surprend d'autant plus, qu'on ne voit rien de semblable chez les autres Religieux qui sont à Buenos Aires, Cordeliers, Jacobins, ny Peres de la Mercy.

Il faut distinguer entre les habitans sauvages de cette contrée les Paragoyans, qui tirent leur nom du Paraguay, qui est une rivière, & les Gouïaramis, qui habitent les rives du Paranas, autre fleuve. La Mission des Jesuites s'étend chez les uns & les autres; mais les derniers sont presque tous convertis à la Foy: & des autres il n'y en a qu'un petit nombre. On dit que les Gouïaramis, avant leur conversion, avoient la connoissance d'un Estre suprême, qui a créé, & qui conduit toute la nature; mais cependant sans se faire aucune loy pratique, ny aucun culte, qui doit naître naturellement de cette connoissance. C'étoit parmi eux que couroit une prédiction touchant l'arrivée des Jesuites dans leurs terres. On ajoûte que par-là ils se trouverent beaucoup plus disposés à entendre docilement les Verités chrétiennes qu'on leur annonçoit.

Ces peuples, ainsi que quantité d'autres voisins, dont on ne sçait pas les noms,

font sans doute les hommes les plus barbares & les plus sauvages qui habitent la terre ; car si on en excepte les Goïaramis & ceux des autres qui sont convertis , nul d'entre ceux cy n'a d'autre principe de ses mœurs & de sa conduite , qu'un instinct feroce & sanguinaire , tel que celuy des bestes les plus carnacieres. Leur vie est une course continuelle , mais des plus vagabondes. Ils passent de lieux en lieux , & s'y campent sous leurs cabanes de jonc , tant qu'ils y trouvent matiere à leur brigandage , ou tant que le hazard les y arrête ; après quoy ils tournent d'un autre côté , sans changer de vûes & de sentimens. L'injustice & l'inhumanité les suit par-tout avec l'ignorance. Toute leur Police est de se choisir un Chef d'entr'eux , & de luy obéir ponctuellement ; mais c'est , pour ainsi dire , à condition qu'il leur commandera quelques crimes. Ils vivent de leurs chasses , & se vêtent de peaux de cerfs. Leurs armes sont l'arc & la fleche , armée d'un os aigu tres-dangereux. Quelquefois ils se servent de frondes , avec lesquelles ils lancent des pierres taillées exprès , à peu près de la forme d'une lentille , & de la grosseur & du poids d'un œuf. Outre cela , ils ont encore des maf-



suës & des lances. Ils ont touïjours un bras nud, pour estre plus prests & plus disposés à tirer leurs coups. Les Indiens, qui sont convertis par les Jesuites, ont l'usage du fusil: ce qui leur donne un grand avantage sur les autres peuples, quand ils sont en guerre avec eux. Ils en sont sans doute redevables aux bons Peres, dont l'Apostolat ne se borne point à la science de la guerre spirituelle. Outre ce que j'ay dit de la Ville de Buenos-Aires, je me souviens d'y avoir remarqué que le Clocher des Jesuites y domine toute la Ville par sa hauteur; il est bâti de briques, avec de la chaux du pays. C'est ce qui frappe le plus dans cette Ville, avec une fort belle Place d'armes, où on voit un Fort muni de soixante-dix pieces de Canon. A un quart de lieuë de-là, le Directeur de la Compagnie Royale de l'Assiente Françoisise, a sa maison scituée assez agreablement, & ornée d'un jardinage passable.

---

### CHAPITRE III.

#### *Des Femmes de Buenos-Aires.*

**C**E que je considèrai avec plus de plaisir & plus d'admiration dans ce



pays, ce sont les agrémens du sexe, & l'abondance de tout ce qui peut servir à la nourriture. Les femmes y sont belles, vives, spirituelles, & galantes, & assez bien prévenuës en faveur des François, à qui elles font volontiers des avances, comme si elles vouloient les consoler de l'incivilité de leurs peres ou de leurs maris, qui sont toujourns un peu dominés à notre égard par leur antipathie Espagnole. Cependant, il faut rendre justice à ceux qui habitent Buenos-Aires; je ne les ay point trouvés jaloux comme les autres, & ils ont même des usages assez François à l'égard de leurs épouses, à qui nous allions rendre visite avec beaucoup de liberté, & sans qu'ils le trouvassent mauvais. Il semble que quelque air de Paris ait passé en ce pays, & qu'il en ait chassé celui de la jalousie Espagnole.

Pour ce qui est des femmes, qui sont toujourns prêtes à favoriser le premier venu, il y en a en quantité en cette Ville, mais il y en a une partie, qui y est distinguée; ce sont des Religieuses, qui ont fait paroître tant de goût pour la liberté, qu'on a esté obligé de les mettre hors de leur Convent, comme d'une prison qui ne leur convenoit pas. Elles ont encore conservé l'habit qu'elles portoient, mais

c'est la seule marque de la chasteté qu'elles avoient voüée ; & au reste, elles ne le portent, que parce que c'est une espece de voile qui les met en un sens à l'abry de la censure, & leur conserve toujours une part dans un certain respect superstitieux. On leur a proposé de se marier, mais elles n'ont eu garde d'y consentir, parce que quand elles sont une fois mariées, il faut qu'elles restent toute leur vie dans ce pays-là, & qu'au contraire demeurant dans la condition de filles, elles peuvent aller où bon leur semble. La reflexion qu'elles m'ont fournie, & qui est fondée encore sur d'autres exemples, est que le Convent n'est pas malheureux chez les Espagnols pour les filles, non plus que pour les hommes. Voilà le premier avantage que j'ay admiré dans ce pays ; venons au second, qui est la bonté & fertilité naturelles du terroir.

---

#### CHAPITRE IV.

*De l'abondance des biens de la terre  
à Buenos-Aires.*

**D'**Abord on y trouve des Rivieres, qui sans doute ne contribuent pas peu aux fruits & aux bestiaux, qu'on y voit en

quantité. Le fleuve de la Plata merite bien qu'on en fasse mention. Il a soixante lieues de large à son emboûchure, & douze devant la Ville. Ses bords sont des prairies d'une beauté charmante, & d'une grande utilité, comme on peut s'imaginer, puisque c'est la nourriture d'une troupe inoubrable de bœufs, & autres animaux quadrupedes qui s'y voyent.

Le bœuf, qui est merveilleux, y est si commun, que le plus beau ne s'y vend qu'un écu, & le reste à proportion, si on en excepte la poule, & tout ce qui demande du foin. Cette volaille y vaut trente sols piece, parce que tout ce qui coûte de la peine aux Espagnols, est fort rare, & par consequent fort cher. La douzaine de perdrix n'y vaut qu'un real; & pour les accompagner dans un repas, on a à choisir des tourterelles, palombes, canards, cerfs, & biches: toute la campagne étant couverte de ces différentes especes de gibiers. Et ce qui peut servir à un beau dessert n'y manque pas. On y recueille en abondance tous les fruits de l'Europe, poires, pommes, prunes, cerises, abricots, oranges, grenades, figues, melons, & pêches. Cette dernière espece de fruit y est si commune, que les chardons ne le sont pas plus en France.



& qu'on ne s'y sert point d'autre bois pour se chauffer, que celui du pescher. Au reste, le bled y est excellent, & y vient presque sans peine & sans frais. Ainsi voilà sans doute ce qu'on appelle un pays fertile, mais il le seroit bien autrement, & les utilités seroient bien plus diversifiées & plus délicieuses, si les Espagnols étoient laborieux; mais en récompense ils sont sobres, & leur plus grand usage en fait de nourriture, est une herbe, nommée Mathe par les Indiens, & Paraguay par les Espagnols; laquelle ils pulverisent, quand elle est séchée, & l'employent ensuite en guise de thé, avec cette différence, qu'ils boivent l'eau & l'herbe tout ensemble. Cette herbe est aussi recherchée, qu'elle est commune. Ils prétendent que l'eau dans laquelle ils la font bouillir, est une boisson précieuse, & ils en offrent ordinairement à ceux qui leur rendent visite, de la même manière qu'on présente icy du café ou thé.

Outre les animaux, dont nous venons de parler, on y trouve des tigres & des lions; mais ce qui est plus agréable, des autruches, dont la chasse est un des grands plaisirs des habitans de Buenos-Aires. Ils font cette chasse à cheval,



avec des chiens si bien dressés & si vîtes, qu'ils prennent cet animal à la course, quoiqu'il ait des aîles.

Je remarqueray icy en passant, que les Espagnols aiment beaucoup le cheval, & qu'ils y sont infatigables, du moins en ce pays. S'il leur faut du pain, du vin, du feu, & que cela ne se trouve pas chez eux; s'ils rendent une visite; s'ils veulent se promener, aller à la pêche, ainsi qu'à la chasse: tout cela se fait parmi eux toujours à cheval. Cela paroît d'abord avoir un air de moleste, cependant au fond c'est une maniere fatigante, & de plus, c'est que fort souvent ils feront quarante-cinq lieuës, ou plus, avec cette monture, en un seul jour; & il y en a même qui font ce métier pendant des dix ou douze années, sans en paroître alterés & affoiblis, quoiqu'ils le fassent tous les jours. Tels sont les Courriers qu'on envoie à Lima, lesquels en font le chemin, sans débrider, en un jour, quoiqu'il y ait de Buenos-Aires à cette Ville quarante-sept lieuës entieres, & qu'ils chassent devant eux soixante à quatre vingt chevaux, à qui ils ne donnent rien à manger: ce qui fait voir encore, que ces animaux sont bien robustes dans ce pays-là.

On y en trouve une quantité prodigieuse, tellement qu'il n'y a point d'habitant, si miserable qu'il soit, qui n'en ait quinze ou vingt, lesquels ne luy coûtent rien à nourrir, parce que la campagne est trop spatieuse, & trop fertile, pour ne pas fournir *gratis* à la nourriture de ceux, que les gens du pays prennent la peine d'élever; & par cette raison encore ils ne sont de nulle valeur, quand ils ne sont pas dressés; quand même on les a rendus propres au service, ils ne valent que deux ou trois piéces de huit, c'est à dire neuf livres de France. On en voit des deux & trois cens chez les personnes de distinction, qu'ils donnent à garder & élever à la campagne, à un homme, qui a soin de les amener, quand on veut s'en servir, & de ramener ceux qui n'ont rien fait.

Outre les chevaux, ils ont des mulets, qu'ils attellent à leurs carrosses, & qu'ils employent à porter les grosses charges; ils coûtent quelque chose de plus que les chevaux.



## CHAPITRE V.

*Du Commerce.*

**P**OUR le Commerce, il peut se faire en ce pays avec gain & agrément, pourvû qu'on se mette en état de ne point craindre les Alcades, qui vous réduisent à rien vos marchandises, quand vous ne les prenez pas comme il faut. Le secret de les rendre traitables, est le secret assez usité pour tous les hommes; je veux dire une certaine poudre de simparchie, qu'on appelle autrement le tour du baston. Vous pouvez porter en ce pays draps, chapeaux, bas de laine & de soye, fils de Bretagne, & quelques autres soiries. Il faut encore observer alors de prendre les Espagnols à leur premier mot, parce qu'on ne marchandé point avec eux.

Je ne diray qu'un mot de leur Police & administration judiciaire. Le Corps en est composé d'un Inquisiteur, d'un Gouverneur, d'un Juge de Police, & de deux ou trois autres Conseillers; lesquels tous rendent la Justice, non selon la qualité de l'action dont il s'agit; mais selon celle de la personne. La qualité de François en est une mauvaise pour celuy



qui a affaire à eux, soit qu'il attaque, ou qu'il soit attaqué. Je le sçay par mon expérience, ainsi que je vais le raconter.

---

## CHAPITRE VI.

### *Avanture de l'Auteur.*

**L**E jour que je descendis à terre, impatient de connoître la Ville & le pays, je fis rencontre d'un nommé Fortin, natif du Port de Rochefort, que j'avois un peu connu avant mon voyage; nous fîmes partie de nous promener ensemble, & nous allâmes d'abord voir la Place d'Armes, dont j'ay parlé. Après en avoir passé mon envie, & avoir salué le Gouverneur, qui se nomme Valdece, nous allâmes déjeuner; ensuite dequoy, nous proposâmes de faire un tour à la campagne, pour voir les biches, cerfs, & les autruches, & autres curiosités du pays. Nous louâmes pour cela deux chevaux, que nous payâmes chacun quatre escalins, & nous sortîmes de la Ville, sans autres armes que notre épée. Je n'avois aucun soupçon ny présentiment de ce qui nous devoit arriver, d'autant plus que je voyois la même confiance dans Fortin, qui étoit beaucoup plus expérimenté que



moy, & qu'en partant il s'étoit chargé de plusieurs marchandises, qu'il prétendoit trafiquer avec quelques Espagnols habitans de la campagne, comme bas de soye tres-beaux pour hommes & femmes, & quelques autres bijoux curieux, sans compter trente-deux pieces de huit d'argent des mines, valant cent trente livres de France. Mon camarade étoit tout joyeux, dans l'esperance qu'il avoit de faire quelque gain sur ses marchandises; & moy je l'étois de l'esperance de contenter ma curiosité. Nous fîmes ainsi une lieüe & demie dans la terre, sans rien trouver qui ne nous fit plaisir. Nous nous arrêtâmes pour contempler toutes les beautés dont j'ay déjà parlé, cette vaste étenduë de campagne des plus vertes, ce nombre étonnant de toutes sortes d'animaux, & leur diversité. Il nous venoit à ce sujet les plus belles idées du monde, auxquelles l'ambition avoit beaucoup de part, & l'amour même y en avoit quelque-une; mais le moment approchoit que les idées tristes alloient succéder: car un quart d'heure après, comme nous avançons toujourns, nous trouvâmes en notre chemin deux Cavaliers Espagnols; & cette trouvaille fut des plus mauvaises. D'abord nous y fûmes trompés, & nous

ne les primes point pour ce qu'ils étoient. Ils étoient bien montés, & avoient l'air de bons bourgeois par leur mine & leur habit. Nous eûmes même la confiance de leur demander où ils alloient, & nous ayant répondu que c'étoit une partie de chasse qui les menoit, ils nous proposèrent fort civilement d'en être. Ils ajoutèrent qu'ils prétendoient nous bien divertir, & nous faire voir des choses plus curieuses que ce que nous venions de voir; qu'il y avoit même une utilité à se proposer pour nous dans cette promenade, où ils prétendoient trouver quantité d'œufs d'autruche, que nous pourrions lever avec eux, & les bien vendre ensuite en France, où ils sont rares. Nous taupâmes à la proposition, & nous entrâmes avec eux dans le bois. Ce fut à notre dam; nous n'eûmes pas marché un quart d'heure, que pour ouvrir la scène qu'ils avoient méditée, ils nous dirent que nous étions des chiens de François, qui ne venions en leur pays, que pour enlever l'argent des mines, & les autres richesses. Et après quelques autres petits complimens de cette nature, ils nous présentèrent le poignard sous la gorge, & nous demandèrent la bourse. Comment nous deffendre? nous étions sans armes.

Nous

Nous voulûmes fuir , & nous picquâmes nos chevaux ; mais bien mieux montés que nous , & habiles Cavaliers , ils nous eurent bien-tôt rejoint , & je vis l'heure que l'envie de sauver notre argent , nous alloit coûter la vie. Cependant , quoiqu'ils parussent d'abord disposés à nous poignarder , ils se modererent , & se contenterent de nous dépouïller ; mais ils le firent bien , on ne peut pas mieux. Ils ne nous laisserent que nos chemises & nos chevaux , qui ayant esté dépouïllés eux-mêmes , prirent aussi-tôt le chemin de la Ville , sans nous attendre , & y porterent les premieres nouvelles de notre aventure. Bien-tôt nous la contâmes nous-mêmes au Gouverneur de Buenos-Aires , & nous luy en demandâmes justice , qui pour la luy rendre à luy-même , dépêcha aussi-tôt huit Cavaliers , pour courir après nos voleurs , & les luy amener ; mais tout l'effet de sa vigilance à nous satisfaire , fut que ces huit derniers fripons , ayant trouvé les premiers , partagerent avec eux tout notre butin , & que nous n'en fûmes pas plus dédommagés de notre perte. Ils ajoûterent même l'insulte à l'injustice , en disant que l'œuvre la plus méritoire qu'ils pussent faire étoit de dépouïller les chiens de François ; &



le Gouverneur, soit qu'il connivât à leurs friponneries, soit par impuissance de les punir, borna là ses procédures & sa juridiction à notre faveur. Pour notre Capitaine, il fit comme le Pedan de la Fable, il nous fit encore de grandes reprimandes sur la temerité avec laquelle nous nous étions aventurés de courir si loin sans armes & sans bonne compagnie. Nous devions gagner beaucoup, selon luy, à cette experience, qui nous apprenoit à marcher avec précaution en pays étranger. Je goûtay l'avis; & pour en mieux profiter, je ne songeay plus à contenter ma curiosité, que sur le plan que je m'étois formé: c'est à dire, en la renfermant dans la connoissance des personnages rares dans leur espece, & dans la recherche des hommes originaux. Je me mis en queste pour cela, le reste du temps que je demeuray à Buenos-Aires; & voycy quelques découvertes que j'y ay faites.

---

## CHAPITRE VII.

*L'Auteur décrit les aventures d'un Parisien nommé Desmacis.*

**J'**Avais trouvé dans cette Ville un Parisien, nommé Desmacis, qui y étoit.

arrivé, environ quinze jours avant moy, & avec qui je m'étois lié si familièrement, que nous étions presque toujourns ensemble. Il avoit fort dequoy me plaire; c'étoit un voyageur de profession, & tel que j'aurois eu la passion de me trouver, ayant vû presque tous les climats du monde, & ne voulant se fixer à aucun, pour jouir mieux tour à tour des uns & des autres, les connoissant à merveille, & en parlant avec goût, & avec élégance. Il avoit une memoire prodigieuse, beaucoup d'esprit, un corps sain & robuste, cet air enjoué que donne un temperament sanguin, & dont on jouit dans la possession de la plus parfaite liberté; avec cela beaucoup de sçavoir vivre & de sçavoir-faire. Pendant les premiers quinze jours de notre connoissance, la familiarité n'alla point jusqu'à la confiance de sa part, malgré sa sincérité naturelle & son inclination. Pour moy, malgré les avances que je luy faisois, pour arracher quelque connoissance particuliere de ses aventures, je luy trouvois toujourns une retenue qui l'arrêtoit sur le point que la chaleur de la conversation devoit m'ouvrir son cœur jusqu'au fond, & me dévoiler tous ses secrets; mais je le ménageay si bien, j'eus tant soin de luy plaire, j'étudiay si fort

les manieres & les qualités qui pouvoient forcer sa circonspection à ne me plus regarder comme un jeune homme, & à me traiter en homme fait, & digne de toutes les ouvertures de son amitié, qu'un jour nous promenant dans le Cloître des Jacobins à Buenos - Aires, & me charmant par tout ce qu'il me disoit d'une infinité de choses. Je l'embrassay tendrement, & le conjuray de m'apprendre comment il pouvoit sçavoir tout ce qu'il me disoit, & d'où vient qu'il étoit encore avec cela infatiable d'apprendre, & n'avoit point pris le party de s'arrêter en quelque endroit, pour s'y établir, & y jouïr d'une fortune digne de son merite. Je suis, me répondit-il, l'homme du monde le plus heureux, & vous en allez juger; car enfin, ajouta-t-il, je vois bien qu'il faut satisfaire pleinement votre curiosité sur mon sujet. Escoutez-moy.

Je suis né Parisien, fils d'un Savetier tres-pauvre, parce qu'il n'étoit pas fort habile, & que d'ailleurs il aimoit un peu à boire. Il n'étoit gueres ny dans la pensée, ny dans l'état de me donner de l'éducation, mais ma bonne fortune y suppléa un peu. Je plus à un Prêtre, nommé Moïse, qui étoit notre voisin, & il eût la bonté de me prendre chez luy, & de

m'en  
de L  
en C  
ner  
fini  
m'en  
en é  
en e  
& j  
d'ei  
& c  
élen  
fis u  
je re  
voit  
pass  
chez  
guer  
que  
dire  
fede  
mon  
d'O  
mon  
air d  
enco  
Beau  
roiss  
me  
meri



m'enseigner à lire, à écrire, & un peu de Latin; comme il n'étoit pas fort riche en science, il ne pouvoit pas m'en donner beaucoup. Cependant je luy suis infiniment redevable, puisque ce qu'il m'en communiqua, me mit en goût & en état d'en attraper davantage. Je pris en effet beaucoup de goût pour l'étude, & je dévorais les livres, qu'il avoit soin d'emprunter pour moy de côté & d'autre, & que je déchiffray moy seul, avec les élémens qu'il m'avoit enseignés. Je me fis une vanité de me passer de Maître, & je refusay d'aller au College, où il m'avoit proposé d'achever mes études. Je passay ainsi jusqu'à l'âge de treize ans chez luy; & je puis dire qu'on ne voit gueres d'enfant à cet âge aussi avancé que j'étois: car je parlois Latin, on peut dire, tres-bien & tres-aisément. Je possédois sur le bout du doigt mon Virgile; mon Horace, & beaucoup de Lettres & d'Oraisons de Cicéron; de telle sorte que mon bon Prêtre ayant parlé de moy d'un air d'homme charmé, je me vis bien-tôt encore plus admiré des autres que de luy. Beaucoup de Prêtres sçavans de la Paroisse me vinrent voir par curiosité, & me forcerent à ouvrir les yeux sur mon mérite par l'attention satisfaite, avec la

quelle ils l'examinoyent. Cependant mon bon homme de Protecteur, ou plutôt mon second pere, vint à mourir, & je me trouvay pour la premiere fois réduit à l'embarras de penser à ce que je deviendrois. Plusieurs Ecclesiastiques offriront de me rendre service, les uns en me prenant chez eux, les autres en me plaçant dans quelqu'unes de ces places qu'on appelle Bourses de Colleges; mais dans toutes ces différentes conditions, on me laissoit entrevoir une espeece de servitude, qui n'étoit point de mon goût. Quelque distinction qu'on me promit par honnêteté, je sentoisi bien que je serois toujours valet ou cuistre. Tout cela me faisoit également peine: & m'étant ressouvenu qu'un jour un Prêtre fort spirituel, qui étoit Aumônier d'un Cardinal, causant devant moy avec le Prêtre Molsé, & d'autres, avoit dit, en me regardant: Ce petit bon-homme-là promet beaucoup; si j'allois encore à Rome, je l'emmenerois avec moy, & j'entreprendrois pour la curiosité du fait, de le mettre dans le chemin des fortunes qu'on fait dans cette Capitale de la Chrétienté. Il a bonne memoire, & de l'esprit, il sçait déjà plus de Latin, qu'on n'en sçait en ce pays-là, il y brilleroit; il ne luy fau-

droit plus qu'un peu de Langue Italienne & de manege, je suis persuadé qu'il apprendroit tout cela à merveille, & qu'il parviendroit. Ces paroles, qui n'étoient point sorties de ma teste, & qui avoient excité des desirs fort ambitieux, ne se représenterent pas plutôt à mon esprit, qu'elles décidèrent du party que j'avois à prendre. Je résolus d'aller à Rome tenter si ce qu'on m'avoit dit, ne seroit point une espece de prophetie. J'allay voir mon pere, à qui je portay dix Loüis d'or, de vingt que mon cher Prêtre Molsé m'avoit laissés manuellement à la mort; & sans luy dire mon dessein, je l'exekutay sur le champ. Je partis de Paris, je passay à Lyon, je m'embarquay ensuite à Marseille, & j'arrivay enfin à Rome avec une Courtisane de France, que j'avois eüe pour compagnie, & qui m'avoit défrayé pendant toute la route depuis Marseille. Cette fille, nommée Joncette, a eu trop de part à mes aventures, pour n'en pas faire mention. C'étoit une vraie Heroïne, quoiqu'elle fût allez tendre pour goûter les plaisirs; c'étoit cependant moins la volupté qui l'avoit jettée dans le desordre, que l'ambition. Je ne parle point de l'interêt, car son cœur y étoit insensible; je n'ay jamais vü une per-



bonne plus genereuse. Elle ne se proposoit pas moins dans le commerce qu'elle faisoit de sa beauté, que de partager la puissance des hommes de la plus haute consideration, jusques-là qu'elle me dit un jour, en me donnant des conseils pour m'élever moi-même : que son projet étoit de captiver le cœur de quelque jeune Cardinal des plus papables, & de partager un jour avec luy l'éclat de la Thiare, ou que si elle ne réussissoit pas de ce côté, elle prétendoit par quelque moyen que ce fût, passer dans le Serrail du Grand Seigneur, & devenir sa premiere Sultane. Elle ajoûta, que si j'étois sage, je n'aurois pas de mon côté de moindres vûes pour ma fortune, & que je pouvois me flatter de la plus haute, si je voulois profiter de ses conseils & de ses secours. Elle me tint ce discours dès le lendemain que nous fûmes arrivés à Rome ; & comme je n'étois pas moins ambitieux qu'elle, je me livray à tous ses avis, & à sa conduite. Elle convint avec moy, que je passerois pour son frere, & que nous nous donnerions pour gens qui étoient venus à Rome accomplir un vœu promis par notre pere, lequel nous en avoit chargés à l'heure de sa mort.

Ce conte débité par elle dans l'occasion

sion, & souûtenu d'un grand air d'éducation & de sagesse, sans négliger pourtant le soin de plaire, appuyé d'ailleurs d'une dépense honnête, à quoy elle étoit en état de fournir, ayant apporté de France plus de dix ou douze mille livres, tant en espèces, qu'en lettres de change, sans compter qu'elle entendoit & parloit fort joliment la Langue Italienne: cette histoire, dis-je, fut crûë, & luy donna les entrées telles qu'elle desiroit, dont elle profita si bien, que dans peu de temps on parloit d'elle, comme de la plus aimable personne qui fût dans Rome; ensorte qu'un Cardinal des plus jeunes, & des plus considérables, eut la curiosité de la voir. Il luy dépêcha un homme, avec une lettre fort polie, par laquelle il la prioit de vouloir bien venir chez luy, par le carrosse qu'il luy envoyoit, & qu'il avoit quelque chose de conséquence à luy apprendre.

Joncette devina d'abord ce que signifioit ce message, mais elle n'en fit pas semblant. Elle affecta d'en paroître étonnée; & son air, en parlant à l'ambassadeur Mercure, étoit si bien composé, qu'elle parut à ses yeux une Vestale des plus agnès; ce qui la rendoit encore plus belle. Il est constant que sa physio-

nomie étoit naturellement pudique & modeste, & elle avoit sçu retenir encore l'habitude de rougir à propos, pour donner plus de prix à toutes les foibleffes. Cependant elle monta en carosse, & fut trouver son Eminence, qui la reçut par un escalier déroché dans un cabinet magnifique. Dès cette premiere entrevüe, il en devint éperduëment amoureux, & fit son marché avec elle. Je n'entreray point dans le détail de cette passion, ny du reste de l'histoire de cette fille; nous en aurions pour trop de temps. Je vous diray seulement, que cette intrigue éminentissime dura cinq ans & demy, pendant lesquels cette fille amassa plus de cent mille écus en argent comptant, ou bijoux. Et le profit que j'en tiray moy, fut, que pendant ce temps-là j'eus tous les Maîtres qu'on peut donner aux jeunes gens de la plus haute qualité, qu'on veut élever parfaitement. J'appris la Danse, la Musique, les Mathématiques, les Armes, le Cheval, & le Dessin; après quoy on me donna un petit colet *per pretendere*, comme disent les Italiens: Et le Cardinal aimoit tant ma sœur prétenduë, qu'il veilloit lui-même à mes études, se faisoit rendre compte des progresz que j'y faisois, & enfin ordonna qu'on m'appriât le Droit



Canon, afin que rien ne me manquât de tout ce qui peut être utile ou nécessaire dans les grands emplois de l'Eglise, auxquels il me destinoit; mais je ne m'y destinois pas moy, outre que j'avois horreur de monter au rang des Ministres des Autels, à la faveur d'une intrigue peu religieuse, où j'étois de part pour quelque chose. Mon amour naturel pour la liberté & pour le dégagement, croissant avec mes lumieres, & me rendant plus clairvoyant de jour en jour, & plus sensible aux moindres apparences de l'esclavage, d'assujettissement, & d'embaras: je ne pûs, malgré tous les appas qu'on y étaloit à mon ambition, me résoudre à prendre le party de l'Eglise, où je croyois voir un esclavage d'autant plus terrible, qu'il n'y a pas moyen de s'en délivrer, ou d'en adoucir l'amertume, que par des crimes, lesquels ne m'embarasseroient pas moins, pour être secrets. J'avois sur-tout en vûë une condition qui ne fit point paroître énormes mes foibleffes & mes defauts, & où on pût me tenir compte dans le monde de mes moindres vertus; & sur tout où je pûs me souffrir moi-même, & n'avoir point à craindre les cruautés & les persecutions de la censure. Ainsi après avoir dissimulé quelque temps, je resolut de

découvrir mes vrais sentimens à ma chere sœur, qui, après les avoir combattu un moment, eût la generosité de s'y rendre, & de me laisser la liberté de suivre mes idées, qui étoient de ne me fixer en aucun endroit, & de commercer petitement, mais agreablement, dans toutes les parties de la terre. J'avois eu soin, dans cette vûë, d'apprendre en secret, outre l'Italien, le Turque & l'Arabe, pendant mon séjour à Rome; & Joncette ayant eu l'honnêteté de me donner dix mille francs, je me trouvoy tout d'un coup jouïssant de la condition que j'aimois le plus: c'est à dire, libre & toujours prêt à décamper. Je quittay ainsi Rome, en m'associant pour quelque chose avec des Marchands qui alloient dans le Levant, sur le même Vaisseau où j'étois. Je dis adieu à ma sœur de rencontre, laquelle m'accabla de caresses, & me fit voir en ce moment plus que jamais, qu'elle m'aimoit veritablement. Je sentis de mon côté notre séparation plus que je ne m'y étois attendu. Elle me fit de nouveaux presens, me dit qu'elle me sommoit partout mon honneur de l'aimer toujours, ainsi qu'elle prétendoit faire à mon égard, & qu'elle vouloit que je luy jurasse de luy donner de mes nouvelles, dans quel-

que lieu du monde que je me trouvasse, assuré que je devois être sur-tout, que je trouverois toujours en elle une véritable sœur. Nous fondîmes en larmes, en nous quittant; mais tels que de grands cœurs, nous n'en étions pas moins résolus d'en suivre la voix qui nous appelloit chacun de notre côté. Celle qui se faisoit entendre à mon cœur, étoit celle de la liberté, & je l'ay suivie jusqu'icy avec succes.

La fortune a beaucoup favorisé mes courses, & les a peu troublées. Il y a presentement vingt-deux ans, que je passe d'un climat à un autre, tantôt sur un Vaisseau Italien, tantôt sur un Espagnol, un François, Anglois, ou Hollandois, sans m'assujettir aux loix de qui que ce soit, sans m'arrêter presque jamais un moment plus que je ne veux en aucun lieu, si ce n'est lorsque la necessité, qui est maîtresse de tout, me l'ordonne, trafiquant assez lucrativement, pour me faire un objet dans chacun de mes voyages, & ne gagnant point assez, pour être tenté de me fixer. Les grandes acquisitions que j'ay faites, & que j'estime plus que toutes choses, sont plusieurs amis, distingués par leur probité & par leurs talens, que ma bonne fortune m'a donnés presque en chaque climat du monde. J'en



ay à Constantinople , à Pekin , à Goa ,  
à Siam , à Batavie , à Fez à Maroc , au  
Mexique , à Kbecq , & dans toutes les  
Capitales de l'Europe , de qui je reçois  
de jour en jour de grandes lettres tou-  
jours pleines des nouvelles les plus cu-  
rieuses & les plus importantes de tout ce  
qui se passe dans le lieu de leur séjour ;  
& tous ces amis-là sont choisis , de ma-  
niere que dans le commerce de chacun  
d'eux , je trouve un agrément qui luy est  
particulier. Les uns sont Chymistes , les  
autres Mathematiciens , ceux-cy Natura-  
listes , ceux-là Philosophes-Moraux , ou  
Theologiens , & d'autres Politiques &  
Historiens ; & tout ce qui vient à leur  
connoissance dans leur sphere , m'est com-  
muniqué. J'ay même des femmes parmi  
eux , dont la liaison n'est pas moins douce ;  
les unes sont jeunes & belles , & dans les  
grandes intrigues ; les autres sont prudes  
& retirées , mais toutes sçavantes ou spi-  
rituelles , & par dessus cela d'un bon ca-  
ractere , d'une raison saine & enjouée.  
Par elles j'apprends de temps à autre tout  
ce qui se passe dans le monde galant &  
poli de toutes les Cours differentes.

Ma chere Joncette , qui est à present  
dans le Serrail , a soin de m'informer de  
tout ce qui y arrive de curieux. Elle a

passé, comme elle s'étoit proposée, dans ce lieu après la mort du Cardinal qui l'aimoit, & dont je vous ay parlé; mais comme elle n'y est pas devenue première Sultane, ainsi qu'elle se l'étoit promis, elle commence à songer d'en sortir, & elle m'a écrit qu'elle m'attendoit, pour luy aider à le faire. Au reste, vous ne sçauriez vous imaginer jusqu'où elle a poussé ses projets en ce pays. Ne pouvant se procurer tout l'éclat qu'elle s'étoit proposé, en partageant la puissance du Grand Seigneur, elle a ambitionné celui de le détruire; & par le moyen d'un Vizir qui l'aimoit, & qui ayant esté disgracié, est redevenu Bacha d'une Province, elle a tenté de jeter l'Empire Ottoman dans des divisions qui pussent l'abîmer. Le Bacha en question a commencé les mouvemens par sa révolte; & il se trouva d'abord en si bon état pour la soutenir, qu'il y eut lieu d'esperer que Joncette pouvoit réussir dans ses desseins. Cependant elle a esté trompée; le Bacha a esté pris & étranglé: ce qui a déterminé Joncette de quitter le Serrail, & de revenir dans la Chrétienté. Elle m'a écrit qu'elle prétendoit ramener avec elle tous les esclaves Chrétiens, hommes & femmes, dont elle pourroit se faire suivre,

& que du moins elle ne reviendrait qu'avec une espèce de triomphe, où la Religion auroit part. Je prétends y contribuer de tout mon pouvoir; & je fais état de me rendre à Constantinople pour cela avant trois mois.

Voilà ce que me conta Desmâcis, lequel me proposa de l'imiter, & de le suivre; mais quelque appas que j'y trouvasse, ils ne l'emportèrent point sur ceux que je me proposois à venir jouir du fruit de mes voyages dans un séjour fixe, aussi agreable pour moy, que celui de Paris; ainsi je remerciai Desmâcis de ses offres.

Outre cet homme, qui m'a paru digne de la curiosité publique, à qui j'offre son portrait, je trouvay encore au même endroit plusieurs autres personages rares, & qui m'ont paru également propres à exciter de ces attentions agreables, qui naissent de la surprise. Cependant, comme les meilleures choses ennuyent, quand elles se présentent en trop grand nombre, je ne parleray que d'un seul homme de cette espèce. C'étoit un vieux Frere Convers, ou Laïque, dans le Monastere de . . . nommé Bertheval, âgé de soixantedix ans, qui passoit pour fort homme de bien; il étoit laid de visage, picoté de verole, de petits yeux, mais vifs, un



*de divers Voyages.*

front étroit, les jouës assez pleines & vermeilles, le sourcil blond, de temperament sanguin, la taille courte & renforcée, les épaules grosses, une physionomie naturellement hardie, quoique douce d'ailleurs, l'air d'un homme disgracié, qui paroissoit au travers de son enjouement naturel, beaucoup d'esprit, quoique peu orné, & n'ayant de lumieres, que ce qu'en donne la grande experience & les grandes fortunes; le cœur des meilleurs, & qui se seroit porté au bien, sans l'inclination trop violente pour les plaisirs; au reste ayant alors assez de religion, pour mourir en bon Chrétien.

---

CHAPITRE VIII.

*L'Auteur parle du nommé Bertheval,  
Moine à Buenos-Aires, & autrefois  
Maltôtier à Paris.*

**J**E fus d'abord frappé, quand on me dit qu'il y avoit un François Religieux dans une maison de Moines Espagnols; & ce qu'on me dit de son sort passé, acheva de me donner la curiosité de le voir. J'allay donc le trouver, & il me parut dans sa personne tel que je viens de le dépeindre. Ce que j'ay à ajoûter est,

qu'il me parut en effet bon Religieux, d'ailleurs tres-sincere & naïf, & parlant assez bien en Espagnol ainsi qu'en François. Dès la premiere fois que je le vis, il ne fit point difficulté de me dire ses aventures, & il me parla ainsi.

Je suis redevenu ce que j'étois dans mon origine, c'est à dire rien. Mon pere étoit un Barbier de Village, lequel m'envoya, dès l'âge de quatorze ans, chez son frere, Perruquier à Paris. Dès que je fus dans cette grande Ville, & que j'y vis cet éclat que la fortune y repand de tous côtés sur les hommes les plus indignes, aussi-bien que sur le merite le plus parfait, je me sentis également des desirs & des esperances frenetiques d'avoir part à cette splendeur; & toute mon attention fut de trouver quelqu'un de ces momens heureux qui y menent ceux même qui ont moins de talens. Je n'en avois effectivement aucun; à peine sçavois-je lire & écrire: mais l'exemple d'une infinité de coquins fortunés m'encourageoit. J'apprenois qu'ils n'avoient réüffi que par beaucoup d'audace & d'appetit, & je me sentoïis assez de l'un & de l'autre, pour pouvoir leur être comparé: ils avoient de plus un peu d'arithmetique, & j'attrapay cette heureuse science en peu de

temps ; après quoy je me mis avec confiance sur les rangs des Candidats de Dame Richesse. Cependant comme elle ne venoit point au-devant de moy , il falut la chercher , & il s'agissoit de prendre un bon chemin qui m'y conduisît. J'aspirois pour cela à une Commission , bien résolu , selon les facilités que j'y trouverois , de tromper le Roy & le peuple , & de m'enrichir ainsi aux dépens de tout le monde ; mais comment obtenir cette Commission ? je n'avois à moy , ny maîtresses , ny confidens , ny Directeurs de Maltôtiers. Je faisois la barbe à un Homme-d'affaires , nommé Durillon , & c'étoit-là la seule ouverture par où je pouvois m'initier aux mysteres de cette heureuse magie qui l'avoit rendu opulent , & qui en fait encore tant d'autres en peu de temps. Je tâchay donc de ménager ses bonnes graces , afin d'en tirer ce que j'en voulois. J'étois exact à courir chez luy , dès qu'il vouloit se faire raser ; & mes rasoirs étoient toujours en si bon état , ainsi que tout le reste de mon équipage : je le servois enfin si fort à son gré , que , quelque difficile & brutal même qu'il fût , je n'en essuyay aucune brusquerie , & qu'au contraire il me marqua , ainsi qu'à mon Maître , qu'il ne vouloit point



qu'on luy envoyât d'autre Frater que moy. Flatté ainsi de luy être agreable, je crus pouvoir faire la démarche de luy demander un employ; & autant par grossiereté, que par adresse, je luy proposay de faire sur mes appointemens une pension en faveur de qui il trouveroit bon, me proposant bien de m'en dédommager par la suite. Il se prit à sourire, à ma demande, & aux termes dans lesquels elle étoit conçüe. Puis tout d'un coup, m'envisageant fixement: Tu as donc bonne envie de faire fortune, me dit-il; tu as raison, il n'y a rien de meilleur au monde; mais pour cela il faut être prêt à tout, & ne point faire le sot: m'entends-tu, ajoûta-t-il? J'avoüe avec honte, que je ne l'entendois que trop, & que, quelque horrible que fût le sens de ses paroles, elles me flatterent infiniment. Je luy répondis donc, avec une confiance digne d'une si belle proposition, qu'il pouvoit compter sur moy, comme sur l'homme le plus docile à tous ses avis, & le plus dévouïé à toutes ses volontés. Cela est bien, me répliqua-t-il; tu n'as qu'à regler tes petites affaires, & venir, dès aujourd'huy, si tu peux, demeurer avec moy: tu seras mon valet de chambre; & cette place-là vaut mieux qu'une Com-

mission ; bien des Valets de chambre de Ducs & Pairs, & de Princes même, troqueroient de condition contre toy. Je courus aussi-tôt chez mon oncle, à qui je contay la chose avec tant d'yvresse & de transports, qu'il sembloit déjà que je fusse un des plus gros Traitans, & qu'il devoit respecter en moy les carosses, les titres, les ameublemens superbes, les maisons de ville & de campagne, la table délicieuse, & les habits magnifiques, dont l'esperance me troubloit la raison. Mon oncle, qui étoit honneste homme, & qui avoit du bon sens, me donna quelques avis prudens & chrétiens sur ce qui me venoit d'arriver, & sur la suite que cela pouvoit avoir ; mais je n'écoutay ce qu'il me disoit, que comme le langage d'une simplicité rustique ou bourgeoise, qui n'est pas faite pour les grandes choses. Je luy promis néanmoins, en le quittant, de ne le point oublier, ny de ne le point méconnoître dans le cours de ma fortune, & je croyois en cela luy faire une grande grace. J'entray ainsi chez M. Durillon, qui me mit en œuvre dès ce jour-là, suivant les idées qu'il s'étoit faites de mon service. Il m'ordonna de commander un souper chez un Traiteur qui demouroit près du Palais Royal, & de le faire por-

ter chez la . . . . . fille d'Opera, où il avoit donné rendez-vous à deux autres Maltôtiers de ses amis, & à deux princesses du caractère, & de la profession de la première. Je ne vous diray point jusqu'où la volupté & la magnificence furent poussées dans cette partie. Tout ce qu'il y a d'exquis en boissons & en mets, y fut servi, & la joye des passions les plus folles & les plus outrées, y ajouta tous ses raffinemens & ses ragoûts. Un détail là-dessus me meneroit trop loin, & vous feroit horreur. Cela ne m'en fit cependant alors aucune, quoique je fusse témoin de presque tout ce qui se passa en cette occasion. J'étois charmé de voir par expérience, qu'on pouvoit se faire un cœur insensible à la vertu & à la pudeur, & se mettre en état par-là de se noyer dans les plaisirs, sans trouble & sans remords. Tout ce qui me restoit de raison en de pareilles occasions n'alloit qu'à me regaler en secret du plaisir de médire avec mes camarades, aux dépens de Messieurs nos Maîtres, à qui nous donnions tous les noms qu'ils meritoient, quoique nous eussions fort envie de leur ressembler.

Je passay ainsi huit ans avec un si digne Patron, uniquement occupé des



affaires agreables, où il alloit les soirs  
répendre sur le sein de ses iris la joye in-  
solente des traités funestes qu'il avoit me-  
dités le matin, ou liquidés contre la Re-  
publique. Jamais peut-être aucun hom-  
me n'a moins merité les faveurs de la for-  
tune, & jamais homme n'en a plus joui.  
Il étoit mal fait de corps & d'esprit, ses  
yeux petits & noirs étoient menaçans ;  
son front chargé de deux sourcils épais,  
paroissoit le siege de l'orgueil & de l'ob-  
stination ; son silence étoit celuy d'un  
meurtrier, qui dresse des embûches aux  
passans ; ses discours étoient des déclara-  
tions de guerre contre tous ceux qui  
n'étoient pas de sa classe Il étoit gay,  
mais c'étoit une gayeté d'yvresse & de  
vengeance. Son ris étoit amer & cruel ;  
& toute la politesse qu'il obtenoit de luy  
par crainte, n'alloit qu'à ne point insult-  
ter ouvertement. Il se courboit jusqu'aux  
pieds des Grands dont il avoit besoin ; &  
il n'avoit que ce seul secret, pour cacher  
l'impudence qui éclatoit sur son visage,  
& qui étoit naturellement prête à insult-  
ter tout le monde. La noblesse, ou la  
gloire, sans argent, luy paroissoit une  
folie, & la pauvreté un caractere de re-  
probation.

Je luy ay entendu dire trois belles

sentences, propres à le faire connoître; La premiere est, Que dans le monde il faloit être, ou le marteau, ou l'enclume. La seconde, Qu'il faloit faire des hommes comme des chevaux, en tirer tout ce qu'on pouvoit. Et la troisieme est, Que s'il y avoit un Paradis. il n'étoit pas fait pour les gueux. Au reste, point de graces, point d'agrémens, point d'esprit, même sur les choses qui étoient de sa competence & à sa portée. Son langage étoit un jargon, où on ne trouvoit, ny suite, ny principe; point de raisonnement, point de termes convenables. On n'y pouvoit rien passer dans la rigueur, par rapport même aux premiers principes du bon sens en fait du langage, que quelque boffonnerie, quelques maximes audacieuses, qu'il avoit entendues & apprises de quelques mechans comme luy, & qu'il repetoit comme un écho. Cependant, un homme si mince, & si détestable, étoit par-tout bien reçu, par-tout réüffissoit. Il n'étoit entré que dans les affaires les plus ruineuses pour l'Etat, & il s'en étoit tiré par les plus grands crimes, avec des richesses immenses, qui avoient ébloüis ceux à qui il appartenoit de le juger & de le punir. Quoique ses vices augmentassent de jour en jour, &

que,

que, malgré son adresse à les cacher, la plûpart fussent connus, il n'en avoit pas moins de hardiesse à se dire honneste homme, & on le croyoit. Les Prestres même aimoient à établir une reputation si peu meritée; ils luy faisoient déferer les Charges d'honneur, de Marguilliers, d'Administrateurs, & autres, qui ne se donnent qu'aux bons Citoyens. Enfin, jamais bonheur ne fut plus complet. Ses enfans même, qui étoient en grand nombre, furent honnestes gens, & il les pourvût tous avec distinction; les uns dans la Robe, & les autres dans l'Espée & l'Eglise. Les plus illustres Maisons ne dédaignerent point son alliance; mais ce que je n'admirois pas moins en luy, & ce qui étoit un exemple bien séduisant pour moy, c'est que la passion qu'il avoit pour les femmes, ne trouvoit aucuns obstacles auprès des plus aimables & des plus délicates. Que n'ai-je point remarqué à ce sujet, du cas qu'on fait de l'argent dans le monde, & combien tout est facile avec ce métal? Né comme il étoit, avec la confiance la plus insolente, il se plaisoit à tenter les aventures les plus difficiles en amour, & elles luy réussissoient, Marchandes, femmes d'Avocats, de Gentils-hommes, d'Offi-



ciers, filles, veuves, sçavantes, ignorantes, Bourgeoises, Payfannes, tout se rendoit à ses poursuites. Il n'y en avoit pas une qui ne reculât deux pas en arriere, à la premiere entrevüe, & qui ne fût dégoûtée de sa figure; mais bien-tôt, dès qu'il avoit déployé les charmes de son coffre-fort, tous ses defauts & toutes ses laideurs dispafoisient : Et quoiqu'il faille avoier que de toutes ces maîtresses la plûpart n'étoient attachées à luy, que par les liens de l'intereft, j'en ay vû pourtant quelques-unes l'aimer de bonne foy, jusqu'à ce que son inconstance, qui éclatoit toujourns avec insolence & perfidie, les guerit & les détachât. J'ay admiré là la corruption qui est répandue parmy le sexe, & qui a esté introduite sur-tout par la licence effrenée de ces hommes pécunieux qui se trouvent tout-puissans par les brigandages qu'ils ont faits dans l'Etat, & par l'appas de l'or & de l'argent, qu'ils étalent tant qu'ils veulent; nul cœur ne tient contre cet appas. Je n'ay vû qu'une jeune fille, qui, quoique tres-peu riche, & subsistant en partie de son travail & de celui de sa mere, ait méprisé les messages & les presens que je luy portois de la part de Durillon. Sa beauté estoit prodigieuse, mais sa vertu le fut

encore davantage. Voila quel fut l'homme, sous qui je fis l'apprentissage des desordres que j'ay commis dans la suite ; l'impunité avec laquelle il autorisoit ses crimes, me séduisit, & acheva de m'endurcir le cœur. Je ne tarday point, dès que je fus avec luy, de me livrer à toutes les tentations d'amasser du bien, & de me divertir selon mes forces & mes moyens. Mes plaisirs étoient des revenans-bons des siens, & ordinairement ils ne me coûtoient rien, ils me valoient même quelquefois de l'argent, on partageoit souvent avec moy les presens que je portois ; j'avois soin de m'attirer ces sortes de profits, & encore plus de les mettre à part, & de les faire valoir. Je voyois de plus en plus combien il m'étoit important d'être riche, pour pouvoir suivre toutes mes idées ; & je me hâtois de le devenir, comptant pour peu de chose mon bonheur, tant qu'il ne seroit pas au degré de celuy de mon Patron ; au moins je tirois de luy sans cesse des Commissions, que je vendois, ou sur lesquelles je tirois des pensions. Je luy donnois mon argent, dont il me faisoit payer l'intérest par ses Compagnies sur le pied des autres emprunts les plus gros. Je me faisois gratifier par tous ceux qui

avoient affaire à luy, & enfin je le voloïs lui-même, autant qu'il m'estoit possible. Il étoit fin, mais je ne l'étois pas moins; & quand on est déterminé, comme je l'étois, on réüffit touïjours dans de pareils desseins, avec des gens aussi occupés, embarrassés, & incertains du compte de leur argent, que ces sortes d'hommes. Tout cela me fit, au bout de mes huit ans de services, un fond de quarante mille livres, ou environ, en comptant; avec lesquelles j'eü la confiance de demander en mariage la niece d'un Sous-Fermier de sa connoissance. Cette fille devoit pourtant heriter de tous les biens de son oncle, qui n'avoit point d'enfans, & qui avoit déjà plus de quatre cens mille livres de bien, quoiqu'il ne fût que de la basse classe des Traitans. Plusieurs choses concoururent à me faire réüsir dans cette affaire: premierement la laideur de cette fille, & l'inclination que je luy inspiray pour moy, & ensuite le credit de mon Maistre, qui paroïssoit m'aimer, & qui disoit au pere de la fille, qu'il ne pouvoit mieux faire que de me la donner pour femme, mais sur-tout par la bonté qu'il eut de grossir mon bien par plusieurs obligations considerables, où il reconnoïssoit avoir de grosses sommes à moy entre ses



main, le beau-pere futur n'allant pas s'imaginer, qu'elles étoient fausses, & que j'en avois donné des contre-lettres à Durillon.

Au reste ils n'avoient les uns & les autres aucune délicatesse sur mon état & mon extraction; la qualité de Valet de chambre est un titre de noblesse parmy ces Messieurs. Si je n'avois eu que des vûes naturelles & réglées, en me mariant, je ne me ferois jamais engagé avec la femme que je prenois, quand même elle auroit eu cent fois plus de bien qu'elle n'avoit; car elle avoit encore plus de quoy me faire enrager, & contribuer à ma perte, ainsi qu'elle a fait. Mais comme elle ne m'épousoit elle-même, que parce qu'elle se flattoit d'avoir avec un homme comme moy une liberté entiere de suivre toutes ses fantaisies, je ne songeois qu'à me mettre en état de suivre les miennes par le moyen de son bien. Je commençay d'abord par songer à le faire valoir, & à l'accumuler; quelque considerable qu'il fût, il ne me paroissoit pour moy qu'une goutte d'eau. Pour ne point vous ennuyer, je vous diray que la fortune seconda si bien mon appetit, qu'en moins de sept ans, je me trouvoy riche de plus de quatre millions. Dès les

premiers pas d'une carrière si belle, je m'estois livré, comme vous pouvez vous imaginer, aux plus folles idées; mais alors la teste me tourna tout-à-fait: je ne crus plus avoir besoin du-tout d'économie, & la prudence même des plus hardis Maltôtiers, me parut indigne de moy. Je résolus d'outrer tout pour ma splendeur & mes plaisirs, & d'effacer en toute chose les gens les plus sensuels & les plus magnifiques. Je me fis bâtir deux maisons, ou plutôt deux Palais, l'un à la Ville, l'autre à la Campagne, à quarante lieuës de Paris; & toutes les richesses qui peuvent embellir l'Architecture, y brilloient de toutes parts, statues exquises, tableaux de prix, glaces les plus cheres, dorures, parquets, marbres, porphires, cabinets de la Chine, tentures des Gobelins. J'avois des garnitures de cheminée, qui seules me coûtoient dix mille francs, & un cabinet de cedre avec un travail en relief d'or, lequel me revenoit à plus de trente mille. Tous les agrémens & les commodités que d'ailleurs le luxe & la molesse peuvent donner à une habitation, ne manquoient point aux miennes. On trouvoit dans celle de la campagne jardins délicieux en bocages, en parteres, en arbres fruitiers;

j'y avois des salles vertes, des labyrinthes, des canaux, des jeux de paulme & de billard, des meutes, une ménagerie, & des bains: j'affectois (je l'avoüe avec horreur) une espece de Royauté dans mon faste. Ce que je viens de vous dire, n'est presque que les moindres traits de ma folie, je la poussay jusqu'à me faire amener des femmes de Grece, de Chypre, & d'Alexandrie, parce que j'entendis dire, que les plus belles du monde étoient dans ce pays. Mon argent me rendit tout facile; un Corsaire Genoïs, à qui un Banquier s'adressa pour cela de ma part, entreprit de me satisfaire, & en vint à bout. Ces femmes m'ont coûté par leur achapt & leur entretien environ cent cinquante mille écus. J'avois déjà passé mon envie du ragoût de toutes les galanteries de l'Europe. J'avois vû des Angloises, des Espagnoles, des Italiennes, des Flamandes, qui, sans compter les Françoises, m'avoient vendus leurs faveurs plus de six cent mille francs; car je voulois être délicat & magnifique. Ensuite je fis venir des vins de Malvoisie, de Hongrie, de Canarie, de Traerback, outre le Champenois & le Bourguignon les plus exquis. J'eue de tout ce que les Chymistes & les Distillateurs ont inven-



té de rare & de curieux pour la sensualité de la bouche. J'affectois d'enlever toutes les pratiques des Arts & des Inventions, pour saisir celles de l'étonnement des spectateurs curieux, & des parasites adulateurs. Ma vaisselle d'argent, qui étoit complete, & de près de cent mille écus, faisoit du bruit, plus par le prix du travail, que par les richesses de la matiere. C'étoit, outre l'ordinaire, des vases, des urnes, des cuvettes, & autres pieces, telles qu'on en voit chez les personnes du premier rang. Tous mes draps de la plus belle toile de Hollande, étoient d'un seul tissu, & sans couture; mes perruques du plus beau blond argenté, & égal dans tous les cheveux. Que vous dirai-je? vous ne sçauriez vous imaginer aucunes des fantaisies pueriles & outrées, qu'ont coutume d'avoir dans une grande fortune ceux qui s'y sont élevés inopinément du plus bas état, que je ne les aye eues. Cependant, si j'avois toute l'extravagance d'un nouveau parvenu, & tout le faste d'un Maltôtier, je n'en avois point, grace à Dieu, la dureté; j'aimois à donner, je sentoie dans l'occasion tous les mouvemens d'une ame compatissante; je m'attendrissois sur les peines des misérables, & j'en ai peu trouvés que je n'aie soulagés,

foul  
mon  
van  
J'ai  
adm  
voy  
la p  
me  
je n  
ce c  
mar  
tois  
prix  
que  
j'an  
par  
teur  
tiab  
nou  
inte  
vole  
men  
cad  
je p  
éble  
C'e  
pre  
bie  
cel  
sou

foulagés. Tout mon malheur est venu de mon goût pour la magnificence de ma vanité, & de ma passion pour les femmes. J'aimois à me voir applaudi, caressé, admiré; & comme, pour y parvenir, la voye la plus courte & la plus efficace est la possession & l'étalage des richesses, je me donnois encore pour plus riche que je ne l'étois. Vous concevez bien qu'avec ce caractère & ce principe, je ne pouvois manquer de revenir à la pauvreté où j'étois né. Il n'y a rien qui soit à plus haut prix, & qui se vende plus chèrement, que ce culte continuel & universel que j'ambitionnois, & que je me procurois par ma dépense. Les parasites, les flatteurs, les amis de la fortune, sont insatiables; le Perou ne suffiroit pas pour nourrir cette sterile admiration & ce zele intéressé qu'ils semblent vous accorder si volontiers. Je me ruinois ainsi agreablement par ma table, mes équipages, mes cadeaux, mes presens; & pour y fournir, je prenois de l'argent de tous ceux qui, ébloüis de mon credit, m'en apportoient. C'est une chose étonnante que cet empressement qu'on a de porter tout son bien à un dissipateur, tel que j'étois: & cela précisément, parce qu'il fait beaucoup de dépense; comme si cette dépense

estoit la preuve & la caution d'une richesse inépuisable. Je profitois de cette erreur par le principe d'une autre folie. Je croyois qu'on ne pouvoit jamais manquer de ressources pour le plaisir & les honneurs, en épuisant les fonds de l'un & de l'autre avec les Grands & les Belles. Ainsi je me vis bien-tôt hors d'état de continuer mes profusions, à force d'en avoir trop fait; mais ce qui hâtoit ma décadence, c'étoit le desordre de ma femme, qui plus pleine encore que moy de toutes sortes de passions, affectoit avec une espee de rage, de me surpasser dans l'art de se satisfaire. Elle avoit toujours quelque Colonel, ou autre Officier d'Armée sur son compte; & comme elle ne pouvoit s'assurer par son merite de leurs assiduez & de leur attachement, il luy faloit sans cesse leur payer des contributions exorbitantes. Outre que je suis amateur de la paix, & que c'étoit une diablesse, je voulois étourdir la jalousie & la fureur que pouvoient luy causer mon indifférence & mes infidelitez. Ainsi je luy fournissois tout l'argent qu'elle me demandoit. Enfin je me vis coulé à fond; & ce qu'il y a d'étonnant en cela, je me trouvoy dans cet état, sans l'avoir presque préyû ny pressenti. J'appris alors



ce que c'est que le monde, & tous les amis qu'il nous donne. On ne s'apperçut pas plutôt que j'allois tomber, qu'on se hâta de contribuer à ma chute, ou me la faire sentir. Je me sentis plein de rage, aux premiers traits d'indifference & d'abandon que je vis pour moy dans ceux qui avoient le plus eu de part à ma bonne fortune; & quoique le party de faire banqueroute, m'eût fait horreur d'abord, je m'y déterminé cependant, afin de me trouver encore en état de faire envie à ceux qui ne m'avoient abandonné, que parce qu'ils croyoient que j'allois tomber dans la misere. Je me hâtay de vendre tous mes fonds, & autres choses que je pûs, & je fis encore près de cent mille écus d'argent. Après quoy je m'éclipsay une belle nuit; je me retiray chez un bon homme de Province, à qui j'avois rendu quelque service, & dont j'avois eu le bonheur de connoître toute la droiture. Je luy confiay ma personne & mes débris, & j'euy bien lieu d'en estre content; car mes creanciers, qui estoient en foule, & parmy lesquels il y en avoit d'une grosse consideration, me firent si bien suivre & chercher, qu'ils me déterminerent; & ils ne m'eurent pas plutôt entre leurs mains, que ne pouvant arra-

cher de moy aucune partie de l'argent qu'ils m'avoient prêté, ils résolurent de me faire souffrir toutes les peines que je pouvois craindre de la part de la Justice. On me fit mon procez, & je fus condamné aux Galeres pour toute ma vie. L'argent fait tout parmy les malheureux; mon bon amy de Province sçut employer à propos auprès de mes Juges une partie de celuy que je luy avois laissé, & cela avoit adouci mon Arrest. Dès que je fus à la chaîne, & arrivé à Marseille, il se servit encore du même secret, & il brisa mes fers. On fit semblant que j'étois mort, & on me mit en liberté, moyennant vingt mille écus. Mon cher depositaire me conduisit lui-même dans le Vaisseau qui devoit me transporter à Civita-vechia. Il eut soin de me rendre tout le reste de mon argent, partie comptant, & partie en lettres de change, qu'il m'avoit tirées sous un nom emprunté des Banquiers de Lyon, à prendre sur ceux de Rome & de Venise. Je me voyois ainsi encore en état de passer le reste de mes jours fort à mon aise; car je me trouvois encore près de cinquante mille écus. Mais outre que je ne pouvois me defaccoutumer du train de splendeur où je m'étois vû, je me sentoies une pas-

fion  
dre  
don  
ph  
puy  
pou  
de  
tion  
nou  
Ces  
nest  
pou  
con  
mo  
éto  
fanc  
d'un  
lui-  
il é  
reve  
por  
m'é  
plu  
de  
fanc  
j'y  
cen  
par  
joii  
ta c

tion extrême d'y revenir, pour confondre les faux amis qui m'avoient abandonné, & les envieux qui avoient triomphé de ma perte; & cette passion s'appuyoit d'ailleurs d'un desir religieux de pouvoir payer tout ce que je devois, & de ne point mourir chargé de restitutions. Ainsi je résolus de chercher de nouvelles voyes, pour amasser du bien. Celle du negoce estoit naturelle & honneste; mais outre qu'elle étoit difficile pour moy en pays étranger, dont je ne connoissois ny les personnes, ny les mœurs, ny les coutumes, ma mauvaise étoile m'en détourna, par la connoissance qu'elle me procura dans Venise d'un homme, qui, quoique Marchand lui-même, étoit un joueur de profession; il étoit fort heureux au jeu, & il n'en revenoit presque point, qu'il n'en rapportât ses poches pleines de ducats, qu'il m'étaoit avec un air de triomphe des plus séduisans & des plus tentatifs, & de telle sorte que lui-même me proposant de m'associer avec luy pour le jeu, j'y taupay, & luy donnay d'abord deux cens pistoles: c'étoit moderation de ma part, car il alloit à des assemblées où on jouïoit l'or à tas. Cependant il m'apporta quatre cens ducats de profit pour ce



jour-là; & cela me mit tellement en goût pour le jeu, que je ne pus plus me retenir, quand il le falut. Vous entendez déjà ce que je veux dire, c'est qu'excepté quelque alternative de gain que nous eumes depuis le premier jour de notre association, il ne fit plus que perdre; & cela au point que je ne me vis pas cent écus de tout l'argent que j'avois apporté en Italie des débris de mon premier naufrage. J'eus alors quelque bon sentiment de religion; mais cela passa aussi tôt, & la rage de retrouver dans le monde ce que j'y avois perdu, me reprit. Je tentay pour cela plusieurs voyes différentes: je me faufilai avec un Chymiste, je n'y attrapay que de la fumée: je m'associay avec de faux monnoyeurs, que j'allay chercher en Hongrie, & peu s'en falut que je n'y trouvasse une potence: je me mis ensuite avec une bande de filoux; mais ils me dupoient moi-même, & j'étois leur beste de charge. Enfin je vins dans ce pays, pour voir si en m'approchant des mines fertiles de l'or & de l'argent qui y sont, je ne pourrois pas en détourner quelque heureuse veine, & y retrouver cette richesse, dont j'étois si avide; toutes ces tentatives ont esté inutiles, & (grâce à Dieu,) car

l'im  
nir  
m'a  
& t  
Da  
dans  
la p  
volc  
j'en  
quill  
Et  
histe  
tion  
au :

L

J  
F  
Ple  
de  
Bre  
cen  
de  
uns  
& a  
de

l'impuissance desespérée de jamais revenir à la possession des biens de la terre, m'a fait ouvrir les yeux sur ceux du Ciel, & m'a donné l'envie de les acquérir. Dans ce dessein, je me suis renfermé dans ce Convent, où j'ay eu d'abord de la peine à m'accoutumer à la pauvreté volontaire qu'on y professe; mais enfin j'en suis venu à bout, & je suis tranquille dans l'attente de mon dernier jour. Et ainsi le Moine Bertheval finit son histoire; je finiray aussi par elle la relation de mon premier voyage, & je viens au second.

---

## C H A P I T R E IX.

*Départ de l'Auteur pour son second Voyage.*

**J**E l'ai fait sur un Navire nommé l'Espérance, & commandé par M. du Plessis-Moreau, Lieutenant de Vaisseau de Roy. Il mit à la voile de la rade de Brest le dixième de Novembre mil sept cens dix, avec quantité d'autres, tant de guerre que de commerce, dont les uns alloient à la Mabille, au Missipy, & ailleurs; & les autres conduisoient M. de Phelyppeaux, qui alloit en Canada,

pour y commander au nom du Roy. Nous fîmes route ensemble jusqu'à trois cens lieuës de Brest; après quoi nous nous séparâmes, avec les ceremonies accoutumées en pareil cas. Chacun tourna du côté où il alloit : M. Moreau continua sa route à l'Oüest quart d'Oüest, & nous commençâmes à découvrir les Isles Canaries le vingt-fixième de Novembre. Notre intention estoit d'aborder à ces Isles, pour y prendre des vins, & j'anticipois déjà sur le plaisir de voir de mes yeux ces Isles si fameuses chez les Anciens, qui les ont nommé Fortunées; mais dans ce moment, un Brigantin aiant esté apperçu de nous, nous prîmes le party de tourner de son côté, & nous lui donnâmes la chasse pendant deux heures; mais ce fut inutilement, il sçavoit fuir à merveille, & il nous échapa. Un jeune homme, nommé Ador, qui étoit Volontaire comme moy sur notre Vaisseau, & avec qui je m'étois déjà fort lié, & avec beaucoup d'inclination, s'étant alors approché de moi, me dit en riant : Si tous les Vaisseaux que nous rencontrerons, font la même manœuvre que ce Brigantin, nous aurons le chemin fort libre; mais notre journal sera rempli de peu d'avantures glorieuses. Tout

franc  
qué  
laque  
fieur  
avoit  
trois  
vous  
No  
nous  
nous  
chere  
noître  
que n  
toit q  
autre  
secon  
dès l  
bien-  
comp  
mont  
ces d  
hom  
parut  
la mo  
en tir  
arbor  
my r  
plus  
comb  
conn



franc, je suis fâché que nous ayons manqué cette occasion de nous battre, sur laquelle j'avois compté. Eh patience Messieurs, nous répondit le Pilote, qui avoit entendu Ador, patience; je vois trois ou quatre Vaisseaux, qui pourront vous guerir de votre chagrin.

Nous tournâmes aussi tôt les yeux, & nous vîmes en effet quatre Navires, qui nous aiant apperçus de leur côté, détachèrent un d'entr'eux, pour nous reconnoître. Nous le laissâmes faire, parce que nous crûmes premierement qu'il n'étoit que foiblement armé, & que les trois autres poursuivoient leur route; & en second lieu, que nous esperions arriver dès le soir même aux Canaries. Mais bien-tôt nous reconnûmes qu'il faloit décompter: ce Vaisseau étoit Anglois, & monté de guerre à cinquante quatre pieces de canon, & deux cens cinquante hommes d'équipage. L'engagement nous parut fâcheux, notre Vaisseau n'étoit pas la moitié si fort, nous tâchames de nous en tirer par une ruse; notre Capitaine fit arborer Pavillon Anglois, mais l'ennemy ne prit point le change, & n'étant plus temps de faire, il en falut venir au combat avec lui. D'abord, pour faire connoissance, il nous salua de deux bou-

lets de canon, qui passerent entre nos mats. Il prétendoit sans doute, qu'à ce prélude nous prendrions le party de ne vouloir point essuier la piece toute entiere; car il s'arrêta là, comme pour nous laisser le temps de déliberer, & nous vogâmes tranquillement ensemble pendant une demi heure, comme si nous avions esté bons amis. Cela donna le temps à notre Aumônier de faire son devoir, en tâchant de mettre à profit pour l'Eternité le peril present où nous étions, de perdre bien-tôt la vie. Après quoy M. du Plessis-Moreau, notre Capitaine, nous aiant fait aussi son exhortation militaire, qui fut courte mais vive, & dont on lisoit une bonne partie dans ses yeux, nous ne songeâmes plus qu'à nous battre, avec résolution entiere de vaincre, ou de mourir.



S E

Des  
P A

C  
l'enn  
haut  
le m  
tend  
ne p  
tinu  
main  
table  
cont  
expe  
sens  
vent  
Bie  
six  
gail  
leur  
uns

## SECOND VOYAGE.

## CHAPITRE I.

*Description d'un Combat naval, où  
l'Auteur & ses compagnons sont faits  
prisonniers des Anglois.*

**C**HACUN prit son poste, soldats,  
& Matelots; & nous ne fûmes  
prévenus que d'un moment par  
l'ennemy. Il nous envoya ses bordées,  
haute & basse; nous lui répondîmes sur  
le même ton. La mousqueterie se fit en-  
tendre ensuite de part & d'autre; & on  
ne peut voir un feu plus vif & plus con-  
tinuel. Il en coûta mains, bras, &  
maintes jambes aux deux partis. C'est un  
tableau à voir une fois en sa vie, pour  
contempler de ses yeux, & connoître par  
expérience tout ce qu'a d'affreux & d'in-  
sensé l'art funeste que les hommes ont in-  
venté, pour se détruire les uns les autres.  
Bien-tôt de tous les deux côtés, gens qui,  
six heures auparavant, étoient sains &  
gaillards, & qui goûtoient, chacun à  
leur maniere, la douceur de vivre, les  
uns en chantant, les autres en fumant,



ceux-cy par une conversation enjouée, ceux-là par quelque rêverie agreable, se trouvent tout d'un coup dans les horreurs de la mort, des mats fracassés, des voiles mises en morceaux, un Navire percé en vingt endroits, un bruit épouventable, une fumée épaisse & continuelle, sont les moindres traits du spectacle tragique qui regnoit par-tout; & j'avouë que je ne fais un plaisir de me les retracer, ainsi que l'ivresse prodigieuse, qui nous y transportoit pour lors, pour confondre l'ambition des hommes cruels, qui osent chercher de la gloire dans des actions si funestes, & si peu sensées, au lieu de vivre dans une paix inalterable, & d'affermir mutuellement le bonheur des uns des autres.

Cependant, pour revenir à mon recit, en finissant la morale, l'ennemy presque aussi maltraité que nous, cessa de faire feu, & alla gagner le vent, en s'éloignant de nous, afin d'avoir la liberté de se raccommo-der, & de remettre ses manœuvres. Nous crûmes qu'il quittoit la partie, & criâmes aussi-tôt *Vive le Roy*, fort contents d'en estre quittes à si bon marché, quoiqu'il y eût un fort grand ravage sur notre bord; mais il étoit dit que toutes nos idées agreables seroient

fausses  
heure  
dire su  
peine  
Il fit  
dage f  
deman  
d'ou é  
dîmes  
& en  
chalor  
céc er  
charg  
rions  
quoi  
avec  
que l  
fûmes  
veller  
Capi  
à l'at  
de ca  
notre  
solda  
cour  
planc  
taine  
ment  
taine  
U

fausses. L'Anglois revint à nous, une heure après nous avoir quittés, c'est à dire sur les huit heures du soir, lorsqu'à peine nous avions ragréé notre Vaisseau. Il fit mine d'abord d'en venir à l'abordage sur nous; mais il se ravisa, il nous demanda seulement avec un porte-voix, d'où étoit notre Navire: nous lui répondîmes par raillerie, qu'il étoit de Paris, & en même temps nous jettâmes notre chaloupe dans la mer, après l'avoir percée en plusieurs endroits. Par-là nous déchargions notre Vaisseau, & nous espérons de voguer plus legerement; après quoi, aussi-tôt le combat recommença, avec plus de violence & plus d'horreur que le premier. Il fut décisif, & nous fûmes les malheureux, malgré le renouvellement de courage, avec lequel notre Capitaine, & tout son monde, se porta à l'attaque & à la deffense. Deux volées de canon nous enleverent notre Pilote & notre maistre timonier, avec quatorze soldats, & couperent en même temps les courbes & les estances qui soutenoient le plancher de la d'hunette. Notre Capitaine M. Moreau fut blessé dangereusement à la cuisse, & M. Desigou, Capitaine en second, de même à la teste.

Un accident augmenta notre trouble;

le feu prit au soin que nous avions pour nos bestiaux. Il s'étoit allumé par de la poudre, que des soldats avoient imprudemment laissé tomber de leur cartouches; & il se trouva si violent, que l'ennemy crut que nous allions nous faire sauter, & dans cette idée il se retira de nous. Mais comme nous n'avions pas cette intention desespérée, nous mêmes au contraire tous nos soins à éteindre cet embrasement, & nous en vinmes à bout. Ensuite dequoi, l'Anglois nous aiant rapproché, nous nous rendîmes, après avoir soutenu le combat pendant sept heures.

Mon sort fut un peu triste dans ce voyage; j'avois une épaule fracassée d'un coup de mousquet, & je me voyois prisonnier entre les mains d'ennemis les plus inhumains, je croy, qu'il y ait au monde. J'eus cependant le bonheur de n'en pas éprouver moi-même toute la fierté & la barbarie; mais l'expérience que presque tout le reste de mes compagnons en firent, ne me permet pas d'en douter. Ils ne tarderent point à prendre possession entiere de notre Vaisseau, & de tout ce que nous avions; ensuite les trois autres Vaisseaux aiant rejoint celui avec qui nous avions combattu, ils nous disperse-

tent des  
prisonn  
resta su  
Je fus  
qui se r  
qui nor  
tés au  
lou; n  
nous ce  
air per  
nous a  
en sca  
avoit  
Notre  
râmes  
nous e  
quer  
où no  
Ne  
que n  
de l'a  
étions  
bles  
conti  
avoie  
jama  
d'un  
exag  
nous  
que



rent dessus tous tant que nous étions de prisonniers, excepté notre Capitaine, qui resta sur son bord, à cause de sa blessure. Je fus, avec Ador, du nombre de ceux qui se trouverent déposés sur le Vaisseau qui nous avoit pris. Nous fûmes présentés au Capitaine, qui se nommoit Chaulou; nous lui fîmes la reverence, & il nous complimenta de son côté, mais d'un air peu gracieux, sur la bravoure que nous avions montrée dans le combat. Il en sçavoit de bonnes nouvelles, car il avoit esté blessé fort dangereusement. Notre compliment fait, nous nous retirâmes fort impatiens Ador & moi, de nous entretenir, & de nous communiquer toutes nos pensées sur la scituation où nous étions.

Nous ne pûmes nous empescher, dès que nous fûmes en liberté, de rire l'un de l'autre, en nous regardant. Nous étions faits pour le coup comme des diables qui viennent du pillage. La fumée continuelle du canon, & la sueur, nous avoient enfumé le visage à merveille; & jamais Bohemiens n'avoient eu le leur d'un si beau brun. Nous usâmes, sans exageration, un seau d'eau chacun, pour nous débarbouiller. Mais il me semble que c'est bien dommage, me dit Ador,

de nous ôter un si beau fard, que la gloire nous avoit appliqué; qu'en dites-vous, mon cher Dralsé? car enfin je vous croy homme à estimer les choses ce qu'elles valent, & l'honneur qui vous revient de la blessure que vous avez reçüe, meritoit bien sans doute, que pour trouver cet honneur, vous vous empresseassiez de quitter votre patrie & vos parens. J'entends l'ironie, lui repartis-je; mais elle tombe sur vous comme sur moi. Si vous n'êtes point blessé, ce n'est pas votre faute, & vous l'avez mérité pour le moins autant que moi en tout sens; car quoique vous ne m'aïez point rendu confiance pour confiance, & que je ne sçache point de votre propre aveu, qui vous êtes: je ne laisse pas d'estre persuadé par tout ce que je vois en vous, que vous avez quitté pour le moins autant que moi, & que vous n'aviez gueres de meilleurs raisons, pour venir vous livrer aux caprices de la fortune & de la mer. Ador se prit à rire à cette réplique, & m'embrassant de tout son cœur: ah! je ne prétends pas me donner pour plus sage que vous, me dit-il; je suis encore dans la jeunesse, comme vous, quoique j'aïe quatre ans davantage; & par-là j'ai autant de droit de me méprendre, & de m'égarer. Cependant j'ai  
à vous

à vous  
dans m  
de la n  
tre, qu  
que la  
voyage  
fer de  
ajouta-  
crets,  
Ecoute

Ador

J E v  
sçai  
ma me  
nommé  
lieu d  
mieux  
car il a  
la Nat  
pour le  
bien,  
Et que  
recevo  
de tal  
sçai c

à vous faire voir une espece de sagesse dans ma conduite, en vous y montrant de la necessité, & vous allez reconnoître, que j'ay une vocation mieux fondée que la vôtre, pour estre aventurier & voyageur; car je ne puis plus me dispenser de répondre à toute votre amitié, ajouta-t-il, & de vous dire tous mes secrets, comme vous m'avez dit les vôtres. Ecoutez-moy.

---

## C H A P I T R E I I I.

*Ador conte une partie de son histoire  
à l'Auteur.*

J'E vous apprends d'abord, que je ne sçai qui est mon pere, ny quelle est ma mere. J'ay esté élevé par un Ermite, nommé Sophronime, qui seul m'a tenu lieu de l'un & de l'autre, ou, pour mieux dire, qui m'a tenu lieu de tout; car il avoit pour moy tout l'amour que la Nature peut inspirer aux hommes pour leurs enfans, & il m'a fait plus de bien, que la fortune ne peut m'en faire. Et quel bien ne pouvois-je pas encore en recevoir? il n'y a point de lumieres, ny de talens qu'il ne pût me donner. Je ne sçai comme il avoit pû parvenir à ce-



degré de perfection ; mais il n'ignoroit rien. Il vint à bout , presque en joüant , & sans que je m'en apperçusse , de m'apprendre huit Langues , avant que j'eusse atteint l'âge de quatorze ans , le Chinois , l'Arabe , l'Esclavon , l'Allemand , l'Espagnol , le François , le Latin , & le Hotentot. Il s'en servoit tour à tour dans ce qu'il me disoit ; il les parloit si proprement , & passoit avec tant de facilité de l'une à l'autre , qu'il sembloit ne parler qu'une Langue , & que je les appris en effet , comme une seule. Il ne m'en a fait remarquer la difference , que lorsque ma memoire en estoit pleine , & que j'en avois l'usage familier. Il travailla alors à me faire une theorie parfaite sur tout ce que je sçavois par pratique. Mon jugement formé , estoit en estat d'agir avec force , & d'entendre toutes les regles qu'il m'expliquoit ; & toute mon étude n'estant qu'une conversation continuelle , aisée , agreable , diversifiée , rangea bien-tost chaque espeece de mes idées sous leurs principes generaux , & leur donna la clarté fixe & naturelle , qui fait la science.

Mais mon cher Ermite ne se borna pas à me donner celle des Langues , en m'apprenant tous leurs mots ; il m'ex-

pliquoi  
gnific  
mon ge  
à ses l  
leçons  
dans la  
je n'en  
estre en  
trop to  
pris-je  
ne deve  
son , ré  
dire qu  
qu'il m  
où. Il  
car vor  
senti à  
s'est dé  
pez , D  
Quand  
me dit  
sortir  
noître  
Terre  
mes.  
moins  
font t  
pouvre  
plus e  
Univ

pliquoit la nature des choses qu'ils signifient. Je puis dire que si l'étendue de mon genie, m'avoit permis de répondre à ses soins, & de profiter de toutes ses leçons, il n'y auroit point de mysteres dans la Philosophie & la Religion, que je n'entendisse, autant qu'ils peuvent estre entendus. Ajoûtez que je l'ay perdu trop tost. Ah, que c'est dommage! repris-je alors; un homme comme celui-là ne devoit jamais mourir. Vous avez raison, répliqua Ador; mais je ne veux pas dire qu'il soit mort. Je dis seulement, qu'il m'a quitté, & est allé, je ne sçai où. Il ne vous a donc point dit adieu; car vous n'auriez jamais sans doute consenti à cette séparation. Je vois bien qu'il s'est dérobé de vous. Vous vous trompez, Dralsé; continuez de m'entendre. Quand j'eus l'âge de quinze ans: Allons, me dit mon cher Ermite, il est temps de sortir de ce lieu. Je vous ay fait connoître, autant que j'ay pû, le Ciel & la Terre; il vous reste à connoître les hommes. Cette connoissance n'est pas la moins utile & la moins curieuse. Ils sont tous autant de tableaux, où vous pourrez vous étudier vous-même, & qui plus est, y étudier l'Auteur même de l'Univers, qui y a mis les plus grands

traits de sa miséricorde, de sa justice, & de sa puissance. Partons, il est temps; nous nous mêmes en chemin sur le champ, il avoit tout préparé pour cela.

Mais, de grace, repris-je, avant que de partir, nommez-moy, mon cher Ador, le lieu où estoit situé votre Hermitage? En Allemagne, repliqua-t-il, presqu'au fond de la Forest noire, sur une éminence, au milieu d'une petite portion de terre, assez agreablement partagée d'eau & d'herbe, & où l'air étoit fort pur. Nous avions un autre Hermite, qui nous apportoit notre provision de pain pour chaque semaine, & quelquefois un peu de vin. Et de quel côté tournâtes-vous d'abord vos pas, je vous prie? Du côté de l'Italie; ensuite nous passâmes en Turquie: de-là nous parcourûmes l'Arabie, la Perse, le Mogol, le Japon, & la Chine. D'où nous revinmes par la grande & petite Tartarie, la Moscovie, la Pologne, la Suede, le Danemark, la Hollande, l'Angleterre, l'Espagne, & la France. Je ne vous décriray point en détail, ny nos courses, ny nos aventures; je vous diray seulement, qu'il prit soin de me faire remarquer en chaque pays ce qui s'y trouve de plus digne de l'attention des hommes. Il sem-

bloit q  
de tout  
les Art  
de la t  
ses pas  
ne me  
avoir  
ne pouv  
luy. C  
temps  
noissoi  
J'ay pi  
secours  
infinite  
stoire.  
premi  
après  
restre  
premi  
mieres  
Cham  
queran  
perbes  
morts  
Fleuv  
tion;  
bruit  
par u  
M  
ma c



bloit qu'il avoit entre les mains une liste de toutes les merveilles que la Nature & les Arts ont produites en chaque endroit de la terre, & que cette liste regloit tous ses pas. Aucun jour ne se passoit, qu'il ne me fist voir quelque chose que je pûs avoir le plaisir d'admirer; & ce plaisir ne pouvoit estre qu'un plaisir sçavant avec luy. On eût dit qu'il estoit de tous les temps & de tous les lieux, tant il connoissoit parfaitement les uns & les autres. J'ay pû m'instruire ainsi avec un si grand secours de tout ce qui fait le sujet d'une infinité de questions curieuses dans l'Histoire. Il me monroit les endroits où nos premiers peres avoient estably leur séjour, après avoir esté chassés du Paradis terrestre, les lieux qu'avoient habité leurs premiers descendans, ceux où les premieres Villes avoient esté bâties, les Champs de batailles, où les fameux Conquerans ont triomphé, la place des superbes monumens, dressés à la vanité des morts par celle des vivans, les Bois, les Fleuves jadis consacrés par la superstition; en un mot tout ce qui a fait du bruit dans le monde, & qui a esté connu par un nom celebre.

Mais il ne se bornoit pas à satisfaire ma curiosité; chaque observation deve-

noit par ses soins une instruction pour moy. Les recits qu'il me faisoit, n'étoient qu'une morale continuelle, envelopée sous l'écorce agreable & amusante des faits. Rien ne s'offroit à nos yeux, qu'il n'en dévoilât tous les principes à mon esprit, & qu'il n'en tirât des maximes de conduite, que mon cœur estoit agreablement forcé de sentir. Considerez, me disoit-il, cet assemblage prodigieux d'estres differens, dont le Createur a formé le Monde; c'est par-là qu'il est permis de trouver de la beauté dans l'Univers. Ce sont autant de traits par où la grandeur de Dieu même éclate; leur multitude & leur diversité sont de dignes objets d'admiration. On sent, en les contemplant, le charme naturel & simple du vray merveilleux. Mais si vous regardez ce que les hommes y ont ajouté, plus vous vous apercevez qu'ils ont voulu embellir le spectacle, & plus vous sentez que l'horreur prend dans votre esprit la place d'une paisible admiration.

Le Monde, en sortant des mains de Dieu estoit un theatre heureux, où regnoit la paix, la sagesse, la nature dans tous leurs charmes; les hommes en ont fait un theatre affreux, où regnent la discorde, la folie, & la cruauté, dans tout

leur de  
re des  
gracieu  
veritab  
leur dig  
aimer  
lequel  
histoire  
s'estant  
gloire  
font pa  
qu'à se  
lement.

A q  
puoit r  
vrages  
homme  
ait fait  
l'ont-il  
ils l'on  
naires à  
mées C  
celuy c  
cus, n'  
ferr &  
fastueu  
quelqu  
jardins  
égayer  
peuvent

leur desordre & leur amertume. L'histoire des hommes, au lieu d'estre l'histoire gracieuse d'une famille unie d'animaux veritablement raisonnables, qui sentent leur dignité, & qui sçavent connoître & aimer le vray & le beau éternel, pour lequel ils sont faits, n'est plus qu'une histoire horrible d'animaux forcenés, qui s'estant réduits eux-mêmes à chercher la gloire & les plaisirs par-tout où ils ne font pas, ne songent, pour y parvenir, qu'à se tromper, & à se détruire mutuellement.

A quoy est-ce qu'ont abouti, continoit mon cher Hermite, tous les ouvrages, tous les projets des plus grands hommes, que l'Histoire Payenne nous ait fait connoître? Ont-ils orné la terre, l'ont-ils enrichie? Ils l'ont dépeuplée, ils l'ont ravagée par les actions sangui- naires & impetueuses, qu'ils ont nommées Conquestes. Leur pays, ainsi que celuy des estrangers qu'ils avoient vaincus, n'en estoit dans la fuite que plus desert & plus sterile. Quelques monumens fastueux, élevés par l'Architecture; quelques portions de champ, mises en jardins, pour parer leur demeure, & égayer le foible repos qu'ils se donnoient; peuvent-ils dédommager par leur vain



éclat, renfermé dans un espace aussi court que le leur, les vastes ruines, les ravages immenses, que la sterilité, la famine & la fureur, conduites par leur ambition & leur vengeance, y ont semées ? Comment se peut-il faire, que depuis cinq ou six mille ans que les hommes se succèdent les uns aux autres dans une erreur si grossière & si funeste au sujet de leur félicité, ils ne soient point parvenus encore à se détromper, & à vivre par les principes simples & sages de la Nature ? Mon cher Ador, le plus grand bonheur que je puisse vous souhaiter, est celui-là.

C'est ainsi que Sophronime me faisoit voyager, me découvrant plus de vérités, que nous ne faisons de pas. Mais vous attendez que je vous dise où il me quitta; ce fut à Paris. Après avoir passé trois mois dans cette grande Ville, l'avoir considérée par tous les endroits qui la rendent si renommée; il est temps de nous séparer, Ador, me dît-il, en m'embrassant. Je n'ay point voulu vous préparer à cette séparation, & je ne veux point que vous en soyez troublé. Vous ne serez point heureux, tant qu'il y aura quelque chose au monde, qui puisse vous frapper, & vous émouvoir extraordinairement. Rien ne doit estre surprenant ny triste

triste po  
peut le e  
vant la  
sagesse  
reste du  
ce qu'il  
c'est ne  
nous qu  
pas, tar  
point de  
heureux  
qui se d  
où rien  
qu'ils ne  
plait. C  
cret cha  
sûre, q  
présence  
raison;  
à votre  
la conne  
même,  
de vos f  
cœur pe  
pour uni  
Vous  
que je fu  
d'une pr  
pour mo  
mon che

triste pour un homme sage, que ce qui peut le dérober à lui-même, en luy enlevant la sagesse. Quiconque possède cette sagesse, se possède lui-même, & tout le reste du monde en mesme temps. Perdre ce qu'il ne peut point trouver en elle, c'est ne rien perdre. Ainsi nous allons nous quitter; mais nous ne nous perdrons pas, tant que nous ne nous éloignerons point de l'ordre & de la vertu: centre heureux & immuable de l'union éternelle qui se doit trouver entre les hommes, & où rien au monde ne peut empêcher qu'ils ne se rassemblent, quand il leur plaît. C'est pour vous apprendre le secret charmant d'une union si forte & si sûre, que je vous ôte aujourd'huy ma présence. Cependant ce n'est pas ma seule raison; je veux encore, en vous livrant à votre propre conduite, perfectionner la connoissance que vous avez de vous-même, par l'expérience que vous ferez de vos foiblesses, en vous laissant votre cœur pour seul guide, & votre raison pour unique appuy.

Vous pouvez juger, mon cher Dralsé, que je fus pénétré jusqu'au fond de l'ame, d'une proposition si inopinée, & si fatale pour moy; mais j'eus beau le marquer à mon cher Hermite, je ne pûs le fléchir.

J'employay en vain les careffes les plus vives , les prieres les plus pressantes , les larmes les plus tristes. Vous oubliez ce que je viens de vous dire , me répondoit-il , notre séparation n'est qu'extérieure ; songez à ne jamais abandonner la vertu , & comptez par elle d'estre toujours uni avec moy de la maniere la plus intime. Mais enfin , ajouta - t - il , pour donner quelque chose à votre foiblesse , je vous promets de nous rejoindre dans peu , & de rendre à vos yeux & aux miens le plaisir de nous revoir ; du moins telle est mon intention , & j'espère que le Ciel voudra bien s'y rendre favorable. Il ajouta quantité d'autres choses , pour me faire sentir , que la tristesse ne venoit que de l'attachement qu'on a pour des biens qu'on peut perdre , & qu'ainsi la sagesse consistoit à n'aimer que ce qu'on est sûr de pouvoir retrouver par tout , & de ne perdre jamais. Ses discours me fortifierent , malgré moy , & je me trouvay en estat de luy obéir. Il m'ordonna de me rendre à Brest , & de m'embarquer sur le premier Vaisseau , que je trouverois prest à faire voile pour l'Afrique , que je n'ay point encore vûë , non plus que l'Amérique ; d'avoir soin de parcourir tous les peuples de ces parties du monde , &

il y est  
nature  
parveni  
est cor  
Voilà  
compag

De g  
vous a  
pris vo  
quittan  
Aura-t-  
Aura-t-  
qu'il a  
ay pû p  
autres c  
Vous p  
exemple  
connois  
à toutes  
dé , il n  
que j'es  
voit fut  
mes fre  
j'avois à  
m'en fa  
pendant  
que j'es  
trouvé  
action ,  
sujet de



J'y estudier les differens moyens que la nature & les passions leur suggerent pour parvenir à la felicité, dont le desir leur est commun avec tous les autres hommes. Voilà comme je me suis trouvé votre compagnon de voyage.

De grace, Ador, dites-moy ? n'avez-vous aucune connoissance du party qu'a pris votre illustre Hermite, en vous quittant ? Sera-t-il demeuré à Paris ? Aura-t-il retourné à son Hermitage ? Aura-t-il continué ses courses ? C'est ce qu'il a refusé de m'apprendre ; & je n'y ay pû penetrer, ainsi que dans plusieurs autres choses, que j'aurois voulu sçavoir. Vous pouvez bien vous imaginer, par exemple, que j'ay fait mon possible, pour connoistre ma race & mes parens ; mais à toutes les fois que je le luy ay demandé, il ne m'a jamais rien répondu, sinon que j'estois homme, & que cela me devoit suffire ; que tous les hommes étoient mes freres & mes égaux, & que ce que j'avois à faire, estoit de les aimer, & de m'en faire aimer. Je vous avouëray cependant, que j'ay quelquefois soupçonné que j'estois son fils, parce que je me suis trouvé beaucoup de ses traits & de son action, quoique d'ailleurs j'ay peu de sujet de me flatter d'une parfaite ressem,

blance avec luy ; car il estoit l'homme du monde , qui avoit le plus de grace & de noblesse dans sa mine , son air , & sa taille. Il parloit avec une facilité prodigieuse sur toutes sortes de sujets ; & l'on ne sçavoit qu'admirer davantage dans ses discours , ou du choix de ses termes , de la force de ses expressions , ou de la justesse de ses idées. On sentoit jusques dans ses gestes & ses regards , toute l'éloquence que peuvent avoir la verité & la vertu. Voilà par où je ne puis me reconnoistre son fils ; mais du reste je le trouve assez en moy. C'est à dire , repris-je alors , que rien ne luy manque de tout ce qui peut rendre un homme aimable. Cependant , si vous étiez son fils , pourquoy vous le cacher ? pourquoy vous abandonner ? C'est ce que je ne comprends point , non plus que vous , me dit Ador ; ce que je sçay , c'est que s'il s'est proposé , comme il me l'a dit , de me faire connoistre par ma propre expérience , combien j'ay de foibleses & de miseres dans mon cœur , je ne m'y trouve que trop parvenu. Mes passions sembloient respecter la presence ; depuis que je l'ay perdu , elles m'assiègent incessamment , & je commence à m'entretenir agreablement de toutes leurs chimères,

Je sens  
les sens  
& de l  
vous a  
quelqu  
son ab  
vois dé  
me sem  
dicule  
la jeun

L'Aut

A  
s'appro  
gnons  
dépoüi  
verent  
roist fai  
notre c  
spectac  
luy-mê  
au Cap  
fort bo  
en rire  
cet enj

Je sens de jour en jour affoiblir en moy les sentimens de moderation, de modestie, & de sagesse, qu'il m'avoit inspiré. Je vous avouëray même, que je me surprends quelquefois dans une espece de joye de son absence, comme si par elle je me trouvois délivré d'un objet importun; & il me semble alors, que je me rendrois ridicule, en continuant d'estre sage dans la jeunesse où je suis.

---

### CHAPITRE III.

*L'Auteur & ses compagnons sont dépouillés par les Anglois.*

**A** Cet endroit du discours d'Ador, nous vîmes Messieurs les Anglois s'approcher de nous & de nos compagnons prisonniers, dans le dessein de nous dépouiller tous; & comme ils n'y trouverent point de résistance, cela fut bientôt fait. Nous nous trouvâmes réduits à notre chemise, & à notre caleçon. Ce spectacle, qui n'est point agreable par luy-même, ne laissa pas de paroistre tel au Capitaine Anglois; car il en rioit de fort bon cœur. Nous commençâmes à en rire de notre côté, Ador & moy; & cet enjoiement assez bizarre, & fort hors



*Relation*

d'œuvre, nous fut utile ; il nous tint lieu de mérite auprès du Capitaine, lequel nous fit rendre à nous deux ce qu'on venoit de nous ôter. Il faut avouer cependant, que nous fûmes redevables en partie de cette grâce à l'Aumônier de son Vaisseau, nommé Surfé, lequel estoit un François Protestant réfugié, mais fort galant homme, & qui avoit pris tout d'un coup beaucoup d'inclination pour mon amy & pour moy. Nous n'eûmes plus ainsi notre propre affliction, pour faire diversion à la pitié que nous causoit l'estat de nos pauvres Soldats & Matelots.

Cependant nos Anglois continuoient leur route pour la Guinée, dont leur dessein estoit de parcourir la Côte. Ils mouillèrent, en passant à l'Isle S. Yago, & ils y resterent onze jours, c'est à dire jusqu'au vingt-un de Decembre.

---

CHAPITRE IV.

*Description de l'Isle S. Yago.*

**C**ette Isle appartient aux Portugais, qui n'y ont pas grand commerce. Néanmoins quoi qu'elle abonde,

autant d  
commo  
lens fru  
quantit  
& le m  
égaleme  
portion  
roquets  
soi-mêm  
pour ce  
font les  
ment,  
volent  
même g

J'y a  
nomme  
morcean  
Crucifi  
aussi-bie

Au  
ou Cit  
qu'un p  
de cano  
gieux d  
des mo  
celles c  
peu d'in

Nou  
nous lai  
rendant

tant qu'aucune autre terre en toutes les commodités de la vie, elle porte d'excellens fruits de toutes sortes presque, & en quantité. Un bœuf n'y vaut qu'un écu; & le mouton & la volaille, qui y sont également communs, s'y vendent à proportion. Il s'y trouve beaucoup de Perroquets, qu'on a le plaisir de dénicher soi-même, quand on veut. Il ne faut pour cela qu'aller dans les Bois, où ils font leurs nids; on les y prend facilement, tandis que leur pere & mere volent autour de vous. On y voit de même grand nombre de Singes.

J'y ay vû un fruit fort curieux, il se nomme Banal; on le coupe en cinquante morceaux, & on y trouve la forme d'un Crucifix parfaitement bien désigné, & aussi-bien que dans un pain à chanter.

Au reste, pour toutes Places fortes, ou Citadelles, les Portugais n'y ont qu'un petit Fort muni de dix huit Pieces de canon, avec un Monastere de Religieux de Saint François. Je ne diray rien des mœurs des habitans; on connoît celles des Portugais, & sur-tout leur peu d'inclination pour les François.

Nous nous flattions, que les Anglois nous laisseroient dans cette Isle, en nous rendant la liberté à tous tant que nous

estions de prisonniers, mais notre espérance fut déçue; il n'y eut que notre Capitaine M. du Plessis-Moreau, à qui ils permirent de s'embarquer sur un petit Navire, qu'ils envoioient à l'Isle de la Barbade, à cinquante lieuës près des Isles Françoises de l'Amérique.

## CHAPITRE V.

*L'Auteur décrit le traitement cruel des Anglois à l'égard de leurs prisonniers.*

**A**près le départ de M. Moreau, nos Anglois leverent l'ancre, & mirent à la voile pour le Cap de Monte, commencement de la Coste de Guynée, à vingt lieuës de S. Yago. Nous y arrivâmes le jour de Noël, vingt cinq Decembre. Là les Anglois partagerent entr'eux toutes nos boissens; & ils s'en donnerent si bien à cœur joye pendant plusieurs jours, tandis que nous continuions notre route le long des Costes de Guinée, que le Capitaine qui montoit notre prise s'égara, & fut perdu de vûë pendant quelque temps, parceque la débauche avoit fort dérangé les manœuvres: ce qui allarma fort son frere, qui estoit Capitaine du Navire Anglois où j'estois, &

qui luy a  
de la pri  
son vin, il  
la couvri  
conseil,  
niers de  
pour mie  
son accus  
cinq Fran  
principau

Cette  
de succès  
pitaïne d  
tout ce q  
dans une  
par son e  
fés, on le  
ta de la  
osèrent n  
que le su  
pauvres  
du sel.  
estions,  
les mouv  
inspirer  
Les Ang  
çus à le  
force co  
restoit c  
des prie



qui luy avoit confié le Commandement de la prise. Dès que celui-là eût cuvé son vin, il s'aperçut de sa faute; & pour la couvrir, il jugea à propos, avec son conseil, d'accuser les François prisonniers de s'estre révolté contre luy. Et pour mieux persuader à son frere, que son accusation estoit juste, il fit mettre cinq François aux fers, comme auteurs principaux de la prétenduë révolte.

Cette cruelle imposture n'eut que trop de succès pendant un temps; car le Capitaine du Vaisseau où j'estois, se fiant à tout ce que luy racontoit son frere, entra dans une si grande fureur, qu'aussi-tost, par son ordre, on lia les pauvres accusés, on les mit tous nuds, & on les foietta de la maniere la plus sanglante. Ils osèrent même, par un jeu plus barbare que le supplice, frotter les playes de ces pauvres malheureux avec du vinaigre & du sel. Nous autres pendant ce temps-là estions, comme on peut juger, dans tous les mouvemens les plus vifs, que peuvent inspirer la compassion & le ressentiment. Les Anglois s'en seroient bien-tost aperçus à leurs dépens, si nous avions eu la force comme le courage; mais il ne nous restoit que la voye des remontrances & des prieres, & nous en usâmes. Elle nous

réussit ; Ador se joignant à nos Officiers prisonniers, alla trouver le Capitaine Anglois, & luy parla si éloquemment sur la cruauté qu'on exerçoit contre cinq hommes, qui n'estoient qu'accusés, & non convaincus, & qui, selon toute apparence, estoient innocens, ainsi qu'ils le protestoient eux mêmes, que l'Anglois sentant bien en effet au fond de son ame, qu'il estoit peu vrai-semblable que dix-neuf prisonniers François, qui estoient sur la prise, eussent osé se révolter contre quarante Anglois qui y estoient, envoya querir son frere aussi-tôt, pour l'interroger une seconde fois sur toute cette affaire. Ce fourbe osa soutenir son mensonge, mais non pas si bien, qu'Ador ne remarquât dans ses yeux & ses gestes de ces traits presque imperceptibles par où la verité qu'on violente, & qu'on veut cacher, se decele. Il en dit un mot à notre Capitaine, & luy persuada d'interroger quelques Anglois de l'équipage de son frere, pour voir s'ils quadreroient tous dans leurs réponses au sujet des accusés : expedient, luy disoit-il, qui est juste, & qui ne peut avoir rien de defagreable pour vous ; vous en punirez plus hardiment les coupables, ou vous reconnoîtrez l'innocence, & n'aurez point à

vous reproch

Ce qui fut  
six Anglois,  
contre les pr  
sur la prise.  
menacés de  
luy mentir,  
attacher au  
accusés avo  
changeant d  
la prétendu  
posture, qu  
qu'ils s'este  
complaisan  
ver les repr  
tre soulés  
fait. Alors  
chagrin de  
à nos Fran  
ration que  
lûmes entr  
cès verbal  
liberté, &  
lypeaux, C  
pour le R.

vous reprocher d'injustice contr'elle.

Ce qui fut fait. On fit venir cinq ou six Anglois, qui déposerent d'abord tous contre les prisonniers François qui étoient sur la prise. Mais le Capitaine les ayant menacés de les faire mourir, s'ils osoient luy mentir, & les ayant même fait déjà attacher au même endroit où nos pauvres accusés avoient esté suppliciés: aussi-tôt changeant de langage, ils avoüerent que la prétenduë révolte n'estoit qu'une imposture, que son frere avoit forgée, & qu'ils s'estoient engagés d'appuyer par complaisance pour luy, afin de luy sauver les reproches qu'ils méritoient de s'être souûlés & égarés comme ils avoient fait. Alors le Capitaine nous marqua son chagrin de tout ce qu'il avoit fait souffrir à nos François; mais c'est toute la réparation que nous en eûmes. Nous résolûmes entre nous d'en dresser notre procès verbal, aussi-tôt que nous serions en liberté, & de le présenter à Mr de Pheylpeaux, General des Isles de l'Amerique pour le Roy: ce que nous avons fait.





## CHAPITRE VI.

*Conversation de l'Auteur avec Ador.*

Cependant nous continuions notre route ; & comme nous n'avions autre chose à faire dans notre prison, Ador & moy, que de nous entretenir, & de nous communiquer tous nos sentimens & toutes nos idées, nous ne passions presque pas un moment, sans goûter ensemble cet innocent plaisir. L'esprit & la science d'Ador y mettoit mille charmes pour moy ; & j'en estois avide au point que je ne passois pas un moment de silence à mon amy, & qu'afin de l'obliger de parler, je luy faisois coup sur coup mille différentes questions. Je ne rendrai point compte icy de toutes nos conversations ; je diray seulement qu'elles estoient presque toutes morales, Ador m'avoit mis dans ce goust là. Que nous importe, disoit il, de sçavoir tout ce qu'enseignent les Physiciens, ou les Mathematiciens ; les derniers trouvent beaucoup plus de certitude & d'évidence que les premiers dans leurs connoissances ; mais les uns ny les autres n'y trouvent point la véritable utilité qui leur est nécessaire. On admire

leurs ta  
les Art  
couver  
sans d  
& la f  
& l'A  
science  
me leu  
Or  
& tou  
bué c  
l'hom  
malhe  
même  
préter  
tué d  
aux P  
trouv  
raison  
tres &  
chess  
Cita  
des M  
les A  
factu  
tout  
ées  
terre  
com  
les E

leurs talens , mais à quoy se réduisent-ils ? les Arts les plus beaux qu'ils ayent découverts & appris aux hommes , ce sont sans doute la Médecine , l'Architecture , & la Peinture , la Navigation , la Poësie , & l'Arithmetique ; car toutes les autres sciences sont renfermées en celles-là comme leurs parties ou leurs effets.

Or , je demande si toutes ces lumieres & tous ces prétendus secrets ont contribué de quelque chose au bonheur de l'homme ? au contraire , ils l'ont rendu malheureux , en le tirant hors de lui-même ; ils ont multiplié ses besoins sous prétexte d'y pourvoir , & luy ont substitué des plaisirs trompeurs & dangereux aux plaisirs purs & tranquilles qu'il peut trouver au fond de son cœur , & dans sa raison. Tous les chefs-d'œuvre des Peintres & des Statuaires , l'élevation , la richesse , & la force des Bastimens , ou des Citadelles , les beaux & galans Ouvrages des Muses , les Boutiques de la Chymie , les Ateliers de la Marine , les Manufactures des Crystaux , ou des Draps : toutes ces utilités prétendues & si admittées , n'ont point encore pû rendre sur la terre la santé , la liberté & la joye plus communes qu'elles y estoient avant que les Physiciens & les Mathématiciens se

fussent mêlés de nous rendre heureux. Je ne prétends pas dire cependant que tous ces Arts n'ayent rien que d'inutile ou de mauvais ; mais je dis qu'ils ont peu de choses de bon , & qu'il n'appartient qu'à la Morale , de leur donner du prix , & d'en faire de vrais biens. C'est elle qui met toutes choses dans son vray rapport avec le bien souverain , qui peut nous rendre parfaitement heureux.

---

## C H A P I T R E    V I I .

*Conversation de l'Auteur, d'Ador, & de  
Surfé, Aumônier du Vaisseau Anglois.*

**U**N jour que nous en estions sur cette matiere , le Ministre Protestant, qui estoit de notre conversation , dit à Ador : Vous ne parlez point de l'Histoire ? quel jugement en portez-vous ? en regardez-vous l'étude comme un amusement ? ne vous semble-t-il pas même , qu'elle fait une considerable partie de la Morale ? Il n'en faut pas douter , reprit Ador , puisqu'elle nous fait connoistre les hommes , & que par-là elle nous apprend ce que nous en devons attendre de bien & de mal. Les hommes sont pour nous l'objet le plus interessant de notre conduite,

La foc  
avons e  
gagem  
nous u  
quelq  
homm  
inferie  
ou nos  
concit  
nos P  
nous a  
tuatio  
nous  
duire  
du b  
ajouta  
l'histe  
nous  
où el  
m'int  
vrant  
par  
qu'ell  
de mo  
juger  
beau  
quan  
temp  
jour  
carac



La société & la ressemblance que nous avons ensemble, font pour nous un engagement & un attrait invincible, qui nous unissent à eux, & font dépendre en quelque façon notre sort du leur. Les hommes sont, ou nos maîtres, ou nos inférieurs, ou nos égaux, ou nos pères, ou nos enfans, ou nos voisins, ou nos concitoyens, nos amis, ou nos ennemis, nos Rois, ou nos sujets. L'Histoire nous apprend à les connoître dans ces situations différentes; par conséquent elle nous marque comme il faut nous conduire avec eux tous, & ce secret décide du bonheur de la vie. Vous voyez, ajoûta Ador, que je considère sur-tout l'histoire par le soin qu'elle prend de nous peindre les hommes; les curiositez où elle se répand sur tous autres objets, m'intéressent bien moins. C'est en m'ouvrant le cœur & l'esprit humain; c'est par la diversité infinie des portraits qu'elle m'en fait, que je la trouve digne de mon attention. Et vous devez encore juger par-là qu'elle nous doit paroître beaucoup plus agreable & plus utile, quand elle nous fait connoître nos contemporains, en exposant dans un beau jour à nos yeux tous leurs traits & leurs caractères. Si bien reprit Surfey qu'un

voyageur ne peut mieux faire à votre gré que d'étudier & connoître à fond tous les hommes qu'il a occasion de voir en les faifissant par les traits originaux & finguliers qui les diftinguent des autres, & une memoire abondamment fournie de ces portraits curieux vous paroît une recolte digne d'un homme d'esprit qui voyage : je fuis dans ce fentiment continua Surfey & je m'en fuis fait une regle que je fuis autant qu'il m'eft poffible par tout où je me trouve, j'ay eu foïn de groffir mon recueuil des observations que je fais fur les hommes beaucoup plus que des descriptions des terres & des clochers, des combats ou des naufrages, à moins que dans les occasions je ne retrouve l'homme dans quelque point de vuë nouveau, fi vous voulez je vous liray dès ce moment quelques-uns de ces caracteres historiques que je me fuis tracé, & j'efpere que vous y trouverés quelques traits af-f-z curieux & aflez propres pour donner lieu aux reflexions intereffantes qu'on y peut faire fur le cœur humain, & fur l'étude de fes vices & de fes vertus. Il n'eut pas plutôt fait cette proposition que nous le primes au mot, & fans autre preamble il nous lut ce qui fuit.

CHAPITRE.



Surfey

D

tron

turc

d'un

en f

il n

fanc

plus

char

gné

fting

en P

ques

se A

dou

adre

le t

fant

joii

mer

un



## CHAPITRE VIII.

*Surfey, lit plusieurs portraits historiques.*

DANS le dessein que je forme de peindre les hommes qui me paroîtront dignes d'attention, il est assez naturel que je commence par le portrait d'un de mes meilleurs amis, les traits en sont curieux, il se nomme Saintois, il n'a point ce qu'on appelle une naissance illustre; mais son cœur est des plus nobles. Son pere qui étoit un Marchand passablement riche n'a rien épargné pour luy donner une éducation distinguée, & le fils n'a rien oublié pour en profiter: amoureux de la gloire jusques dans les moindres choses, il peut se flatter d'en avoir goûté toutes les douceurs: il étoit brave, éloquent, adroit, agile, vigoureux, de la plus belle taille & de la meilleure mine, dansant bien, chantant encore mieux, jouant presque de toutes sortes d'instrumens, faisant des armes & montant un cheval en perfection; mais ce qui



est beaucoup plus estimable & plus rare , il étoit équitable & bien faisant quelquefois jusqu'à l'excès & toujours sans ostentation. Il n'avoit que 14. ans, qu'allant joindre son Regiment où il étoit Enseigne sur les sept heures du soir il fit rencontre dans un chemin creux qui étoit près d'une forêt , de trois voleurs qui aussitôt le fusil bandé sur lui lui crièrent de vingt pas qu'il eut à mettre pied à terre ainsi que son valet , & à leur laisser son équipage & tout ce qu'il avoit dans ses poches. Saintois ne leur repondit qu'en fondant aussitôt sur eux dont il en renversa un sur le carreau d'un coup de pistolet , & comme son valet en eut fait autant à un autre , ils se virent bientôt sans peril , le troisième ayant pris la fuite aussitôt : il alloit continuer son chemin lorsque le voleur qu'il avoit abbatu l'ayant prié de s'approcher de lui lui dit : les trois voleurs que vous venez de rencontrer , Monsieur , étoient encore à leur apprentissage & le désespoir les y a portez , nous sommes tous trois freres , également désolez de nous voir ainsi que notre pere, qui est Gentil-homme , reduits à la dernière extremité par la barbarie de nos creanciers , & n'ayant pû trouver de re

mede  
se de  
nous a  
de tou  
nos m  
en éta  
discr  
quoi  
métie  
honte  
Monf  
ame p  
mes q  
chain  
qui n  
perme  
votre  
nos e  
moi &  
mort  
ce di  
qu'ou  
duisit  
re auc  
de de  
à cre  
à ses  
disoit  
veurs  
dans

mede à son mal ni au nôtre dans la bourse de ceux qui se disoient nos amis, nous avons resolu d'en trouver aux dépens de tous ceux qui nous tomberoient entre nos mains, jusqu'à ce que nous fussions en état de ne plus voir notre sort à la discretion des hommes inhumains, après quoi nous étions resolus de quitter un métier qui ne nous a jamais paru qu'honteux & detestable; je vous conjure, Monsieur, si le Ciel vous a donné une ame plus tendre qu'au commun des hommes quand vous passerez au village prochain de ne point du tout parler de ce qui nous vient d'arriver à tous, & de permettre de plus qu'avec le secours de votre valet nous puissions remonter sur nos chevaux & retourner chez nous, moi & mon frere en cas qu'il ne soit pas mort de sa blesseure. Saintois touché de ce discours accorda non - seulement ce qu'on lui demandoit, mais même reconduisit ces deux malheureux chez leur pere auquel il donna cent cinquante louis, de deux cens qu'il avoit, en lui faisant à croire qu'il avoit obligation de la vie à ses enfans, qui au peril de la leur, disoit-il, l'avoient tiré des mains des voleurs. Saintois m'a dit avoir vû ensuite dans les troupes les trois freres sur le

pied des plus honnêtes gens de l'armée  
 & très bien établis, il ajoûtoit que l'un  
 d'eux l'ayant reconnu l'avoit abordé d'un  
 air de reconnoissance mêlée de crainte  
 & avoit voulu lui rappeler la memoire  
 de l'avanture ci-dessus, mais que lui,  
 Saintois, avoit toujourns repondu com-  
 me ne scachant rien de ce qu'on lui vou-  
 loit dire. Je lui ay reproché en cette  
 occasion & en plusieurs autres sembla-  
 bles que par trop de generosité il s'ex-  
 posoit à de grands inconveniens, il me  
 repondoit, qu'il vaut mieux être dupe  
 & même victime de sa bonté qu'esclave  
 de sa prudence.

Voici un autre trait de cette bonté.  
 Il joiioit fort heureusement & gagnoit  
 presque tout ce qu'il vouloit, ce qui  
 aidoit beaucoup à fournir à ses liberalitez,  
 mais lorsque ceux qu'il avoit dépouillés se  
 trouvoient trop incommodez de leur per-  
 te il ne manquoit jamais de leur faire re-  
 venir au moins une partie de leur argent  
 sans qu'ils sceussent de quelle maniere,  
 de quelle part ni pourquoi il leur étoit  
 rendu. Je sçay d'origine qu'un jour  
 ayant gagné vingt-six mille livres à un  
 Officier fort honnête homme, mais peu  
 riche, & par consequent fort embarrassé  
 d'une si grosse perte, Saintois au sortir



de la seance s'en alla avec précipitation chez un Religieux de sa connoissance entre les mains duquel il remit dix mille écus, avec ordre de les porter incessamment chez l'Officier en question, & de lui dire que c'étoit un present d'une personne qui l'estimoit, mais qui ne vouloit pas être connuë, ce qui fut executé sans que jamais cette bonne action ait été declarée à d'autre qu'à moi qui l'ay sceu du Religieux. Je l'ay vû plusieurs fois accorder quatre, six, dix Pistolles à des gens inconnus qui par bonheur pour eux s'étoient avisez de conter leur peines & leur besoins dans des lieux où il étoit, & ce qui est de singulier c'est qu'à l'air dont il faisoit plaisir, il sembloit que ce fut lui qu'on obligeoit, la bonté étoit le caractere de son cœur, & la simplicité celui de ses actions. Ces deux vertus avoient en lui tout le merite du sentiment & de la reflexion, mais on ne s'en appercevoit point, on croyoit que ce n'étoit que l'effet du temperamment, & l'envie qui ne poursuit volontiers que la gloire qui se connoît & qui jouït de son éclat, ne scavoit par où l'attaquer, tant à son extérieur badin & enjoiué on le croyoit incapable de retour sur lui dans le bien qu'il faisoit.

Il sembloit en effet d'abord n'avoir d'autre passion que le plaisir & l'amusement, d'autant-plus qu'il avoit mille talens pour se les procurer : la joye naissoit dans un lieu dès qu'il y paroissoit, & son industrie feconde à la ranimer par tous les charmes de la nouveauté & de l'esprit ni laissoit jamais place à la tie-deur ni au degoût, ses yeux seuls aussi doux que brillans & qui sembloient toujours sourire, une serenité charmante qui re-gnoit sur son front, son action vive & aisée suffisoient pour dissiper l'assoupis-sement que cause l'ennui, sans compter les charmes de sa conversation où on étoit également touché du son de sa voix, de la finesse & du jeu de ses pen-sées & de ses bons mots, ainsi que de la justesse & de la précision de ses raison-nemens. Je l'ay vû dans une partie de campagne prendre vingt formes différen-tes & toujours agreables, qui successive-ment rejoüissoient la compagnie d'une maniere d'autant-plus picquante que la surprise en étoit presque toujours, tan-tôt il paroissoit en payfan & il en imi-toit si-bien le langage, l'air, les manie-res, la danse, le raisonnement, les postu-res, que tout le monde y étoit trompé, jus-qu'aux paylannes auprès desquelles il

se range  
re qu'il  
venu à  
che pou  
der en  
hemien  
rir tou  
veur du  
rendoit  
secrets  
toucha  
bition  
regaler  
le lui p  
fourni  
fortes  
ne sça  
tous le  
les cha  
tre, je  
semble  
s'il av  
effacé

Av  
au me  
juger  
mais p  
foient  
il leu  
qui d

se rangeoit & auxquelles il faisoit à croire qu'il étoit du voisinage & qu'il étoit venu à leurs divertissemens du Dimanche pour leur faire l'amour & les demander en mariage : tantôt déguisé en Bohemien ou en Astrologue il faisoit courir toute une ville après lui & à la faveur du jargon d'Horoscopeur, qu'il entendoit à merveilles, il attrapoit mille secrets personnelles du tiers & du quart, touchant leurs affaires d'amour, d'ambition & d'interêts, & venoit ensuite en regaler ses amis autant que la discretion le lui permettoit. Il étoit admirablement fourni de tout ce qu'il falloit pour ces sortes de déguisemens & de surprises. Je ne sçai comme il avoit fait, mais il parloit tous les patois de France, scavoit toutes les chansons & toutes les danses champêtre, jouïoit des Goblets à merveille & sembloit avoir les mœurs de tous les états: s'il avoit été homme de Theatre il auroit effacé les meilleurs Comediens.

Avec un caractère si charmant joint au mérite qu'il avoit d'ailleurs, on peut juger qu'il plaisoit beaucoup aux Dames, mais par malheur pour elles elles lui plaisoient peu, je dis même les plus belles: il leur trouvoit toujours quelque chose qui détruisoit l'impression que pouvoit



faire leur beauté : dans l'une c'étoit la fierté , dans l'autre l'ignorance; en celle-ci la soif del'argent , en celle-la l'amour du faste : dans la plupart peu de pudeur & de delieatesse & passablement de fausseté & de perfidie , & dans les autres une vertu trop sauvage & trop rude , pres-que dans toutes des caprices & des humeurs à faire perdre patience.

Il a aimé une fois en sa vie , & justement la personne à qui il s'est adressé étoit la plus propre du monde à lui persuader par son experience qu'il ni avoit point de femmes veritablement aimables. C'étoit une vraye beauté pour le corps, & en apparence son ame étoit pour le moins aussi belle. Pendans trois mois qu'il vit cette Venus assidûment il n'y decouvrit rien , ni dans ses actions , ni dans ses paroles , qui ne lui parût également raisonnable & charmant. La Princesse fut pendant tout ce temps d'une humeur parfaitement égale , toujours gaye , toujours complaisante & gracieuse elle perdoit au jeu sans impatience , elle parloit avec bonté à ses domestiques , passoit sans peine des huit jours entiers dans sa maison sans sortir & sans voir d'autre personne que Saintois , paroissoit peu curieuse de sa parure , peu entêtée de ses charmes.

charmes , & enfin se livroit également avec pudeur , délicatesse & franchise aux transports de son Amant ; ainsi Saintois croioit alors qu'il s'étoit trompé , & qu'il avoit enfin trouvé une femme capable d'aimer & de se faire aimer toute sa vie par un honnête homme ; mais à peine les trois mois étoient expirez dans un si doux enchantement qu'il lui fallut déconter : la Belle devint d'abord jalouse , & il lui fallut essuier toutes les bizarreries & les orages de cette folle passion ; car ce n'étoit point une jalousie tendre , languissante , taciturne ; c'étoit des fureurs , des injures , des reproches , & même par-cy par-là quelques petites égratignures qui commençoient à impatienter Saintois , lorsque tout à coup la Belle revenuë à sa première scituation tranquille & enjouée , recommença de nouveau à faire avec Saintois le personnage le plus tendre , le plus carressant & le plus délicat , ce qui les reconcilia ; mais ce n'étoit qu'une fausse crise que ce moment de calme , & bien tôt le mal en prenant une autre forme n'en fût que plus terrible La Belle ne se guérit de ses convulsions jalouses , qu'en tombant dans celles de la coquetterie la plus insolente ; ce n'étoit plus

que minauderies agaçantes pour tous venans , qu'airs devergondez , que discours libres : elle ne gardoit aucune bien-séance , & tout chapeau étoit bon pour ses parties de plaisir , dans lesquelles elle n'observoit ny repos ny mesure. Saintois étoit au desespoir de cette conduite , car il l'aimoit de bonne foy ; mais enfin après avoir souffert quelque temps il prit son party & la planta-là , fort résolu de ne plus être amoureux de sa vie , & de goûter dans une parfaite liberté tous les plaisirs tranquilles qu'il pourroit trouver dans l'usage diversifié de son enjouement & de ses talens , ainsi qu'il avoit fait jusqu'alors.

Je lui demandois un jour s'il croyoit en effet qu'il n'y eut aucune femme véritablement aimable : non , dit-il , je n'ay point cette idée , mais je ne veux point me donner la peine d'en chercher de ce caractère , parce que j'y perdrois trop de temps , & qui pis est , je pourrois m'y méprendre comme j'ay fait : il s'est tenu parole & n'a point aimé depuis : ce qui m'a paru toujours inconcevable dans un homme aussi tendre & aussi vif que luy ; il semble qu'il fut né avec l'amour propre , le plus Philosophe qu'on puisse se faire dans l'étude



d'un Epicurianisme sensé & judicieux. Le plaisir le conduisoit comme tout le reste des hommes, mais ce qui le distinguoit, c'étoit de ne s'attacher qu'à celui qui vaut toujours mieux que ce qu'il peut coûter, & dont on peut jouir par tout, & cet art heureux paroissoit l'effet de son temperamment autant que celui de ses reflexions. Il disoit souvent que les hommes avoient inventé avec esprit bien des sortes de secrets, mais qu'ils n'avoient jamais travaillé à celui de se rendre heureux; j'aime mieux, ajoûtoit-t'il, & je préférerois sans hésiter (si on m'offroit cette alternative) j'aigerois mieux le sort d'un Païsan, sain, réjoui & robuste, que celui d'un Prince, qui peut avoir le même temperamment & les mêmes qualitez, mais qui ne peut jamais en jouir si facilement. Que si on m'objecte que mon choix en cela ne marque aucun goût pour la gloire, je réponds que je ne connois point d'autre gloire que celle de me rendre heureux; car celle de rendre les autres heureux, qui constamment est solide & la seule digne de l'homme, seroit fausse elle-même, si je ne trouvois mon bonheur joint au bonheur des autres: & d'ailleurs on est bien-faisant par

l'inclination , & non par le pouvoir de faire du bien.

Si ce qu'on nous dit des hommes du premier âge du monde est vray , on peut dire que la nature avoit formé Saintois de la trempe de ces premiers hommes : la nature dans sa pureté & sa simplicité , dominoit & agissoit dans toutes les idées de cet homme , dans ses sentimens , dans ses expressions , dans son boire , dans son manger , du moins à fort peu de choses près : il étoit d'une sincérité qu'on ne trouve point ; elle parloit hardiment par sa bouche même sur les choses qui ne lui étoient pas avantageuses ; elle ne se taisoit que lors qu'elle auroit passé pour impudente & scandaleuse : il disoit sans peine , je suis fils de Marchand , mon pere avoit telle Enseigne , vendoit telles marchandises , &c. & cela avec naïveté , mais à propos & sans affectation devant mêmes des Officiers d'Armée les plus glorieux , devant les femmes les plus fieres de sa connoissance. Les raisons de sa conduite en ce point , étoient qu'on ne gagnoit véritablement rien à se déguiser & à se donner pour ce qu'on n'est pas , & ensuite que l'avantage de la naissance étoit purement politique & arbitraire , & nul-

lement naturel ; il prétendoit , comme il est facile de le connoître , que le nom de Gentilhomme étoit un nom de fortune & d'érat , & non de merite & de gloire , se trouvant une infinité de gens vertueux d'une naissance obscure , & une infinité de Nobles qui sont tres-imparfaits & tres-vicieux. Au reste l'air riant dont étoit accompagné tout ce qu'il disoit & tout ce qu'il faisoit , empêchoit les fots les plus fougueux de se soulever contre lui ; dans ces occasions malgré les préjugés ridicules dont le monde est plein sur le fait de la distinction & de l'importance.

Outre qu'il étoit aussi intrepide que modeste , enjoué , & qu'une épée ne l'auroit pas mieux démenti que le meilleur syllogisme , ainsi que quelques gens l'ont reconnu à leurs dépens dans l'occasion ; car les gens les plus aimables ne sont pas universellement aimez , il y a des hommes qui semblent faits pour haïr le merite & lui nuire , & Saintois en a trouvé.

Un jour un de ces sortes d'animaux qui n'ont de l'homme que les passions & les erreurs , & qui fiers d'un vain hazard de naissance qui les a rendus riches & puissans , se croient pleins de



lumieres & de vertus , & ne peuvent souffrir dans un roturier une vraye gloire qu'ils n'ont pas; cet homme (dis-je) ainsi fait voulu turlupiner Saintois sur son extraction peu noble , mais d'une manière si forte , qu'on voyoit bien qu'il lui cherchoit noise : Monsieur , lui dit mon Ami , d'un air gay & assuré , quelle est vôtre intention dans le langage que vous me tenez , est ce pour me faire reconnoître icy que vous êtes Gentil-homme d'extraction & que je ne le suis pas , il faut que vous ayez une grande difette d'honneur, si vous vous contentez de celui-là , & vous n'aurez pas de peine à m'y faire consentir ; je reconnois & vous cede tous les droits que la Police & les Loix ont attaché à vôtre naissance & à vôtre état. Est-ce pour vous venger de quelque tort prétendu que je vous ay fait , vous n'avez qu'à m'apprendre ce que c'est que cette injure , & je la repareray ; car la noblesse ne m'a point appris à être in uste non plus qu'orgueilleux : enfin est-ce par zele pour le bon ordre & par charité pour moy ; craignez-vous que je n'oublie mon origine & le nom de mon pere , & que cet oubli ne me fasse faire quelque sottise ; tout le monde pourroit vous garantir que

je ne tomberay dans aucune méprise là-dessus ; il n'y a personne dans l'Armée qui ne me connoisse pour fils d'un Marchand , tant on me l'a entendu dire de fois ; tous vos ancêtres ont part à vôtre origine : souvenez-vous aussi hardiment de celuy qui a précédé le premier Gentilhomme d'entr'eux , que je me souviens du dernier Roturier des miens ; mais peut-être ou sans doute , pour mieux dire , ce n'est qu'une belle émulation qui vous sollicite de vous mesurer avec moy , & vôtre turlupinade n'est qu'un deffy adroit à qui de nous paroitra meilleur Citoyen & plus digne de servir le Roy ; allons il faut vous contenter dans un desir si noble , & dans ce moment même il se leva & sortit en disant à son Turlupin : Vous voyez bien cet endroit de la Ville de . . ( la France l'assiegeoit alors & il faisoit fort chaud ) voilà une place admirable pour nous montrer nos Lettres de noblesse l'un à l'autre ; je porte toujours les miennes avec moy , n'oubliez pas les vôtres , suivez-moy ou me precedez si vous pouvez : comme il y avoit une quantité de de jeunes Officiers presens à cette proposition , il fallut y tauper , & l'antagoniste de Saintois ne pût reculer : il affecta

même un air fort délibéré ; mais Saintois le mena si près du feu & avec tant de rapidité , que nôtre homme se trouva bien tôt hors d'haleine , & si abbatu de crainte & de fatigue après quelque moment de bonne contenance qu'il ne pût gagner sur luy , de figurer d'avantage dans une Scene si desagreable. Saintois appercevant sa manœuvre , ne pût s'empêcher dans le premier mouvement d'un orgueil qui se venge , & qui triomphe de l'appeller plus d'une fois , & de luy dire en le turlupinant , qu'il prioit sa noblesse de vouloir bien secourir un peu sa roture ; mais bien tôt aussi modeste qu'à l'ordinaire , il le revit sans l'insulter.

Cependant l'Officier étoit enragé , & comme il appartenoit à gens de conséquence , cette affaire fût funeste pour la fortune de Saintois , lequel n'eut pas plutôt découvert l'injustice qu'on luy rendoit dans cette affaire , qu'il prît les devant de toutes les mauvaises significations qu'on lui pourroit dénoncer , & plein d'une indignation déterminée , quoy que tranquille , il ajusta ses affaires de son mieux , & sortit de France , malgré les facilitez que quelques personnes luy offroient de pouvoir se justifier & se main-

tenir  
de re  
à se  
plair  
leur  
injust  
d'aill  
de la  
bien  
on n  
qui l  
réel  
ou e  
mag  
sus ,  
y re  
sujet  
pé ;  
pure  
com  
gnor  
A  
ron  
ge e  
en F  
en S  
à V  
fin  
dan  
le g



tenir : il dit à ceux qui luy conseilloient de rester , qu'il n'y avoit plus de plaisir à servir quand on n'étoit pas sûr de plaire à ses Maîtres , qu'il ne vouloit pas leur laisser la tentation de luy faire des injustices , ny luy s'exposer à les souffrir ; d'ailleurs , ajoûta t'il , est-ce du bien ou de la gloire qu'il s'agit de chercher ? du bien j'en ay déjà assez , pour la gloire on n'en connoît que le nom parmy ceux qui la prisent le plus , & ce qu'elle a de réel n'est pas attaché à une sorte d'état ou d'employ plutôt qu'à un autre ; l'imagination que le monde se fait là-dessus , est l'une des plus grandes folies qui y regne. Je luy ay entendu dire à ce sujet d'un air d'extase dont j'étois frappé ; ah ! qu'il y a une gloire douce & pure dans une certaine vie simple & commune , & qu'on est malheureux d'ignorer ce secret !

Ainsi Saintois se retira avec environ 400 mil livres en Lettres de Change & Pierreries , il passa en Suisse , en Hollande , en Angleterre , & de-là en Suede , en Dannemark , en Prusse , à Vienne , à Venise , à Rome , & enfin en Savoye , & il a eu l'agrément dans toutes ces Cours d'y voir l'estime & le goût des plus honnêtes gens se dé-

clarer pour luy dès son arrivée, le solliciter à demeurer avec eux, & le prévenir de faveurs pour l'y engager: sa société par tout a paru délicieuse comme elle avoit fait en France; on y a été frappé de son caractère qui étoit celuy d'être bon & aimable au plus haut degré, & il n'est sorty d'aucun lieu sans y laisser des regrets tendres & vifs: il s'étoit fixé en Piedmont dans une vallée charmante où il s'étoit acheté une maison qu'il avoit renduë toute riante, & le vray rendez-vous des plaisirs innocens & des jeux tranquilles. Tous les Païsans des environs l'aimoient comme leur Seigneur & leur Pere, & les gens de la premiere qualité se propoisoient comme une partie de plaisir le plus exquis de le venir voir & de se renfermer dans le cercle d'amusemens nobles, gracieux & spirituels, que sa Philosophie bien-faisante & naturelle luy avoit fait, c'étoit toujours un nouveau charme de voir sa liberalité qui ne finissoit point, & qui prenoit chaque jour une forme nouvelle, pour se déguiser & agir plus librement; car comme il disoit, les vertus ont besoin du secret, & leur éclat leur nuit presque toujours.

Il est mort enfin à ce que j'ay appris,

& sa  
triomp  
l'indiff  
mes, i  
Parmy  
où de  
nomm  
fille to  
nomm  
riage:  
s'il av  
il ave  
par bi  
Famil  
plûtôt  
devint  
s'en p  
qu'il  
niere  
rent  
de se  
tois t  
faisoi  
le co  
loin  
jeune  
moin  
& fo  
ainsi  
Riva

& sa mort ainsi que sa vie a été le triomphe de la generosité, ainsi que de l'indifference qu'il avoit pour les femmes, il a été victime de l'un & de l'autre. Parmi les Gentilshommes voisins du lieu où demeuroit Saintois, il y en avoit un nommé Barsino, qui avoit une jeune fille toute des plus belles: un Cavalier nommé Lorestan la recherchoit en mariage, & il l'auroit obtenue de son pere s'il avoit eu du bien suffisamment: car il avoit scû plaire à la Belle; Saintois par bien-seance vint rendre visite à cette Famille, & la jeune personne n'eut pas plutôt jetté les yeux sur luy qu'elle en devint folle: l'Amant s'en apperçut & s'en plaignit; la Maîtresse luy répondit qu'il se trompoit, mais l'air & la maniere de cette réponse ne luy persuaderent que d'avantage qu'il avoit raison de se plandre: il crut d'abord que Saintois triomphoit de l'infidelité qu'on luy faisoit; mais l'ayant examiné il reconnut le contraire, il vît que mon Amy bien loin de répondre favorablement à la jeune Barsino affectoit & de la voir moinsouvent, & d'être tres-peu galant & fort distrait ou dissipé en sa presence; ainsi loin de s'en défier comme d'un Rival, nôtre Amoureux luy confia au



contraire toutes ses peines comme à un Amy , & Saintois qui aimoit fort ce Cavalier répondant à sa confiance d'une maniere qui n'appartenoit qu'à luy , luy fit present de 100. mil livres pour le mettre en état d'obtenir sa Maîtresse pour Epouse : il l'épousa en effet dès qu'il eut montré sa nouvelle richesse à Barfino, la fille n'ayant osé s'en dédire après avoir montré autrefois à son pere beaucoup d'empressement pour ce mariage ; mais la jeune femme resolut de se venger & du Mary trop amoureux , & de l'Amant trop indifferant , elle dissimula son dessein environ trois mois, après quoy une nuit que son Epoux devoit souper chez Saintois , elle se fit prier d'être de la partie , & y ayant été admise elle les empoisonna tous deux pendant le repas, son mary qui en rechappa l'a fait punir de son crime , mais Saintois en mourut au bout de dix jours , après avoir fait voir par ses actions & ses paroles tous les sentimens de religion qu'on pouvoit attendre d'un aussi honnête homme , & avoir laissé tout son bien aux pauvres & à l'Eglise par un Testament dont furent Executeurs les plus honnêtes gens de la Ville de . . . .

Surfey s'étant arrêté dans cet endroit

nous dit  
vous fait  
trop lâche  
suivant  
me le fu  
amitié p  
doux de  
d'autres  
& qui c  
me suis  
qui est  
guliers  
me sero  
feroient  
un deta  
core au  
ce que  
tions m  
J'ay  
d'envir  
du mêt  
faix à  
de fem  
seuses  
latoire  
on me  
perfor  
là des  
autres  
Conse

nous dit : cette peinture que je viens de vous faire est peut être trop étendue & trop lâche pour un caractère historique suivant l'idée que je m'en fais , mais je me le suis pardonné en faveur de mon amitié pour Saintois , dont il me seroit doux de rappeler toute la vie ; mais voicy d'autres portraits qui sont plus succints & qui ont plus de rapport à ce que je me suis proposé en faisant mon Recueil , qui est de le remplir de caractères singuliers ; mais tous differens , autant qu'il me seroit possible , & dont les traits ne seroient qu'essentiels , sans entrer dans un détail didactique , donnez moy encore audience pour un moment : Voicy ce que porte la suite de mes Observations manuscrites.

J'ay connu une femme alors âgée d'environ 35. ans , & ne subsistant que du métier qu'elle faisoit , tantôt de portefaix à la halle & aux marchez , tantôt de femme de journée pour les blanchisseuses , & tantôt de Revendeuse ambulatoire de fleurs & de fruits sur le pavé ; on me dit qu'elle avoit été la plus jolie personne de Paris , & aimée sur ce pied-là des plus honnêtes gens , qu'entre autres elle avoit été la favorite d'un Conseiller d'Etat , homme d'esprit &

contraire toutes les peines comme à un Amy , & Saintois qui aimoit fort ce Cavalier répondant à sa confiance d'une maniere qui n'appartenoit qu'à luy , luy fit present de 100. mil livres pour le mettre en état d'obtenir sa Maîtresse pour Epouse : il l'épousa en effet dès qu'il eut montré sa nouvelle richesse à Barlino, sa fille n'ayant osé s'en dédire après avoir montré autrefois à son pere beaucoup d'empressement pour ce mariage ; mais la jeune femme resolut de se venger & du Mary trop amoureux , & de l'Amant trop indifferant , elle dissimula son dessein environ trois mois, après quoy une nuit que son Epoux devoit souper chez Saintois , elle se fit prier d'être de la partie , & y ayant été admise elle les empoisonna tous deux pendant le repas, son mary qui en rechappa l'a fait punir de son crime , mais Saintois en mourut au bout de dix jours , après avoir fait voir par ses actions & ses paroles tous les sentimens de religion qu'on pouvoit attendre d'un aussi honnête homme, & avoir laissé tout son bien aux pauvres & à l'Eglise par un Testament dont furent Executeurs les plus honnêtes gens de la Ville de . . . .

Sursey s'étant arrêté dans cet endroit

nous dit  
vous fa  
trop là  
suivant  
me le f  
amitié  
doux de  
d'autre  
& qui  
me suis  
qui est  
gulier  
me ser  
seroien  
un dé  
core a  
ce que  
tions

J'a  
d'envi  
du m  
faix à  
de se  
seuse  
latoir  
on m  
perfo  
là d  
autr  
Cor



nous dit : cette peinture que je viens de vous faire est peut être trop étendue & trop lâche pour un caractère historique suivant l'idée que je m'en fais , mais je me le suis pardonné en faveur de mon amitié pour Saintois , dont il me seroit doux de rappeler toute la vie ; mais voicy d'autres portraits qui sont plus succints & qui ont plus de rapport à ce que je me suis proposé en faisant mon Recueil , qui est de le remplir de caracteres singuliers ; mais tous differens , autant qu'il me seroit possible , & dont les traits ne seroient qu'essentiels , sans entrer dans un détail didactique , donnez moy encore audience pour un moment : Voicy ce que porte la suite de mes Observations manuscrites.

J'ay connu une femme alors âgée d'environ 35. ans , & ne subsistant que du métier qu'elle faisoit , tantôt de portefaix à la halle & aux marchez , tantôt de femme de journée pour les blanchisseuses , & tantôt de Revendeuse ambulatoire de fleurs & de fruits sur le pavé ; on me dit qu'elle avoit été la plus jolie personne de Paris , & aimée sur ce pied-là des plus honnêtes gens , qu'entre autres elle avoit été la favorite d'un Conseiller d'Etat , homme d'esprit &

contraire toutes ses peines comme à un Amy, & Saintois qui aimoit fort ce Cavalier répondant à sa confiance d'une maniere qui n'appartenoit qu'à luy, luy fit present de 100. mil livres pour le mettre en état d'obtenir sa Maîtresse pour Epouse : il l'épousa en effet dès qu'il eut montré sa nouvelle richesse à Barfino, sa fille n'ayant osé s'en dédire après avoir montré autrefois à son pere beaucoup d'empressement pour ce mariage ; mais la jeune femme resolut de se venger & du Mary trop amoureux, & de l'Amant trop indifférent, elle dissimula son dessein environ trois mois, après quoy une nuit que son Epoux devoit souper chez Saintois, elle se fit prier d'être de la partie, & y ayant été admise elle les empoisonna tous deux pendant le repas, son mary qui en rechappa l'a fait punir de son crime, mais Saintois en mourut au bout de dix jours, après avoir fait voir par ses actions & ses paroles tous les sentimens de religion qu'on pouvoit attendre d'un aussi honnête homme, & avoir laissé tout son bien aux pauvres & à l'Eglise par un Testament dont furent Executeurs les plus honnêtes gens de la Ville de . . . .

Surfey s'étant arrêté dans cet endroit

nous d  
vous f  
trop  
suivan  
me le  
amitié  
doux c  
d'autr  
& qu  
me su  
qui es  
gulier  
me se  
feroie  
un dé  
core  
ce qu  
tions

J  
d'env  
du m  
faix à  
de fe  
seuse  
latoir  
on m  
perfo  
là d  
autre  
Con

nous dit : cette peinture que je viens de vous faire est peut être trop étendue & trop lâche pour un caractère historique suivant l'idée que je m'en fais, mais je me le suis pardonné en faveur de mon amitié pour Saintois, dont il me seroit doux de rappeler toute la vie ; mais voicy d'autres portraits qui sont plus succints & qui ont plus de rapport à ce que je me suis proposé en faisant mon Recueil, qui est de le remplir de caractères singuliers ; mais tous differens, autant qu'il me seroit possible, & dont les traits ne seroient qu'essentiels, sans entrer dans un détail didactique, donnez moy encore audience pour un moment : Voicy ce que porte la suite de mes Observations manuscrites.

J'ay connu une femme alors âgée d'environ 35. ans, & ne subsistant que du métier qu'elle faisoit, tantôt de portefaix à la halle & aux marchez, tantôt de femme de journée pour les blanchisseuses, & tantôt de Revendeuse ambulatoire de fleurs & de fruits sur le pavé ; on me dit qu'elle avoit été la plus jolie personne de Paris, & aimée sur ce pied-là des plus honnêtes gens, qu'entre autres elle avoit été la favorite d'un Conseiller d'Etat, homme d'esprit &



d'un goût délicat , lequel se servoit de ses Conseils dans ses affaires , autant que de sa beauté & de ses charmes dans ses plaisirs : elle avoit encore cette première fois que je l'ay vûë beaucoup d'agrémens dans le corps ; elle avoit des yeux noirs à fleur de tête les plus doux & les plus brillans du monde , ses traits grands & à la Romaine n'étoient point effacez , ses couleurs fort belles étoient encore vives & animées , ses dents étoient les plus blanches du monde & les mieux rangées , & elle avoit le ris touchant & gracieux : son front chargé de quelques rides & son embonpoint un peu alteré avec certain air resolu & cavalier , étoient les seuls choses qui venoient à l'état present où elle se trouvoit pour son esprit : ayant eu la curiosité de luy parler , afin de la connoître par cet endroit , je trouvay qu'elle ne sçavoit ni lire ny écrire , mais qu'elle n'en avoit pas moins toutes les connoissances que donne le plus grand usage du monde aux personnes les mieux élevées & les mieux nées ; elle sçavoit à merveille tout le manège de la Cour & le jeu des passions ; elle connoissoit les vertus & les vices , & leurs plus délicates différences , elle parloit de Reli-

gion &  
que bie  
être pa  
dessus  
nes idé  
pû être  
esprits  
sa pers  
énigma  
vois se  
fiere &  
foible  
molle  
rens &  
soient  
nature  
son se  
enten  
avoier  
traire  
Christ  
dinaï  
ames  
dans  
mes  
étion  
eux  
étion  
meri  
tre

gion & de Politique beaucoup mieux que bien des gens qui passent pour n'y être pas ignorant ; on luy trouvoit là-dessus certains traits sur tout & certaines idées qu'on voyoit bien ne luy avoir pû être communiquez , que par des esprits du premier ordre ; ce contraste de sa personne & de sa condition me parut énigmatique & inconcevable : je trouvois feulement qu'elle étoit audacieuse , fiere & entreprenante & sans aucune des foiblesses de son sexe , pour le faste , la mollesse & la reputation : & ces differens & singuliers caracteres , me paroïsoient le commentaire & l'explication naturelle de la bizarrerie singuliere de son sort & de son personnage. Je luy ay entendu dire , que la vertu & la gloire avoient plusieurs formes & toutes arbitraires excepté la gloire & la vertu du Christianisme , & que les rolles extraordinaires n'appartenoient qu'aux grandes ames ; que la figure que nous faisons dans le monde étoit l'affaire des hommes dont le devoir étoit de voir si nous étions dans nôtre rang , & que c'étoit à eux qu'il s'en falloit prendre , si nous étions plus malheureux que nous ne le meritions , mais que pour nous nôtre affaire étoit de regler nôtre cœur

& de le faire à l'épreuve des injustices & de la misere , en ne fléchissant sous d'autre joug que sous celuy de la necessité; elle ajoutoit que l'assujettissement au qu'en dira-t'on , quand nôtre conscience n'est pas de son côté , est la plus sottise & la plus lâche servitude du monde ; j'ay appris dans la suite que cette femme étoit passée en Allemagne peu de temps après avec un Gentilhomme Allemand qui s'étoit épris du reste de ses charmes , & qu'en suite ayant quitté cet homme qu'elle n'aimoit pas , elle s'étoit donnée à un Prelat de ce País , fort distingué en tout , lequel après l'avoir tenuë sur le pied de maîtresse pendant dix ans , luy avoit donné pour récompense la direction d'une Communauté de Filles où elle avoit signalé sa sagesse & sa pieté , & y étoit morte en odeur de sainteté deux ans après.

Elle avoit la réputation d'avoir été fort desintéressée & fort libre dans ses amours , ne s'étant jamais livrée à qui que ce soit pour de l'argent , & ne se faisant pas de peine de quitter un Amant riche qu'elle ne goûtoit plus pour un moins opulent qui luy plaisoit davantage ; ce qui a sans doute encore contribué aux passages qu'elle a fait plus  
d'une

d'un  
la pa  
V  
qui  
qu'il  
mag  
gnie  
nom  
en t  
com  
des  
& u  
nob  
men  
l'usa  
il a  
tild  
son  
beau  
ract  
des  
vou  
voir  
tenc  
la p  
aust  
la  
d'éc  
ses  
pou



d'une fois de l'aïse & de l'abondance à la pauvreté.

Voicy ce que m'a raconté la Barre, qui est un de mes amis, d'une aventure qu'il a eue. . Dans mon voïage d'Allemagne, m'a-t'il dit, j'eus pour compagnie jusqu'à Vienne un homme qui se nommoit Savila, & qui me paroïssoit en tout homme de distinction, car sans compter sa mine & sa taille qui étoient des plus grandes avec un embonpoint & une phisionomie qui en relevoit la noblesse, il avoit encore tous les agrémens du bon sens le plus délicat & de l'usage du monde le mieux entendu : il avoit avec luy sa fille nommée Babilde, laquelle étoit la plus aimable personne de son sexe que j'aye vûë : sa beauté qui étoit parfaite avoit pour caractère singulier d'être la plus touchante des beautés ; aux premiers regards qu'elle vous jettoit, vous eussiez crû d'abord voir dans ses yeux l'amour qui vous tendoit les bras, ensuite il sembloit que la pudeur s'y opposoit avec toute son austerité, & enfin on reconnoïssoit que la raison avec la politesse & l'esprit, décidoit de tous ses sentimens & de ses manieres ; ainsi l'estime se déclaroit pour elle, autant que l'amour & la

passion qu'elle inspiroit , étoit de ces passions aussi raisonnables qu'impetueuses , qui ne laissent aux honnêtes gens ny liberté ny scrupule , & qu'on croit devoir éterniser pour son honneur autant que pour son plaisir. Je l'éprouvay par moy-même bien-tôt , j'en devins amoureux éperdûment , & par consequent je me trouvay d'abord le plus miserable des hommes , dans la crainte que j'eus que la condition , les biens & les idées de cette belle fille ne fussent au dessus de ma fortune , & ne se trouvaissent contraires à l'idée que j'avois d'en faire ma femme. Cependant ma crainte fut bien-tôt dissipée , je vis cette belle fille répondre avec une reconnoissance tendre & tres-naturelle à tous mes empressemens & son pere les approuver & m'en tenir compte d'une façon à me remplir de la plus douce esperance ; car il me déclara plus d'une fois d'un air à me faire entendre que je pouvois profiter de la déclaration , que son intention étoit de donner sa fille & tout son bien à un homme d'honneur & de merite , sans aucune reflexion sur ce qui pourroit luy manquer d'ailleurs , & l'aimable Batilde qui étoit presente à ces discours , me paroilloit y consentir de

bon  
plus  
l'ord  
pas  
rien  
je m  
fille  
venir  
épou  
A  
se tr  
il ve  
Mon  
ne pe  
pour  
ses c  
peut  
appr  
d'ho  
& de  
je fu  
fame  
mon  
dans  
prob  
plac  
eogu  
not  
l'édu  
qui

bon cœur, je la trouvois seulement alors plus contrainte & plus timide qu'à l'ordinaire ; mais comme elle n'en étoit pas moins tendre, je ne m'avisois pas de rien craindre ny de rien soupçonner, & je m'ouvris sans differer au pere & à la fille, sur la resolution où j'étois de devenir, si je pouvois, gendre de l'un & époux de l'autre.

A cette déclaration ouverte, Savila se troubla, puis se remettant me dit : il vous faudra acheter mon alliance, Monsieur, peut être plus cher que vous ne pensez & tout l'amour que vous avez pour ma fille, la consideration de tous ses charmes & de son bien, ne tiendra peut-être pas contre ce que je vais vous apprendre de son pere. Je suis homme d'honneur, & je défie personne de dire & de prouver le contraire ; cependant je suis ce qu'on appelle dans monde infame & abominable, je suis Boureau de mon métier, on m'a connu pour tel dans les Villes de... & de... & la probité dont je me suis picqué dans cette place, qui semble n'appartenir qu'à un coquin, n'a servi qu'à me faire connoître davantage, ainsi que la beauté & l'éducation de ma fille & mon bien qui est fort considerable, car j'ay plus



de cent mille écus : il étoit temps que je quittasse une profession si odieuse , & dans laquelle je ne suis entré que par les raisons que je vous apprendray tantôt ; j'ay ma fille à pourvoir , & ma fille m'est chere plus que toute chose ; j'ay pour cela entrepris de luy trouver un mary qui fut capable de l'aimer comme elle merite malgré la connoissance de ma condition que je croy ne luy devoir point cacher , afin qu'il n'y ait plus d'excuse au dégoût qu'il pourroit prendre pour elle par une délicatesse tardive ; dans ce dessein j'avois resolu d'aller demeurer en Pologne , afin d'y pouvoir plus facilement passer pour ce que je ne suis pas , non aux yeux de celuy que je prendray pour gendre , que je ne veux point tromper, mais aux yeux des autres, & cela pour l'amour de luy-même ainsy que de ma fille ; c'est à vous de voir presentement si mon alliance vous convient.

Ce discours me troubla d'abord & me fit de la peine , disoit la Barre , mais j'étois si amoureux de la fille , que je fis grace de tout au pere , & que je fis fort ingenieux à ne luy rien trouver de méprisable : ainsy je répondis à Savila qu'il pouvoit compter sur moy.

comme  
l'aim  
fille.  
Alois  
avec  
dire  
quan  
fier d  
arrête  
contr  
moy  
homr  
justes  
Bour  
l'hom  
se var  
avec  
Justic  
qu'ex  
chrét  
j'exile  
cond  
refuse  
déter  
indig  
des m  
qué a  
mais  
blicai  
d'autr

comme sur un gendre qui toute sa vie  
l'aimeroit & l'honoreroit ainsi que sa  
fille, plus que toutes choses au monde.  
Alors Savila me dit en m'embrassant  
avec transport & la larme à l'œil ; j'ose  
dire que je vous en estime davantage,  
quand je vous vois capable de me justi-  
fier dans vôtre esprit, & de ne vous point  
arrêter à ce que vous diète la prevention  
contre les gens de mon état : Permettez-  
moy en me louant de blâmer tous les  
hommes des erreurs & des préjugés in-  
justes dans lesquels ils donnent ; j'ay été  
Bourreau & j'ay fait mon devoir, qui est  
l'homme dans tout autre état qui puisse  
se vanter de la même chose ! j'ay executé  
avec obéissance ce que m'ordonnoit la  
Justice, mais avec tous les sentimens  
qu'exigeoient la compassion & la charité  
chrétienne : J'ay donné à tous ceux que  
j'exilois ou que je fustigeois de quoy les  
conduire & les soulager, je n'ay jamais  
refusé l'aumône à aucun pauvre, j'ay  
déterre les familles qui cachotent leur  
indigence, & je les ay secouruës par  
des mains tierces, je n'ay jamais man-  
qué au Service Divin, & je n'y ay ja-  
mais assisté qu'avec l'humilité du Pu-  
blicain, je n'ay jamais levé les yeux sur  
d'autre femme que la mienne, je n'ay

jamais passé les bornes de la modération dans mon boire & dans mon manger, j'ay observé tous les jours de jeûne & d'abstinence ordonnez par l'Eglise, & qui plus est j'ay bû avec patience toute l'ignominie attachée à ma condition; je ne vous fais point ce détail de ma conduite pour me parer d'une vaine gloire à vos yeux, un homme qui est capable d'embrasser la profession de Boureau ne doit pas être vain; c'est pour rendre honneur à Dieu qui peut se communiquer à ceux mêmes qui paroissent moins dignes de la société. Je vous diray même par cette raison que je ne me suis trouvé véritablement de religion, que depuis que j'ay paru renoncer à l'honneur du monde par mon état, il faut vous apprendre comme j'y suis entré.

Je m'étois marié par inclination, & j'aimois ma femme de la maniere la plus forte, je voulois la rendre heureuse, & je n'avois que peu de bien, c'étoit un grand embarras, car je voyois & je l'éprouvay dans la suite, que la plupart des états qui sont propres à amasser promptement des richesses sont dangereux pour la conscience, & que les autres qui peuvent convenir à un honnête

homme  
que d  
en a  
avec  
tune,  
ou un  
je sui  
me je  
j'en so  
néges  
qui s'  
service  
ne fus  
loit é  
toute  
furieu  
sions  
point  
se pa  
bien-  
me bo  
qui s'  
voulo  
temer  
meure  
avoir  
source  
par le  
que j'  
que j'



homme sont steriles ou ne fournissent que de quoy subsister simplement ; il y en a peu où l'on puisse en même temps avec facilité faire son salut & sa fortune , & dans ceux-là il faut des talents ou une étoile que je ne me trouvois pas : je suivis donc d'abord la nécessité qui me jetta dans les commissions , mais j'en sortis bien-tôt en fremissant des manéges infames & des tentations de vols qui s'y trouvent ; je passay ensuite au service d'un grand Seigneur avec qui je ne fus pas long-temps , parce qu'il falloit être son Mercure infatigable & à toute épreuve , sujet à essuyer les plus furieux caprices & à servir les passions les plus insensez. Si je n'avois point eu de femme ou que je ne l'eusse pas aimée comme je faisois , j'aurois bien-tôt pris le parti de la guerre , en me bornant au seul agrément de la gloire qui s'y trouve ; mais encore un coup je voulois être riche pour la mettre parfaitement à son aise : ainsi après avoir demeuré long-temps sans rien faire , & avoir ainsi épuisé ce que j'avois de ressources , & après avoir perdu patience par les contradictions & les contre-temps que j'essuiois dans quelques autres partis que j'avois pris, l'idée de me faire Bour-

Teau me vint & je la suivis , me propo-  
 sant ( ainsi que j'en suis venu à bout )  
 d'y amasser du bien & d'y conserver en  
 même temps le véritable honneur qui  
 est toujours attaché à la vertu & à la  
 Religion ; à la vérité la mort de ma  
 femme & l'enfance de ma fille , n'ont  
 pas peu aydé à me faire vaincre ma re-  
 pugnance pour cet état dans lequel en-  
 fin je suis devenu riche , ayant eu le  
 soin de mettre à profit dans le com-  
 merce tout ce que je gagnois : encore  
 une fois c'est à vous de voir si un homme  
 comme moy vous convient pour beau-  
 pere. Au reste , ma fille ignore le secret  
 que je viens de vous apprendre , j'ay eu  
 soin pour le luy cacher de la faire éle-  
 ver jusqu'à l'heure qu'il est dans un Con-  
 vent dont je la viens de tirer ; si vous  
 l'aimez vous ferez comme moy , vous  
 la laisserez éternellement dans l'igno-  
 rance sur ce point. Je luy protestay  
 tout de nouveau que rien ne me dégou-  
 toit dans son alliance , & qu'au con-  
 traire tout m'y charmoit , & qu'au reste  
 je suivrois tous ses avis.

Ainsi nous ne songâmes plus qu'à  
 nous mettre en état de celebrer mon  
 mariage , & j'avois le plaisir de voir que  
 ce bon-homme ainsi que sa fille , s'en  
 faisoient

faiso  
 man  
 où il  
 mille  
 des p  
 meub  
 mon  
 me r  
 être  
 Batil  
 arder  
 couv  
 char  
 plus  
 l'espr  
 talens  
 elle a  
 plusie  
 jolym  
 loit t  
 j'étois  
 chang  
 Me  
 celuy  
 nant  
 Eglise  
 min u  
 plice  
 été va  
 f. lüa

faisoient un qui brilloit dans toutes leurs manieres & leurs actions , de l'esperance où ils étoient de me voir dans leur famille ; bien-tôt ils eurent un domestique des plus propres , bon équipage , bons meubles , bonne table , & le tout à mon intention pour me faire honneur & me rendre heureux ; il me suffisoit pour être content de la possession de l'aimable Batilde , qui commençoit à aimer aussi ardemment que moy & en qui je découvris tous les jours de nouveaux charmes , je luy trouvois des mœurs les plus pures , une raison la plus délicate , l'esprit le plus orné , sans compter des talens auxquels je ne m'étois pas attendu ; elle avoit une voix divine , jouoit de plusieurs sortes d'instrumens sçavoit fort joliment l'Histoire & la Fable , & parloit tres-bien la Langue Italienne , enfin j'étois enchanté de mon sort , lors qu'il changea tout d'un coup.

Mon beau-pere futur deux jours avant celuy marqué pour mon mariage , revenant de faire ses dévotions dans une Eglise de Religieux , trouva en son chemin un criminel qu'on menoit au supplice , le Bourreau qui le conduisoit avoit été valet de Savila & le reconnut , il le s'lia , & luy dit que s'il vouloit luy faire



plaisir il viendrait dîner chez luy , qu'il tâcheroit de le bien regaler & qu'ils renouvelleroient connoissance. Savila voulut feindre de ne pas connoître ce Bourreau , & il faisoit d'autant plus d'efforts pour cela , que deux bons Bourgeois ses voisins étoient présens au mauvais compliment qu'on luy faisoit , mais la maniere dont il se deffendoit étoit si embarrassée , qu'il n'en persuada que mieux la verité qu'il vouloit combattre , d'autant plus que le Bourreau indigné de la délicatesse de Savila , luy fit un détail de faits qui ne marquoit que trop qu'il le connoissoit.

Bien tôt les témoins de cette rencontre la publierent , & tout Vienne sçut avant la fin du jour , que Savila cet étranger nouvellement arrivé , qui avoit si bon air & qui faisoit une si belle figure avoit été Bourreau ; mais ce qui lui fit plus de peine ainsi qu'à moy , c'est qu'enfin le bruit parvint aux oreilles de Batilde , & qu'elle fut instruite d'un si funeste secret. Elle prit aussi-tôt son party , & resoluë de se renfermer pour jamais dans un Couvent ; je m'y opposai en vain , de tous mes efforts : en vain je luy jurai qu'elle ne m'en seroit pas moins chere , & qu'elle me paroïssoit si esti-

ma  
d'un  
je la  
poi  
faire  
grad  
qu'un  
voit  
pare  
que  
tre ,  
cont  
le le  
ainsi  
des  
dem  
vent  
dix  
aprè  
naste  
auqu  
en a  
pauv  
faire  
je le  
incet  
le pl  
dissi  
causa  
tend

mable, que je la préférerois à la fille d'un Roy : en vain je pleuray, je gemis, je la menaçai de me tuer. Elle ne quitta point son dessein, & scût même m'y faire entrer, tant elle scût employer de graces & de charmes pour me faire voir qu'une fille délicate comme elle, ne pouvoit point en prendre d'autre dans une pareille occasion, & que tout l'amour que nous pourrions avoir l'un pour l'autre, ne pouvoit jamais tenir long-temps contre de semblables dégoûts. Ainsi dès le lendemain nous partîmes de Vienne, ainsi qu'elle en avoit prié son pere, & dès que nous fûmes arrivez à . . . elle demanda l'habit de Religieuse au Couvent des . . . & le recut en y portant dix mil écus pour dote ; quatre jours après son pere en fit autant dans le Monastere de . . . qui est dans la même Ville auquel il donna 30. mille livres, après en avoir distribué près de 200. mille aux pauvres & aux prisonniers. Il me voulut faire present de trente mille écus, mais je le refusay ; je ne songeai qu'à partir incessamment & à pousser mes Voyages le plus loin qu'il me seroit possible, pour dissiper le chagrin mortel que m'avoit causé le mauvais succès d'un amour si tendre & si cher.

Surfey s'arrêta en cet endroit, & nous dit : je croy qu'en voilà assez pour cette fois, nous recommencerons quand vous voudrez : pour le present on nous annonce des choses qui interressent plus nôtre attention ; en effet on découvroit trois Vaisseaux François qui étoient élanchez sur la côte où ils étoient venus pour la traite des Negres, & nos Anglois se preparoient à les attaquer, l'ordre fut donné un moment après pour cette attaque ; on força de Voile & on les chassa jusqu'au lendemain après midy qu'on en prit un nommé *l'Industrie*, & commandé par M. Verdier, & les deux autres s'échaperent. Après cette capture, les Anglois pour diminuer le nombre de Prisonniers François qui se trouvoient sur le bord où j'étois, nous firent passer Ador & moy avec une vingtaine d'autres dans un petit Bâtiment nommé le d'*Arrire*, monté de 8. Canons & de 25. hommes d'Equipages : & afin que nous ne fussions pas en état de les embarrasser par quelque revolte : on nous jetta au fond de cale avec les fers aux pieds, en nous joignant deux à deux. scituation affreuse, où nous souffrîmes plus que je ne puis dire, un Prisonnier ne pouvant se remüer, sans que son Compagnon se remuast en



même temps & l'un & l'autre ne le pouvant sans se trouver tres-incommodés des fers qui étoient fort gros, sans compter le dégoût & l'horreur de l'air sombre, étouffé & empesté que nous respirions dans ce cachot, & la faim & la soif qu'on nous y fit souffrir: car nous n'avions que deux onces & demie de biscuit par jour avec un verre d'eau chacun, & il faisoit un chaud épouvantable. Nous fûmes dans cette situation depuis le vingt-cinquième Janvier jusqu'au douze Février, ce qui épuisa tellement la patience de quelqu'un de nos compagnons, que sans Ador & moy qui les en empêchâmes, ils auroient mis le feu au Vaisseau pour finir leurs misères par la mort; nous étions en état de leur donner quelque consolation, parce que nous ne souffrions pas tant: une jeune fille Angloise que le Capitaine de ce Vaisseau avoit amenée avec luy, & à qui Sursey nous recommanda en nous séparant, ayant pris soin de nous, & nous ayant obtenu la liberté d'aller quelquefois respirer sur le Pont, où Ador la réjouïssoit par sa conversation & son chant, & nous procurant outre cela de temps à autre quelques secours de viande, de biscuit, & même de vin.

Cependant nous pensâmes périr ce même jour d'une autre maniere, un flot qu'on appelle un Dragon d'eau, attaqua nôtre Vaisseau & pensa l'abîmer, c'est une espee de tourbillon gros comme une petite Ville, lequel se forme dans la Mer, & se roule entre deux eaux, si on n'y prend garde un Vaisseau tout à coup surpris & accablé des vagues, qu'il souleve & qu'il lance, se couche, se renverse & s'enfonce dans la Mer; celui-ci nous creva plusieurs voiles, & fit horriblement pencher nôtre Vaisseau sur le côté de Stribord, nous nous en sauvâmes en le crevant à coups de Canon, qui est le seul remede en pareil cas.

---

## CHAPITRE IX.

*De la Ville de Sestre sur la côte de la Guinée en Affrique.*

**L**E 27. nous mouillâmes par les douze brasses fond de vase, au bourg ou Ourade de Sestre, qui est situé sur la même côte de Guinée par les 25. degrez du Nord, où nous prîmes

des rafraîchissemens & restâmes jusqu'au sixième Février.

Là tous les Vaisseaux Anglois s'étant rassemblez, nous retrouvâmes Surfey nôtre Ministre Protestant, qui nous procura la liberté de descendre & de voir le País. On nous mit dans une Chaloupe où nous entrâmes à la suite du Capitaine Anglois dans la Riviere de Sestre qui est assez belle. Ce Capitaine alloit pour salüer le Roy du País, & lui demander à la faveur de quelques presens, la permission de prendre du bois sur ses Terres; nous vîmes ainsi Sestre, qui est un Bourg scitué sur le bord de la Mer, composé d'environ cent cases de Negres assez bien bâties & peuplées; dès que nôtre Chaloupe y fut aboré, le Ministre du Roy qui y fait sa residence, vint au devant du Capitaine Anglois, le salua & le mena dans la case qui est beaucoup plus grande que les autres, on nous apporta pour rafraîchissement des fruits du País. Je remarqué une assez grande place carrée dans le quartier du Ministre, où ces peuples ont coûtume de tenir Conseil; j'y vis alors plus de trente Negres, qui, à ce qu'on me dit, disputoient entre eux sur le Dieu qu'ils adorent, qui n'est autre chose qu'un Serpent, il se



trouve de ces animaux en grande abondance & d'une grosseur considerable dans le Pais : on les voit rouler dans tous les Villages , & entrer familièrement dans les cases des Negres qui ont grand soin de les nourrir : ainsi que je l'ay veu au Royaume de Juda en Affrique aussi bien qu'à Sestre.

Après avoir visité ce lieu , nous nous embarquâmes sur nôtre Chaloupe , & continuâmes à monter la Riviere pour nous rendre auprès du Roy même de ce Pais ; il demeure environ une lieue dans les terres. Dès que nous y eûmes mis pied à terre nous vîmes paroître plus de mille Negres qui venoient au devant du Capitaine pour nous conduire chez le Roy , nous le trouvâmes dans son Palais couché sur des nattes , ayant à ses côtez deux douzaines de ses femmes ; dès qu'il nous vit , il se leva & vint au devant du Capitaine Anglois, qui s'avança de son côté & lui fit la reverence , ainsi que nous tous qui le suivions ; ensuite il nous fit asseoir sur des nattes qui sont les sieges du Pais , & nous fit servir par ses domestiques des Figues , des Bananes , des Patates , & des Ananas pour nôtre dîner , n'ayant rien de meilleur à nous offrir : mais nous avions eu soin

de p  
de ca  
lui  
leurs  
son  
serie  
que  
vâ  
fort  
à ce  
torfi  
com  
pas  
dép  
de g  
pris  
& il  
s'en  
ne l  
gran  
auta  
I  
fem  
elles  
les  
par  
aur  
l'ad  
rige  
Au

de porter des provisions : l'habillement de ce Prince étoit à peu-près comme celui d'Arlequin de toutes sortes de couleurs & passementé de plusieurs livrées : son air n'en étoit pas moins grave & sérieux. Nous le vîmes manger, ainsi que plusieurs de ses sujets, & nous trouvâmes qu'ils le faisoient d'une manière fort avide & fort mal propre, ajoutez à cela quantité de grimaces & de contorsions, dont ils jugent à propos d'accompagner cette action, ce qui n'est pas une petite tentation de rire à leurs dépens, mais dont il faut bien se donner de garde, car ils n'aiment point le mépris, non plus que les autres hommes, & ils ne se feroient point un scrupule de s'en venger par quelque coup secret, s'ils ne le pouvoient autrement ; une de leur grandes qualitez étant d'être dissimulez autant que vindicatifs.

Ils ne sont pas moins jaloux : les femmes du Roy le servoient à table, & elles craignoient si fort sa jalousie, qu'elles n'osoient jeter les yeux sur nous, parce que s'il s'en étoit apperçu, il n'y auroit point eu de remission pour elles ; l'adultere & tout ce qui y a rapport étant rigoureusement puni chez ces peuples. Au reste il y a parmi eux des hommes

tres-bien faits & des femmes fort belles, à la peau près qui est noire.

Nous nous mêmes à raisonner sur ce que nous voïons Ador, Surfey & moy, & chacun de nous faisoit sa reflexion sur le caractere singulier de ces peuples : qui sont les premiers hommes, disoit l'un, qui sont venus habiter ce Canton aride & brulé ? quelle fut leur raison en fixant leur séjour dans un pareil climat, lors qu'ils pouvoient en choisir tant d'autres plus beaux ? Fut-ce pour fuir des Ennemis, & pour jouir de la solitude & de la liberté, ou dans la vûe de se faire une domination à l'exemple de celles qu'ils voyoient établies ailleurs ? Sont-ils venus dans cette region route de suite, d'un même pas & sans interruption dans leur chemin, ou si c'est par progres & à mesure que le premier lieu de leur habitation se trouvant trop peuplé, ils s'en déchargeoient par des Colonies qui passoient successivement à la Terre la plus prochaine ? Croyons-nous que nous autres Européens puissions nous faire ainsi tout d'un coup à l'air & au Soleil de ce Pays si different du notre ? Mais pourquoy, disoit l'autre, ces peuples n'ont-ils pas entrepris de rendre leur habitation plus

agrea  
Auc  
jusqu  
d'aut  
que  
t'il  
plus  
tres  
natu  
ne  
cune  
men  
donn  
en  
bois  
d'ou  
mien  
trou  
par  
d'ou  
vie  
vant  
enfin  
tous  
ne  
& a  
repr  
simp  
eux  
rir,



agréable & plus fertile qu'elle n'est ?  
Aucun d'entre eux depuis le premier  
jusqu'à présent , n'a-t'il rien vû dans  
d'autres Terres qui pût luy faire desirer  
que son séjour leur ressemblât ? N'y a-  
t'il pas même des endroits chez-eux ,  
plus beaux , & plus heureux que d'au-  
tres , & cette connoissance jointe au goût  
naturel pour une scituation agréable  
ne leur a-t'elle jamais fait naître au-  
cune des idées par où les Arts ont com-  
mencé pour y parvenir ! La terre leur  
donne des fruits , elle peut encore leur  
en donner d'autres : il s'y trouve du  
bois & de l'eau , ils en sçavent l'usage ,  
d'où vient qu'ils se sont bornez aux pre-  
mieres & simples utilitez qu'ils y ont  
trouvé , & qu'ils n'y ont pas ajouté  
par le travail & l'industrie ? en un mot  
d'où vient que le desir de conserver sa  
vie & d'en jouir , se trouve moins sça-  
vant parmi eux que parmi nous : car  
enfin ils pensent & raisonnent ainsi que  
tous les autres hommes , & sur tout ils  
ne sont pas moins sensibles à la peine  
& au plaisir ; peut-être est-ce sagesse ,  
repreions-nous ensuite , que cette vie  
simple & negligée qui nous choque en  
eux , notre partage est de sçavoir acquerir ,  
le leur est de jouir : leur jouissance

n'est pas si diversifiée, mais elle coûte moins : il ne s'y trouve point de raffinemens, mais en faut-il pour la nature ? l'expérience fait voir que les hommes peuvent vivre de fruits & d'eau, que le sommeil peut les délasser sur une natte ainsi que sur le duvet & le lin, qu'une caverne les met à l'abry des orages & de la foudre, encore mieux qu'un Palais : que les Bergers sont plus sains & plus robustes que les Rois : qu'ils goûtent de tous les plaisirs des sens aussi bien qu'eux, & même plus sensiblement : qu'ils jouissent & d'une manière plus vive, de ceux de l'amour, de la curiosité, de la nourriture, de la promenade, leur ame qui est bornée à moins d'objets, les saisissant mieux & n'en empoisonnant jamais la douceur par le desir d'en outrer l'usage.

Ainsi le gain que nous croyons avoir fait pour nôtre félicité par les découvertes de la mollesse & du luxe, est effectivement une perte. Nous avons en cela troqué comme des sorts des satisfactions simples, mais pures, durables, indépendantes des phantaisies, des modes, & des événemens, que nous pouvons enfin nous procurer par tout, & qui n'ont rien de fâcheux ny de cri-

minel  
effets &  
tions c  
frais,  
tres,  
procur  
superie  
voir na  
remors  
peuple  
sistème  
article  
mez de  
vent m  
vie.

C'est  
repre  
comm  
délices  
ne suf  
sion d  
malhe  
sensé  
raison  
talité  
dans l  
qu'ils  
& biz  
toutes  
sujet d

minel dans leurs circonstances , leurs effets & leurs suites contre des satisfactions composées avec travail & à grand frais , qui se détruisent les unes les autres , que peu de personnes peuvent se procurer , qui dépendent d'un hazard supérieur à nos desirs & à notre pouvoir naturel & qui ne vont jamais sans remors , sans crainte , sans repentir. Ces peuples donc qui ne sont point dans le système insensé où nous sommes sur cet article doivent-ils en être moins estimés de nous , lorsqu'au contraire ils doivent nous en paroître plus dignes d'envie.

C'est ainsi que raisonnoit Ador ; mais reprenoit-il , si c'est un bien pour eux , comme il en faut convenir, d'ignorer nos délices prétendues & nôtre faste , cela ne suffit point ; & je voy avec compassion d'autres endroits par où ils sont malheureux. Ils ont un instinct juste & sensé pour cette vie ; mais ils ont une raison tenebreuse sur le fait de l'immortalité ; la même nature qui les a retenus dans l'ordre par rapport à leurs corps qu'ils n'ont point accablez de nouveaux & bizarres besoins ; les a assujettis à toutes ses foibleesses & ses erreurs , au sujet de leur ame à laquelle ils ne font



aucune attention , qu'ils semblent ne pas connoître & qu'ils prostituent indignement à des objets ridicules dont ils font leurs dieux ; ainsi ce qu'ils semblent avoir de sagesse n'est qu'un heureux hazard pour les bagatelles , mais qui ne s'étend point à leurs plus grands intérêts & à leur affaire capitale , & qui nous laisse toujours le droit de les regarder moins comme des hommes que comme des bêtes , d'autant plus malheureux, qu'ils retrouvent assez de raison pour connoître le crime & trop peu pour aimer la vertu. Mon ambition , ajouta Ador , seroit d'être assez puissant pour armer une Flotte nombreuse , & la remplir d'hommes sages & braves , avec lesquels je pûs faire la conquête de ces Pays & en changer heureusement toute la face , en y introduisant les meilleures Loix & les plus belles connoissances de la Religion. Je ne sçay point comment pareils projets n'entrent point dans la tête de nos Princes qui sont amoureux de la gloire , rien ne me paroîtroit plus glorieux que l'exécution d'une semblable entreprise.

C'est de cette maniere que nous passons le temps à nous entretenir de ces peuples , n'ayant rien de mieux à faire

à ce s  
berté  
me no  
instru  
leurs c  
de leur

Suite  
Iuy  
Sic  
De

D  
fait c  
rent  
Cap  
viror  
à la c  
vrîm  
gné e  
de N  
rent  
Vail  
Nan  
ly &  
cinq

à ce sujet ; car nous n'avions pas la liberté de nous écarter & de courir comme nous l'aurions bien voulu , pour nous instruire plus à fond de leurs mœurs , de leurs coutumes , de leur habitation , ou de leur gouvernement.

---

CHAPITRE X.

*Suite du Voyage de l'Auteur , la liberté luy est rendue & à Ador , ils quittent Sursey, & partent pour la Martinique. Description d'un Poisson monstrueux.*

**D**E's que nos Anglois dont nous étions toujours prisonniers eurent fait ce qu'ils avoient à faire , ils remirent à la voile , & prirent la route du Cap de Corse , éloigné de Sestre d'environ 250. lieues : Quand nous fûmes à la côte de la Malaguette , nous découvrimus un Vaisseau François accompagné d'une prise qu'il avoit faite , chargée de Negres ; & aussi-tôt les Anglois prirent le party de luy livrer combat. Ce Vaisseau François étoit le Cesar de Nantes, commandé par le Sieur de Casally & monté de vingt Canons & de cent cinquante hommes d'équipage , lequel

après avoir eu la chasse & s'être défendu pendant vingt quatre heures se rendit avec sa prise.

Ce jour malheureux pour le Sieur Casaly fut heureux pour Ador & pour moy ; ce Capitaine Anglois ayant ordonné de nous tirer de nôtre fond de cale & de nous ramener sur son bord avec l'agrément de n'être plus prisonniers, pour ainsi dire , que sur nôtre parole , dequoy Surfey qui nous aimoit veritablement parut charmé, d'autant plus qu'il y avoit beaucoup contribué.

Le 22. Fevrier nous mouillâmes au Cap de Corse qui est sur la même côte de Guinée , & distant d'environ 40. lieuës du Royaume de Juda ; sur ce Cap on y trouve des Hollandois , des Danois , les Anglois y ont quelque chose mais peu ; les Hollandois y ont un Fort muni de quatre-vingt pieces de canon avec trois cens hommes , bien bâti , & bien scitué pour garder les mines d'or qu'ils y ont découvertes , & qui sont environ quinze lieuës avant dans le Pays ; les Danois y ont aussi quelques Mines & un Fort ; mais cela n'est pas si considerable , le reste des Habitans est composé de Noirs ; nous restâmes là jusqu'au douze de Mars , les Anglois y partagerent



y partagerent entre-eux Officiers, Matelots, Pilote & Soldats, tout le butin qu'ils avoient faits sur les François en venant, & eurent soin d'y célébrer le souvenir de leurs Victoires en se saou-  
lant honnêtement pendant plusieurs jours : j'avoie que je m'ennuyois fort de cette sorte de joye quand ils s'y livroient : cela aigrilloit beaucoup le chagrin de nôtre prison & l'impatience de nous voir libres ; nous n'eûmes ce bonheur que lors qu'ils partirent du Cap de Corse ; ce jour là ils nous mirent Ador & moy avec plusieurs autres sur une des prises qu'ils avoient faites nommé l'*Industrie*, & nous dirent qu'on nous alloit transporter à la Martinique pour échange contre des Anglois prisonniers de la France ; nous prîmes en effet le chemin de cette Isle tandis qu'ils prenoient une autre route, nous embraflâmes fort tendrement Sursey, dont tout le monde n'avoit reçu que des marques d'honnêteté ; il se promit en nous disant adieu, que nous nous retrouverions, & son esperance n'a point été vaine, ainsi qu'on verra dans la suite de cette Relation. Nous partimes ainsi du Cap de Corse respirant le doux air de la liberté, nôtre joye

ne fut troublée que par une aventure fort triste que nous vîmes de nos yeux, il y avoit parmy les Matelots du Vaisseau où nous avions été pris un nommé *Adriain-Philippe* qui passoit pour fort habile dans son métier, & que par cette raison les Anglois avoient tenu enfermé au Cap de Corse jusqu'à nôtre départ pour s'en servir malgré qu'il en eut, après avoir tâché inutilement de l'y engager de bonne volonté. Ce pauvre garçon s'étoit échapé justement la nuit & au moment que nous levions l'ancre, & s'étoit aussi-tôt jetté à nâge dans la mer pour nous rejoindre, mais un maudit Chien de mer s'étant trouvé sur son passage l'attrqua & luy emporta une jambe, dont il fit un si grand cry que nous en fûmes tous reveillez dans nôtre Vaisseau. Nous nous jettâmes sept ou huit dans nôtre Chaloupe & tournâmes vers l'endroit d'où nous avoit paru venir ce cry, mais nous ne trouvâmes que la jambe du malheureux Matelot que le Requien avoit sans doute lâché dès qu'il nous avoit senti près de luy : nous le pleurâmes comme une victime de l'inclination qu'il avoit pour la France.

Le 20. de Mars nous passâmes la

ligne  
de la  
Où  
qui  
dont  
que  
pres  
dont  
moir  
exce  
fer  
nous  
hom  
la m  
y jet  
casio  
qui  
qu'o  
cada  
de la  
& se  
seur  
large  
qu'il  
qui  
avoit  
C  
eûme  
d'Av  
nous

ligne équinoctiale par les 24. degrez de longitude, avec un petit vent Sud-Ouest qui nous dura jusqu'au 25. & qui ne nous menoit pas d'un grand train, dont il ne faut pas être surpris, parce que les calmes regnent journellement presque à la hauteur de la ligne; mais dont cependant nous n'enragions pas moins, parce qu'on y essuye une chaleur excessive qui ne manque jamais de causer des maladies & des morts. Elle nous enleva dans cette occasion un homme de nôtre Equipage, & comme la mer est le sepulchre des marins, on y jetta celuy-cy, ce qui me donna occasion de voir un poisson monstrueux qui parut à nos yeux dans le moment qu'on faisoit la dernière ceremonie au cadavre dont je parle. Le poisson étoit de la figure d'une Raye, tigré sur le dos & sembloit couvert d'écailles, sa grosseur étoit prodigieuse, il paroïssoit aussi large qu'une des plus grandes chambres qu'il y ait; de fort anciens Navigateurs qui étoient avec nous, dirent qu'il n'en avoient jamais vû de pareil.

Cependant outre les chaleurs, nous eûmes bien-tôt à essuyer la faim, & le 8. d'Avril le Distributeur du biscuit vint nous annoncer que nous n'en aurions



plus deormais que trois onces & demie-  
chacun par jour, nous avions Ador &  
moy une assez bonne ressource contre  
ce mal. C'étoit une fort grosse bou-  
teille d'eau des Barbades dont nous  
avoit fait présent Surfey; mais ne pou-  
vant en refuser aux autres qui en avoient  
besoin aussi-bien que nous; elle fût  
bien-tôt épuisée, & nous n'eûmes plus  
rien à leur donner que l'exemple de la  
patience pour adoucir leurs peines, qui  
étoit le seul secret qui nous restoit pour  
soutenir les nôtres.

---

## CHAPITRE XI.

*Arrivée de l'Auteur à la Martinique :  
Expedition de Flibustiers où il a pari :  
Son retour en France : Rencontre d'un  
Sauvage curieux dans le Vaisseau.*

**E**Nfin le 12. May 1711. nous arri-  
vâmes à l'Isle de la Martinique, &  
que je regarday dans le moment com-  
me un vray Port où je pouvois goûter  
le plaisir d'être à l'abry de tous les maux  
que j'avois eslué depuis mon départ de  
France. J'avoüé que j'éprouvay alors  
en moy ce tour d'imagination si or-

dinain  
aux j  
quel  
qu'il  
à s'en  
& ne  
éprou  
Poète  
quoy  
encon  
presse  
pour  
A  
Fort  
prem  
moy  
pour  
sur l  
sieurs  
t'rau  
plus  
les a  
inven  
mêm  
tôuj  
natu  
bonh  
les b  
nous  
corio

dinaire à tous les hommes & sur tout aux jeunes gens & aux voyageurs, lequel répand un charme sur les maux qu'ils ont soufferts, enforte qu'ils aiment à s'en retracer l'idée, s'en applaudissent & ne voudroient pas ne les avoir point éprouvez, conformément à ce trait du Poëte; & *hac olim meminisse juvabit*: quoy qu'ils sentent bien que s'ils étoient encore dans le moment où ils en étoient presséz, il n'y a rien qu'ils ne fissent pour s'en délivrer.

Ayant descendu dans le Vaisseau au Fort Royal qui est dans cette Isle, la premiere chose que nous fimes Ador & moy, fût de nous promener, comme pour jouir du plaisir de marcher encore sur la terre, surquoy nous fimes plusieurs reflexions bien vrayes, & entr'autres qu'on peut goûter la joye la plus pure & la plus douce sans tous les apprêts que le luxe & la molesse ont inventez pour en jouir, que le secret même de s'y fixer seroit de se livrer toujours aux sentimens simples de la nature, laquelle nous offre par tout le bonheur qu'elle nous a préparé; & donc les biens si vrayz & si charmans ne nous sont insipides, que parce que nous corrompons nôtre goût en nous accou-

tumans aux biens faux & empoisonnez que se fait nôtre fantaisie : n'est-il pas vray , nous disions nous , qu'il nous est fort indifferant à cette heure qu'il y ait des courses , des spectacles , des jeux , des mascarades , des festins , des Equipages , des richesses , & que nous nous trouvons heureux parce que nous jouissons de la santé , de la lumiere du Ciel , de l'air , de la terre , du plaisir de nous voir en sûreté , de nous voir tranquilles ; & cependant cette situation où nous sommes & qui nous paroît si douce est fade & comptée pour rien par tous les hommes , & ils desirerent encore mille autres choses , quoy qu'elles ne pussent rien ajouter à ce bonheur ; je m'accoutumois ainsi à penser & à sentir d'un air moral par le goût que j'avois pour Ador , qui avoit une grace infinie à faire l'un & l'autre , & qui s'en faisoit plus d'honneur que de tous ses autres talens.

Cependant il falloit songer au party que nous avions à prendre & nous prîmes le premier qui s'offrit ; on nous proposa d'être d'une descente qu'on alloit faire dans une des Isles d'Antigue appartenante aux Anglois & nous y taupâmes ; je me faisois en mon particulier une

idée fa  
contre  
cette e  
envir  
volont  
Bateau  
faire  
Canon  
cette p  
quel m  
daloup  
Martin  
Anglo  
niere  
y desc  
cens h  
bord d  
pace  
pût pa  
Canon  
rent ca  
d'abor  
la Vie  
firions  
cette  
donné  
avoien  
ils s'é  
nous a  
que nô



idée fort agreable d'avoir nôtre revanche contre ces gens-là ; nous partîmes pour cette expedition le 24. Juin , nous étions environ mille hommes tant Flibustiers volontaires qu'autres , montez sur onze Bateaux convoyez par un Vaisseau Corsaire nommé *le Rolland* , armé de 36. Canons ; le General qui commandoit cette petite Armée étoit M. du Buc - lequel nous passa en revêté à la Guadeloupe éloignée de 30. lieuës de la Martinique & sur le chemin de l'Isle Angloise où nous allions , cette dernière Isle se nomme *Monfara* , & nous y descendîmes au nombre de huit à neuf cens hommes ; nous nous jettâmes d'abord dans les Bois & y marchâmes l'espace de deux lieuës , afin que l'on ne pût pas nous découvrir Huit pieces de Canon des ennemis , lesquelles tomberent entre nos mains , nous parurent d'abord un bon augure & un gage de la Victoire & des succès que nous desirions , mais nous fûmes détrompez ; cette petite Batterie avoit été abandonnée par les Anglois , parce qu'ils avoient été avertis de nôtre dessein , & ils s'étoient retirez dans un bois où ils nous attendoient en si bonne posture , que nôtre Armée s'étant approchée d'eux ,

se trouva accablée de coups de mousquets, & fut obligée de se retirer : ainsi nous nous rembarquâmes peu contents de nôtre expedition contre les Anglois. Nous ne laissâmes pourtant pas de leur faire bien du mal, car les Flibustiers leur enleverent cent cinq Noirs qu'on a vendu 6. à 700. livres chacun à la Guadeloupe, & outre cela une quantité infinie de meubles, de marchandises, d'ustencilles, après quoy on mit le feu par tout ; nous repassâmes par la Guadeloupe où j'allay saluer M. de Malmaisons qui en étoit le Gouverneur, & dont j'avois l'honneur d'être connu ; il me donna mille marques d'amitié & des plus essentielles, car sa bourse me fut ouverte, & j'y trouvay des secours dont j'avois fort besoin tant pour moy que pour Ador, ayant été l'un & l'autre dépouillez de toutes choses par les Anglois comme on a dû se l'imaginer ; j'allay aussi chez M. Pasquier, ancien Conseiller & Juge de Police de cette Isle, qui nous donna à dîner, & qui me rendit des Lettres qui me venoient de France & qui m'obligeoient à retourner, ce qui fut un coup mortel pour moy, en ce que cela me forçoit à me separer d'Ador, il revint seule-

ment

ment  
afin d  
day r  
de V  
voile  
ter q  
Perou  
bles  
d'aura  
qu'il  
chant  
jama  
toutes  
suite  
quoy  
ordon  
seroit  
avons  
son P  
Je  
mes,  
le P  
Noell  
240.  
mes la  
que  
gnie  
Saint  
& co  
secon

ment avec moy jusqu'à la Martinique , afin de me voir partir , ce que je ne tarday point de faire , y ayant là quantité de Vaisseaux qui étoient tout prêts à faire voile pour la France , où ils alloient porter quantité d'argent tiré des mines du Perou : je quittay ainsi l'un des plus aimables hommes que j'aye connu. J'étois d'autant plus désolé de cette séparation, qu'il en partageoit la tristesse , & ne sachant comment nous pouvoir réjoindre jamais ; il me dit qu'il alloit parcourir toutes les Indes Occidentales ; & qu'ensuite il reviendrait en Affrique , après quoy il se fixeroit ainsi que le Ciel en ordonneroit , mais que sur-tout son soin seroit de retrouver l'Hermite dont nous avons parlé , & qu'il regardoit comme son pere.

Je lui dis adieu en fondant en larmes , & montay sur le Vaisseau nommé le *Phelippeaux* , que commandoit M. Noelle , & qui étoit de 54. Canons & de 240. hommes d'Equipages ; nous quittâmes la rade du Fort Royal de la Martinique le 13. Juil et ; ayant pour compagnie deux autres Vaisseaux , sçavoir le *Saint Antoine* , monté de 50. Canons , & commandé par M. de Fondac , & le second nommé l'*Aurore*. Nous eûmes



d'abord un vent de Sud-Oüest assez favorable : mais le premier d'Aouſt, il ſe leva un vent de Nord-Eſt qui nous fit peur, cependant cela n'eut aucune ſuite fâcheuſe, ſinon de ralentir nôtre courſe.

Le 10. nous paſſâmes par le travers de la Vermude, où nous vîmes une quantité prodigieuſe de ſouffleurs, qui ſont des poiſſons qui jettent l'eau par la tête, & que l'on croit être les mâles des Baleines. Il y en avoit ſans exagération d'auffi longs que nôtre Vaiſſeau. C'eſt la ſeule choſe curieuſe que j'eus à remarquer ſur cette route, avec l'avanture que je vais décrire d'un Carahibe ſauvage qui étoit ſur nôtre bord accompagné d'un Eſpagnol qui le conduiſoit pour l'établir en Eſpagne, & ſ'affûrer mieux par-là du ſalut de ce pauvre homme, qu'il avoit converti depuis ſix ans, & à qui il avoit fait donner le Baptême depuis ſix mois. Je n'ai jamais vû deux hommes plus Religieux: ſans ceſſe ils ſ'entretenoient du bonheur d'être Chrétiens, du malheur de ceux qui ne le ſont pas, du mépris du monde & des joyes du Paradis; ſans compter qu'ils étoient fort éloquens, & fort ſpirituels. Leurs diſcours étoient alors accompagnez de transports ſi vifs & ſi doux, que tous ceux qui y étoient pre-

ſens  
tou  
Car  
Var  
qu'e  
qua  
Apô  
un a  
fix o  
jouir  
du r  
erre  
né !  
s'eſt  
dans  
avec  
m'ê  
de ſ  
n'av  
faite  
tirez  
prié  
cette  
ce d  
& n  
rahil  
de J  
d'un  
dres  
culeu

sens en sentoient passer dans leur ame, tout le feu & toute la douceur : mais le Carahibe étant venu à mourir sur nôtre Vaisseau, ce fut dans ce moment sur tout qu'éclata la religion de ce fidele Americain, ainsi que celle de son genereux Apôtre. Le Sauvage mourant disoit avec un air d'extase en s'adressant à un Crucifix qu'il tenoit en sa main : quoi je vais jouir de vôtre felicité même, ô Souverain du monde, je ne mourrai point dans les erreurs, dans la reprobation où je suis né ! Avec quelle attention vôtre amour s'est hâté, ô mon Dieu, de me tirer du danger d'y retomber ! hélas ! adjoûtoit il avec un nouveau transport, jusqu'ou m'êtes vous venu chercher ? L'Espagnol de son côté lui disoit : c'en est fait, vous n'avez plus rien à craindre : que vous me faites envie ? Vous voilà au Port. Hélas ! tirez y moi avec vous, redoublez vos prières au Tout-Puissant pour m'obtenir cette grace. L'Espagnol eut à peine fini ce discours, qu'il tomba en défaillance & mourut au même moment que le Carahibe, en prononçant tous deux le Nom de Jesus. Tout l'équipage fut pénétré d'une sainte horreur & laissa des plus tendres mouvemens à ce spectacle miraculeux.

Le vent ayant changé, nous continuâmes nôtre route plus agréablement, & nous donnâmes la chasse pendant deux heures à un Vaisseau que nous aperçûmes le 30 d'Aoust; comme il étoit bon Voilier, il s'échappa. Il s'étoit avancé pour nous reconnoître, & il nous avoit paru monté de 50 Canons. Nous passâmes ensuite le Banc de Terre Neuve, & enfin nous arrivâmes le 27 Septembre 1711. à la rade de Brest, d'où je partis aussitôt pour me rendre chez moi, où je trouvai bien des affaires auxquelles il me fallut donner un an de temps: mais dès que j'y eus mis ordre, je ne songai qu'à continuer mes voyages.

## CHAPITRE PREMIER.

### TROISIÈME VOYAGE.

*Départ de l'Auteur pour l'Afrique. Ouragan. Description de plusieurs Pays. Rencontre d'un homme d'un mérite distingué. Cérémonie du Batême de Mer. Monstre extraordinaire.*

**D**ANS ce dessein je me rendis sur les côtes d'Aunis en Septembre 1712. & y ayant trouvé une Flotte toute



prête à partir pour l'Afrique & pour les Indes Occidentales, j'eus le plaisir de n'avoir point à attendre, car dès le 23 dudit mois, nous mîmes à la voile & partîmes de la rade de Chef-de-Bois.

Monsieur Bigot, Lieutenant des Vaisseaux du Roy, (& qui au retour de son voyage fut fait Capitaine de Haut-Bord, & ensuite Chevalier de saint Louis pour recompense de ses bons services, ) convoyoit cette Flotte, & j'étois sur son Vaisseau nommé le *François* monté de 50. Canons & de 220. hommes d'Equipage

Nous partîmes avec un vent de Nord-est, faisant route à l'Oüest 4 Nord-Oüest jusqu'au Cap de Finistere.

Le lendemain 24 nous fîmes route à l'Oüest d'un vent d'Est jusqu'au 27 que nous navigâmes à l'Oüest 4 Sud-Oüest.

Le 28. tenant toujours la même route nous décapâmes & nous reçûmes l'adieu de 26 Vaisseaux de nôtre Flotte qui alloient à la pêche de la moruë vers le Banc de Terre-Neuve. Six autres Vaisseaux nous quittèrent le lendemain dont l'un qui étoit le *Lufance*, alloit à Gorée en Afrique, & les autres aux Isles de l'Amerique.

Le 6 d'Octobre la *Perle* & le *Pingro* avec un Brigantin nous quittèrent pour aller à la Martinique, & avec le reste de la Flotte, nous continuâmes nôtre route d'un vent Nord-Est jusqu'à sept heures du soir, qu'il passa tout à coup au Sud Sud-Oüest, sauta ensuite à l'Oüest, & enfin au Nord, & si brusquement & accompagné de tant de pluyes d'éclairs & de tonnerre, que si nous n'avions cargué nos voiles avec diligence, nous étions perdus. Nous reconnûmes en cette occasion la science & la fermeté de Monsieur Bigot & de ses Pilotes, ainsi que des autres Officiers. Nôtre Vaisseau étoit tout couché à stribord & les vagues passaient par dessus & alloient jusques à la bande du plat bord. Quelques uns crièrent misericorde; mais d'autres n'ayant point perdu la tramontane & combattant courageusement contre le péril, amenèrent la grande vergue, ainsi que celle d'Artimon, apès avoir pensé couper les mats, & cela ne fut pas plutôt fait, que le Navire arriva & se tint droit: ainsi nous en fûmes quittes pour la peur.

Le 10. à midy nous découvrimes l'Isle de Palme au Sud. Nous gouvernâmes entre le Sud & Sud-Est, laissant toujours cette Isle à stribord, & nous courûmes au

large  
mes  
quat  
même  
mes  
une p  
leuré  
sur le  
Octo  
Canc  
au pr  
tir le  
lote  
à mo  
après  
Vice  
vena  
com  
Cor  
en p  
nous  
faluc  
trés-  
fils  
L  
Espa  
est a  
ama  
y cro  
tes

large jusqu'à minuit, que nous revirâmes de bord en courant sur cette Isle à quatre heures du matin, & ensuite nous mêmes à la cap jusqu'au soir que nous fîmes servir le cap sur Sainte Croix qui est une petite Ville de cette Isle & la meilleure rade qu'il y ait. Nous y mouillâmes sur les quatre heures après midy le 11. Octobre, ayant le matin envoyé nôtre Canot à terre avec les ordres qu'on donna au premier Lieutenant, tant pour avertir le Gouverneur, que pour avoir un Pilote qui nous montrât un endroit propre à mouiller. Ce Pilote arriva peu de temps après avec nôtre Canot accompagné du Vice-Consul & du Major de la Place, venans de la part du Gouverneur faire compliment à Monsieur Bigot, nôtre Commandant, & lui offrir tout ce qu'il en pouvoit attendre: ensuite de quoy nous mêmes pied à terre, & allâmes saluer le Gouverneur que nous trouvâmes très-poli & très-gracieux, ainsi que deux fils qu'il a.

L'Isle de Palme qui appartient aux Espagnols, est un bon & beau País: elle est abondante en vin de malvoisie, figues, amandes, oranges, citrons & limons Il y croît aussi du bled & de toutes les sortes de fruits connus en France comme



poires, pommes, pêches, abricots, & autres. Le haut des Montagnes est couvert des Palmiers, ce qui apparemment lui a donné le nom qu'elle porte. On la découvre de fort loin quand le Ciel n'est point couvert de nuages, la terre y étant fort-élevée. Outre la Ville de Sainte Croix, il y a encore dans cette Isle une autre Ville nommée Saint André, avec six Villages assez bien peuplés d'Espagnols, qui seuls y habitent; mais au reste, il n'y a rien de remarquable dans les habitations. L'aspect de Sainte Croix en est la seule beauté, elle se presente toute entiere à l'œil de ceux qui y arrivent de la Mer, étant bâtie par étage & en guise d'amphiteatre sur le penchant d'une colline, & le groupe avec le Païsage des environs fait assez de plaisir à voir: il se trouve dans l'Isle de Palme des feux souterrains qui éclatent en vrais volcans. Et l'on nous dit que depuis six jours on y avoit senti un tremblement de terre si violent, qu'une Montagne s'étoit ouverte & avoit vommi beaucoup de flammes & de pierres: ce qui avoit fait un grand tort aux terres d'alentour, qui en avoient été ravagées & desséchées. Nous apperçûmes nous-mêmes le lendemain quelques feux

qui for  
un bru  
fait le

Le  
te Cro  
le fon  
Isle est  
sées q  
que co  
là il e  
mouil  
fil de  
vos c  
sur la  
lage é  
cette  
ment  
favors  
celui

Ne  
journ  
racco  
temp  
les m  
fert:  
croya  
posér  
partie  
Mon  
core

qui sortoient encore de la Montagne avec un bruit sourd, semblable à celui que fait le tonnerre quand il est éloigné.

Le mouillage est assez bon devant Sainte Croix : il est scitué à l'Est de l'Isle & le fond est sable noir : cependant cette Isle est peu fréquentée, parce que les brisées qui y régnerent sur la côte, y sont presque continuelles & très violentes, & par là il est fort à craindre que comme on y mouille à la distance d'une portée de fusil de la terre, les vens ne vous cassent vos cables, & ne vous fassent échoïer sur la terre qui est derrière vous ; le mouillage étant dans une espee d'anse : & par cette raison la descente & l'embarquement y sont difficiles. Le temps le plus favorable pour faire l'un & l'autre est celui ou la mer est pleine.

Nous passâmes à Sainte Croix toute la journée du douze Octobre, tant pour raccomoder l'équipage des mauvais temps qu'il avoit essuyé, que pour visiter les mats qui en avoient beaucoup souffert : cependant quelques uns de nous ne croyant pas avoir besoin de repos, proposèrent de se promener, & je fus de la partie : nous approchâmes d'abord de la Montagne fulminante, & en vîmes encore sortir du feu comme je l'ay dit: en-

fuite nous tournâmes vers une autre colline où nôtre curiosité pouvoit se satisfaire plus seurement & avec non moins de plaisir. Nous y trouvâmes un Hermite qui méritoit bien qu'on vint le voir, ainsi qu'on nous en avoit prévenus. Nous fûmes d'abord frappés de son extérieur : c'étoit un front large & majestueux, des couleurs vives, une peau propre & blanche, des yeux bleux bien ouverts & fort brillans, un nez aquilin, une bouche riante & gracieuse & des dents fort belles; outre cela la démarche noble, la taille des plus élevez, & une action fort naturelle & modeste, on ne s'apperçoit point que sa barbe, qui étoit d'un bon demi pied, fit tort à un dehors si beau. Il paroïssoit avoir environ 45 ans. Mais l'intérieur de cet homme nous rendit bien plus attentifs : il nous fit d'abord un compliment qui paroïssoit d'un Courtisan des plus déliez & des plus polis, & bien-tôt nous luy trouvâmes tout le sçavoir du plus grand Philosophe, rien ne lui étoit inconnu : il nous parla de la Geographie comme un homme qui a mesuré de ses mains tout le Globe terrestre, & qui en a vû plusieurs fois toutes les parties, même les plus petites. Il sçavoit les distances de chaque lieu à un au-

tre, t  
 de cor  
 une  
 retenu  
 détro  
 un ba  
 échap  
 lorsqu  
 qu'il  
 avoir  
 êtres  
 sels,  
 qui o  
 tout  
 miqu  
 si pro  
 tenté  
 dressé  
 quan  
 qu'il  
 chose  
 la vic  
 peut  
 bien  
 de c  
 gieux  
 com  
 le sç  
 bien  
 aucu



tre, tout ce qui s'y voit de singulier ou de commun dans chaque genre; c'étoit une mémoire prodigieuse qui avoit tout retenu jusqu'à un bois, un ruisseau, un détroit, une citadelle, un hermitage, un banc de sable, un rocher; rien ne lui échappoit: mais plus admirable encore lorsqu'il parloit en Phisicien, que lorsqu'il parloit en Geographe. Il sembloit avoir assisté à la formation de tous les êtres du monde & avoir manié tous les sels, les suc, les souffres, & les esprits qui entrent dans leur composition. Sur tout, il nous fit une explication anatomique du Corps humain, si sçavante, si profonde, & si sensible, qu'on étoit tenté de croire qu'il étoit capable de redresser tous les ressorts de cette machine quand elle étoit dérangée, d'autant plus qu'il ne connoissoit pas moins toutes les choses dont on peut tirer des secours pour la vie que celles qui y peuvent nuire. On peut s'imaginer que nous lui donnâmes bien des louanges sur tant de lumières & de connoissances, dont l'amas prodigieux nous surprenoit; mais modeste comme un vrai sçavant, il nous dit que le sçavoir, dont nous le flâtions, étoit bien peu de chose, & qu'il n'y voyoit aucun sujet de vanité, étant obligé d'a-

voïer que tout ce que l'homme le plus docte avoit appris, étoit toujourn borné, problematique & incertain en beaucoup de choses & sur tout peu comparable à ce qu'il ignoroit. Je m'étois mis d'abord dans la tête en voyant cet homme respectable, qu'il pouvoit bien être l'Hermite qui avoit élevé Ador, mais celui-ci ne sçavoit de toutes les langues que sçavoit l'autre, que l'Espagnolle qui étoit sa langue maternelle, l'Italien, l'Arabe & le François, à ce qu'il me dit: de plus il nommoit le lieu de sa naissance qui étoit Grenade, où on l'avoit vû chez son pere qui étoit Apoticaire, après la mort duquel il avoit pris le parti de voyager, ainsi qu'il nous le racontoit lui même. Je le priai que si cela se pouvoit, il me fit la grace de me dire sincerement par quelle raison il s'étoit ainsi retiré: c'est pour jouir de la vie en homme & mourir en Chrétien, me dit t'il, c'est à ceux qui restent dans les engagements du monde qu'il faut demander avec surprise, pourquoi ils ont choisi la condition où ils sont. Nous nous en retournâmes pleins d'admiration pour un homme si sage.

Le 13. Octobre sur les trois heures après minuit nous appareillâmes d'un

vent de  
4 Sud  
nous e  
mes to  
avons  
noit er  
nous p  
où nou

Le  
nous v  
quel ne  
que ce  
roit au  
du jour  
notre f  
fant le  
Est per

Ce  
du Ca  
monie  
d'y ba  
encore  
genie  
qu'on  
qui re  
qu'on  
dans  
l'auro  
Marel  
pour d

vent de Nord-Est, ayant le Cap au Sud 4 Sud-Est, & sur les six heures du soir nous entendîmes un bruit terrible & vîmes tout l'air en feu sur l'Isle que nous avions quittée : spectacle que nous donnoit encore le Volcan qui y est & qui nous parut fort beau dans le point de vûe où nous nous trouvions.

Le 14. continuant la même route, nous vîmes le Picq de Tenerif auprès duquel nous passâmes : on sçait ce que c'est que cette Montagne dont le sommet paroît au dessus des nuës. Le 15. à la pointe du jour nous apperçûmes l'Isle de Fer à notre tribord que nous laissâmes en faisant le Sud 4 Sud-Est d'un vent de Nord-Est pendant le 16 & le 17.

Ce jour-là nous passâmes le tropique du Cancer, où on n'oublia pas la cérémonie qui se pratique parmi les Marins, d'y baptiser tous ceux qui ne l'ont point encore passé. Cet usage est digne du genie Matelot : la première formalité qu'on y observe est de faire jurer à ceux qui reçoivent ce prétendu Sacrement, qu'on aura soin de le conférer à son tour dans l'occasion à tous les autres qui ne l'auront pas reçu ; ensuite de quoi tous les Matelots barbouillez de noir, rangez autour de vous près du Cabestan, un d'eux



vous verse un peu d'eau sur la tête au son des tambours, trompètes, poisses, cafserolles & chaudrons, & un autre vêtu de peaux de mouton avec leur laine, ayant un bon torchon gras autour du col en guise de cravate, un chapeau Albanois sur la tête & un coutelas à la main, assisté du premier Pilote couvert d'un capot, comme d'une robe de Pénitent, vous demande d'un air grotesquement sérieux & grave ce qu'on a à leur donner pour leurs droits: l'argent fait là ce qu'il fait ailleurs, tout se passe fort doucement pour ceux qui en donnent à ces Messieurs, mais pour celui qui ne veut ou ne peut leur en donner, ils lui font mettre le derriere sur un bâton, placé en travers au milieu d'un vaisseau plein d'eau, & après que le Pilote l'a exorcisé, on tire le bâton de dessous le derriere du Neophite, qui alors cubulte la tête avec les pieds dans le vaisseau d'eau, où en même-temps il lui pleut deux cent sceaux d'eau tant de la hune que d'ailleurs, ainsi finit la Comedie, où il est difficile que le principal Acteur ait beaucoup de plaisir.

Le 19. nous fondâmes par les trente brasses fond de vase & à la pointe du jour nous vîmes le Cap de Mesurade qui ne nous parut éloigné que de 4 lieues: on

fonda  
brasses  
après  
ayant  
il nou  
ment  
figue  
de pa  
lesque  
mes P  
grand  
& nô  
ne le  
tinuâ  
éloig  
27. li  
restoi  
à tro  
trent  
deux  
ayan  
toien  
tout  
Le  
une  
fort  
plus  
lui c  
deux  
L

fonda encore, & on ne trouva que 25 brasses d'eau fond de vase & de sable, après quoi nous mîmes à la Cap au Sud, ayant vent arriere, & sur les neuf heures il nous vint une pirogue ou petit bâtiment de Negres dudit Cap chargé de ris, figue & banane avec quelques ouvrages de paille propre à natter une chambre lesquelles Marchandises nous traitâmes pour peu de chose. Ils avoient fort grande envie que nous fissions nôtre eau & nôtre bois sur leur terres: mais nous ne le jugeâmes pas à propos & nous continuâmes nôtre route pour Sestre, qui n'est éloigné du Cap de la Mesurade que de 27. lieüs. A midi le Cap de Montce nous restoit au Nord. Oüest; on sonda encore à trois heures après midi, & on trouva trente brasses par lesquelles on mouïlla à deux lieüs de terre, les courans nous ayant fait dériver au Nord où ils portoitent: nous eûmes de la pluye pendant tout le jour.

Le lendemain 20. nous découvrimus une montagne fort haute qui nous parut fort avancée dans les terres & beaucoup plus voisine du Cap de Montce, que celui de Mesurade: toute la terre entre ces deux Caps est platte, unie & bien brisée.

Le 21. à six heures nous appareillâmes

d'un vent de Nord Est petit frais, ayant le Cap Mesurade au Sud Est pour nous rendre à Sestre. Nous perdîmes ce jour M. Bridou, Enseigne dans nôtre Vaisseau, jeune homme tout au plus de 18 ans, mais d'une grande esperance & fort estimable, sa maladie qui le fit mourir étoit une fièvre lente à ce que nous dit le Chirurgien Major, mais pour moi j'ai cru que c'étoit la maladie du Pais, il fut regretté généralement & sur tout de M. de Conil, Capitaine en second, il estoit de Page de chez Madame la Dauphine; les canons sonnèrent au lieu de cloches pendant qu'on prioit pour lui & qu'on le jettoit à la Mer; ledit M. Bridou étoit fils & petit fils d'anciens Gentilshommes, servans ordinaires du Roy. Il fut nommé dans le cours de ce voyage Garde Marine en même-temps que Messieurs le Prince de Guimené & de Polignac dans la même qualité de Garde Marine, & M. de la Faluère, Enseigne de Vaisseau de Sa Majesté.

A neuf heures nous fîmes le Sud pour doubler le Cap de Mesurade: mais les courans nous faisant aller de l'arriere, nous mouillâmes par 23 brasses fond de vase à 2 lieuës &  $\frac{1}{2}$  dudit Cap qui nous restoit à l'Est 4. Nord Est & le Cap de Montce

Mon  
vint  
on t  
& d  
Flam

Le  
ayan  
voile  
jusqu  
là la  
porta  
meri  
qui  
voie  
y av  
espe  
d'un  
deux  
chev  
d'un  
nez  
n'ay  
part  
de l'  
gest  
eton  
ceau  
on v  
faif  
nir



Montce au Nord à 9 ou dix lieuës. Il nous vint là trois Pirogues de Negres avec qui on traita du ris, des figues, des bananes & des blagues pour quelques coûteaux Flamands.

Le 20. Novembre, les vens de terre ayant affraîchi nous mêmes toutes nos voiles dehors & fîmes route au Sud Est jusqu'au lendemain : nous eûmes ce jour-là la visite d'une Pirogue qui nous apporta entr'autres choses une curiosité qui merite d'être d'écrite : c'étoit un Monstre qui parut nouveau même à ceux qui avoient le plus fréquenté l'Afrique & qui y avoient le plus vû des raretez de cette espeece. Ce Monstre étoit de la hauteur d'un grand chien ayant deux mains & deux pieds, le poil comme celui d'un cheval noir, la tête semblable à celle d'un homme, les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, le front & le menton n'ayant aucune difference avec les mêmes parties que nous avons. Il avoit encore de l'homme beaucoup de choses dans ses gestes, son action & sa voix, ses cris étoient comme ceux d'un enfant au berceau : il sembloit demander pardon quand on vouloit le battre, il tendoit les mains & faisoit plusieurs autres signes pour l'obtenir, & paroissoit alors humilié d'un air

à faire pitié ; cependant il étoit terrible , ses regards seuls étoient capables de troubler. Il avoit des yeux pleins d'un feu âpre & cruel , qui joint à la couleur olivâtre de son teint , faisoient une impression d'autant plus sensible que nous trouvions tous les traits des passions les plus dangereuses de l'homme : aussi tout l'équipage ne fut point content de nôtre Chirurgien Major qui l'accepta pour un chapeau , & les Matelots donnerent tant de coups à ce Monstre defagréable qu'il mourut au troisiéme jour qu'il avoit demeuré sur le Vaisseau. J'ai oublié de dire qu'il avoit les parties honteuses comme un homme & avec les mêmes mouvemens : il semble que ce qu'on peut dire de la naissance de ce Monstre est que quelque animal sauvage de l'Afrique ayant rencontré quelque malheureuse Negresse en aura joui par force , & que cette production horrible étoit le fruit de leur accouplement.

Le 16. Decembre 1712. nous mouillâmes devant Issiny , & sur les neuf heures du soir nous appercûmes le feu S. Elme sur la verge de Sivardiere , & peu après sur la giroüette du grand mats , nous eûmes ensuite un orage si violent que le Vaisseau sembloit être tout en feu & craquer dans

toute  
les ye  
sçava  
la plu  
enfin  
feu  
tant  
nous  
dre :  
le ga  
courf  
crière  
& qu  
l'écri  
ne h  
Quel  
voien  
sortir  
Le  
domr  
causé  
ny ju  
quoin  
avoir  
ne pi  
Roya  
Ce  
qu'il  
lecs ,  
gues f

toutes ses parties. On ne pouvoit ouvrir les yeux tant il faisoit d'éclairs, & on ne sçavoit où se mettre pour être à l'abri de la pluye : ce temps dura toute la nuit & enfin le tonnerre tomba sur nôtre Vaisseau & renversa nôtre grand mats avec tant de fracas & de violence, que nous nous crûmes perdus & le Navire en cendre : nous vîmes ensuite ce feu rouler sur le gaillard & après descendre dans la courfive, en sorte que les Matelots s'écrièrent que le feu étoit dans l'entredeux, & que tout le monde se tremousoit pour l'éteindre : mais la frayeur se trouva vaine heureusement, & le calme revint. Quelques Matelots assurèrent qu'ils avoient vû cette terrible flamme du Ciel ressortir par les sabors de la cuisine.

Le lendemain nous réparâmes tout le dommage que cette bourasque nous avoit causé, & nous restâmes mouillez à Issiny jusqu'à quatre heures du soir, après quoi nous appareillâmes pour Juda après avoir traité avec le Capitaine Banga d'une pirogue pour passer la barre dudit Royaume de Juda.

Ce que j'ay pû remarquer d'Issiny est qu'il s'y trouve plusieurs bois clairs & secs, & qu'on y voit plusieurs Montagnes fort élevées & qui paroissent rouges.



Le 28. nous découvrîmes le fort d'A-cra qui nous restoit au Nord & le 2. Janvier 1713. nous mouillâmes dans la rade de Juda.

---

## CHAPITRE II.

### TROISIÈME VOYAGE.

*Description du Royaume de Juda, autrement Benin dans l'Afrique, Police, Religion, Mœurs & autres Pais.*

**L**E Royaume de Juda est un Pays qui m'a paru fort bon & considérable dans l'Afrique : la Terre y est très cultivée, sur tout le long de la côte où on découvre un plat Pais fort agréable à la vûë : les Campagnes y sont arrosez de trois rivières qui leur aident à porter tous les fruits que produit l'Afrique, comme figues, bananes, cocos, & autres, & elles y sont couvertes de troupeaux de cabris, bœufs, éléphants, cochons & poules ; ceux d'entre ces animaux qui servent à la nourriture sont plus petits là que dans l'Europe, & leur poil est comme celui des chevaux : il s'y trouve aussi beaucoup de singes ; la terre

a cela de particulier, qu' on n'y trouve pas une pierre.

Le peuple y est industrieux & beaucoup plus que les autres que nous avons vû le long de la côte : le commerce qu'ils ont sur tout avec les François & les Anglois & qui grossit chaque jour, a fort civilisé leurs mœurs & éclairé leur esprit : ils font trafique de plusieurs sortes de marchandises ; mais ordinairement en échange de celles qu' on leur porte, comme d'armes à feu dont ils se servent fort bien, ou autres ouvrages : ils vous donnent des esclaves qu'ils prennent sur leurs voisins avec lesquels ils sont toujours en guerre.

Leur religion consiste dans le culte qu'ils rendent aux serpens, c'est sur tout celle de leur Roy & des plus considérable du Pays, qui font à l'égard de ces vilains animaux tout ce qu'a fait l'idolâtrie à l'égard des autres faux Dieux. Cette folie prit naissance à l'occasion d'une bataille que ces peuples gagnèrent, & qui leur fut prédite par que que augure où la figure d'un serpent se trouvoit designée. Il y a encore une autre Religion que ses Sctateurs appellent l'ancien culte nommé parmi eux *Fetiges*, & dont la cérémonie est de s'assembler au pied d'un arbre où ils ont attachez plusieurs sortes de

Jambeaux, & là d'y marmoter des prières, ce qu'ils font assis sur les jambes en croix avec des tons si differens & si discordans que la musique des innocens n'y fit jamais œuvre : outre cela, ils se frottent le corps avec des branches d'arbres comme pour se purifier, & offrent enfin par manière de sacrifice des têtes de bestiaux qu'ils mangent après la cérémonie. En considérant de semblables Religions, on reconnoît bien que les ouvrages les plus monstrueux ne sont pas ceux où les qualitez d'animaux de différentes especes se trouvent confondus, & que l'esprit de l'homme enfante encore des Monstres plus inconcevables par l'alliance qu'il fait de l'idée de la Divinité avec l'idée des choses qu'il adore sous ce titre.

L'autorité du Roy est absoluë dans ce País & aux honneurs qu'on lui rend : il paroît là ainsi que presque dans toutes les Cours du monde plus Dieu que leurs Dieux, personne ne l'aborde & ne lui parle, même les plus grands de ses Ministres & de ses Capitaines, qu'avec l'air & les manières d'adorateurs les plus humbles : ils battent alors des mains, se courbent la tête presque sur les genoux & n'osent le regarder en face.

Ce Prince fait observer une assez bon-

ne Poli  
toutes l  
ses, d'er  
autres  
tice for  
leurs ou  
Etrange  
l'esclav  
l'offens  
chose c  
versité  
de diffé  
& enco  
d'achep  
les vivr  
trent d  
sonnell  
tous le  
Païs,  
berté p  
terêts  
Cep  
parmi  
des Fra  
proteg  
autre.  
tion F  
est la  
cet Eta  
distinc



ne Police dans ses Etats, il deffend à toutes les Provinces qui lui sont soumiſes, d'entrer en guerre les unes contre les autres : on y exerce en son nom une justice fort rigoureuse contre les Negres voleurs ou contre ceux qui insulteroient les Etrangers. Ordinairement la punition est l'esclavage de l'agresseur au profit de l'offensé. Leur foire ou marché a quelque chose de magnifique par rapport à la diversité & à la multitude des Marchands de différentes Nations qui s'y trouvent, & encore plus par l'usage qui y est établi, d'achepter & de vendre sans dispute, tant les vivres que les autres choses qui entrent dans le commerce, & il affecte personnellement une grande neutralité entre tous les Etrangers qui abordent en son Pais, à qui il accorde beaucoup de liberté pour le commerce, autant que ses intérêts & le bon ordre le permettent.

Cependant il y a comme deux partis parmi les Sujets à l'égard des Anglois & des François, dont les uns sont aimez & protegez d'un côté, & les autres d'un autre. Celui qui est à la tête de la Faction François ( si je puis parler ainsi ) est la personne la plus considérable de cet Etat, il s'appelle Assou nommé par distinction le grand Capitaine, & qui

en effet a rendu dans la guerre de grands services à son Roy , qu'il a affirmé sur le trône par sa valeur , & ayant chassé un autre qu'un Parti différent y avoit placé. Cet homme est un des objets qui m'a le plus frappé en Affrique & j'ai été agréablement surpris de lui trouver presque tout le mérite personnel de nos plus honnêtes gens du premier rang, il avoit de la grandeur, de la générosité avec les manières polies du François.

Nous allâmes voir & nous fûmes encore étonnez de trouver chez lui une partie de nôtre magnificence Européenne : ses ameublemens étoient fort riches & entre autres, nous y vîmes des lits de damas à fleurs d'or, c'étoit des presens que les Anglois & les François lui avoient fait.

Nous allâmes voir ensuite le Roy chez qui Assou nous servit d'Interprete entendant assez bien le François. Nous nous plûmes fort encore à trouver là un air de faste qui n'est point commun dans la Guinée. Le Palais de ce Prince nous parut magnifique pour un Pais où l'industrie & la matière qui peuvent former un habitation un peu riche & de bon goût sont entierement inconnus : aussi tout ce qu'il a, est de presens qu'on lui a faits. Nous fûmes

fûme  
sa fi  
où n  
tiés-  
douc  
couc  
ton r  
ses b  
de d  
bine  
pouc  
dre r  
font  
du l  
char  
tout  
d'un  
jestu  
Le  
car f  
que  
les C  
qu'o  
d'or  
de d  
com  
le ef  
une  
tout  
& o

Fûmes également contens de son air & de sa figure, ainsi que de l'appareil curieux où nous le trouvâmes. Il étoit jeune & très-beau & ses manières avoient de la douceur & de la fierté : il étoit alors couché sur un canapé d'un tapis de coton très-fin, la tête appuyée sur un de ses bras accoudez & environné de plus de deux cens femmes qui sont les concubines & qui badinoient avec quantité de poudre d'or qu'elles avoient. Cette poudre ne vient point de la terre de Juda, ce sont les Portugais qui leur en apportent du Bresil en prenant des Nègres en échange. Au reste, le Prince répondit à toutes nos civilités & à nos complimens d'une manière également affable & majestueuse.

Le revenu de ce Roy est considérable ; car sans parler de ses autres richesses, chaque Vaisseau gros ou petit qui aborde sur les Côtes, lui doit la valeur de dix Nègres, qu'on lui paye à sa volonté en poudre d'or ou autres Marchandises. J'ay oublié de dire que nous allâmes le voir par une commodité d'autant plus agréable qu'elle est fort nécessaire dans ce País : c'est une espee de litière où vous êtes couché tout de vôtre long porté par des Nègres, & où vous êtes à l'abri des ardeurs du So-



leil qui sont insupportables pour nous autres dans ce País : vous donnez pour cette voiture deux cent bouges ou pucelages, qui valent environ trente sols de France. Ces bouges ou pucelages sont la monnoye du País ; ce n'est autre chose que de petites coquilles qu'ils ramassent sur les bords de la Mer, & qu'ils font valoir chacune deux deniers. Chaque Particulier parmi eux a autant de femmes qu'il en peut nourrir avec un pouvoir despotique sur elle, comme sur leurs esclaves : ce seroit une rareté que de voir certaines Poulettes de Paris épouses de ces Messieurs, dès qu'ils ont le moindre dégoût pour les leurs, ils s'en défont & les vendent, ils tirent ainsi de l'argent des choses du monde la plus incommode, je veux dire d'une femme qui ne plaît pas.

Ils sont dans leur nourriture fort sobres, leurs mets les plus ordinaires, ce sont des chiens, & leur boisson du Vin de Palme, ou ce qu'ils appellent du Pitot qui est une espeeç de bière.

Ils ont, au sujet de leurs funerailles, la coutume extravagante des Indiens de l'Orient & de l'Occident, qui est qu'on enterre avec eux ce qu'ils avoient de plus précieux & de plus cher pendant leur vie, comme joyaux, meubles, animaux, fem-

mes  
que l  
raife  
Roy  
tre pe  
d'une  
Les  
cun t  
tous  
Roy  
au Fe  
Com  
Lo  
fortin  
emba  
ves,  
22. r  
à hui  
de lon  
devan

I  
CE  
CP  
Négre  
agab.

mes, favoris, Ministres. Ce qui a fait que le Capitaine Assou qui a un goût fort raisonnable, néglige d'être aimé de son Roy d'une manière particulière, pour n'être point ainsi, le cas avenant, la victime d'une faveur si mal-entenduë.

Les François & les Anglois ont chacun un Fort & des Comptoirs en ce País, tous deux placez à Exavier où demeure le Roy; le Marché se tient tous les jours au Fort François pour la commodité du Comptoir.

Le 7. Février de la même année nous sortîmes du Royaume de Juda après avoir embarqué sur nos Vaisseaux 550. Esclaves, pour aller à l'Isle d'Anabon, & le 22. nous passâmes la ligne équinoxiale à huit heures du matin par les 23 degrez de longitude, & le 24. nous mouillâmes devant cette Isle au Nord par les 23. brasses.

---

### CHAPITRE III.

*Isle d'Anabon, située à un degré  
Sud de la ligne.*

Cette Isle qui appartient au Roy de Portugal, & au nom de qui un Nègre commande dans le País est fort agréable & fort fertile, quoique située

à un degré de la ligne ; l'Aspect même en est charmant par la verdure qui s'y presente aux yeux de tous côtez , l'air y paroît fort sain aux Habitans , & on y trouve poules , pintades , faisans , sangliers , cabris & autres bestiaux , ainsi qu'au Royaume de Juda , & les mêmes fruits. Le Gouverneur & les Principaux vinrent à nôtre Vaisseau saluer Monsieur Bigot nôtre Commandant , & prier nôtre Aumônier de vouloir bien lui dire la Messe & y faire quelques Mariages & Batêmes , leur Piêtre étant mort depuis peu. Avide que j'étois de trouver des hommes rares , je les furetois par tout & j'en rencontraï un en ce Païs qui me parut curieux : c'étoit un François qui se nommoit Savini qui avoit été autrefois Moine , puis Avocat , & enfin avoit fait le métier de Flibustier , où ayant amassé considerablement de bien & enlevé une parfaitement belle fille , il l'avoit épousée dans ce Païs , & y auroit été heureux si la femme en avoit été d'accord ; comme il étoit jaloux autant qu'un Portugais , il avoit voulu s'établir avec elle dans un lieu où il pût joïr des prérogatives de mary selon les Coûtumes Portugaises , & où d'ailleurs il n'y eût rien qui pût donner dans les yeux de sa moitié , & lui pa-

roître  
lui :  
elle é  
Paris  
cette  
qu'à  
que  
sou  
ce qu  
outr  
ruses  
cure  
meri  
devr  
& c  
qu'e  
ou d  
pour  
licen  
tour  
nable  
étoit  
dalou  
ver e  
mer  
a eu  
lité r  
les le  
tinue  
tenir



roître plus brillant & plus agréable que lui : mais malgré toutes ses précautions , elle étoit coquette autant que femme de Paris , & il n'y avoit point de Nègre dans cette Isle à qui elle ne fit meilleur visage qu'à son époux. Il disoit là-dessus , à ce que j'ai appris d'un homme avec qui il s'ouvroit assez volontiers : où diable est-ce que cette créature a pris les penchans ouurez qu'elle a pour les plaisirs , & les ruses qu'elle met en usage pour se les procurer ? Elle est née dans le Nord de l'Amérique parmi les glaces & les Bois , cela devoit être neuf , simple & même froid , & ce n'est que perfidie que fougue & qu'empotement. Une femme de Comr ou d'Opera n'auroit pas plus d'appetit pour tous les ragoûts d'une galanterie licentieuse. De quel côté faut-il donc tourner pour trouver une femme raisonnable & fidelle ? La premiere que j'ai eu étoit née sous le Soleil brûlant de l'Andalousie , je l'amenai en Canada & l'hiver continuel qui y régne ne put renfermer ses ardeurs dans le lit nuptial : elle a eul'imprudence de me faire une infidélité même avec des Sauvages : les caresses les plus flâteuses , & les presens continuels que je lui faisois , ne purent maintenir les droits que la qualité de mari

me donnoit sur sa beauté contre la fureur que lui inspiroit son emportement, & je ne revenois jamais de faire une course que je ne trouvasse quelque nouvel amour qui avoit fait irruption sur mes domaines. Non, si j'osois démentir l'écriture, la femme n'a point été formée par le Créateur, c'est le diable qui l'a fabriqué pour contrequarrer Dieu, & pour désolez & perdre l'homme qui est son image. Je répondis à celui qui me contoit cette histoire : il faut que Savini ait beaucoup de modération & de patience pour ne s'être point vengé de deux femmes pareilles qui l'ont exercée, & cela me paroît admirable dans un Flibustier ; il est fort brave, & fort vif, me dit mon Historien, mais avec cela c'est le meilleur homme du monde, & tel que les femmes peuvent le désirer : il est idolâtre de la beauté, & il m'a avoué plus d'une fois, que l'amour seul l'avoit promené par tous les autres Païs, à toutes les conditions différentes où il avoit passé ; cependant dernièrement, il me disoit qu'il pourroit bien, pour peu que sa femme continuât son train de vie, la prendre un de ces beaux jours & sous prétexte d'une promenade la jeter honnêtement dans la Mer, ne voulant pas borner sa vengeance

ce à  
vûe c  
viter  
tant  
son p  
avoit  
re Fli  
vai :  
pieds  
épau  
le &  
front  
tein  
meil  
roiff  
air d  
Le  
d'A  
mini  
com  
çois  
part  
aux  
les c  
J  
depr  
on v  
set i  
qui  
c'eff

ce à l'abandonner dans cette Isle, dans la vûë charitable que quelqu'un n'allât s'aviser de prendre sa place & y souffrir autant que lui : car il faut songer un peu à son prochain aussi-bien qu'à soy-même, avoit ajouté Savini. Je voulus voir ce rare Flibustier, & le voici tel que je le trouvais : c'étoit un homme d'environ cinq pieds deux pouces de haut, ayant les épaules hautes & carrez, le visage mâle & Soldat, des yeux pleins de feu, un front large, la lèvre un peu grosse, le tein franc, le poil noir, des jouës vermeilles, bien campé sur ses pieds, paroissant fort vigoureux & sain avec un air d'esprit, de bonté & de franchise.

Le 28. nous appareillâmes de la rade d'Anabon, pour aller à l'Isle Saint Dominique dans l'Amérique, laquelle est comme on sçait possédée par les François : nous y mouillâmes le 25. Avril & en partîmes le 3. May pour la Havane qui est aux Espagnols dans les Indes Occidentales où nous mouillâmes le 13. May 1713.

Je ne trouve rien dans mon Journal depuis Anabon jusqu'à cet endroit ; si on veut sçavoir pour quoi, c'est que dans cet intervalle, ou je n'ai rien vû ou entendu qui me paroisse digne d'être rapporté, ou c'est que ce que j'en rencontrais de propre



à être placé dans une relation, est déjà connu & n'est point nouveau, ou bien que ma paresse ou d'autres affaires ont suspendu mon application à écrire ce que je voyois: Venons à ce que j'ai remarqué de la Havane.

## CHAPITRE IV.

### *De l'Amérique Occidentale.*

**L'**Isle de Cuba est une de celle qu'on appelle les Antilles nommez ainsi à ce qu'on dit, parce qu'on les rencontre avant d'aborder en Amérique du côté du Mexique; elle est située au 20 degré de latitude ou environ, ayant 250 lieues de longueur, 60 de largeur & 550 de circuit: elle a plusieurs Villes qui sont Saint Yago, Spiritu Sancto & Macanilla, mais la plus grande & la plus considérable est la Havane, dont le Port est le rendez-vous de tous les Vaisseaux qui partent de l'Amérique pour retourner en Europe & dans laquelle le Gouverneur de l'Isle de Cuba fait sa résidence.

La description que je fais de ce País & autres que j'ai vus dans l'Amérique, commence par ce qui m'a le plus frappé,

je veux  
des Sau  
bitans.

Le n  
leur la  
eux: r  
connoi  
on ne t  
tere de  
ce qu'i  
ou le r  
même  
des ric  
voient  
choses  
quelqu  
dant  
disent  
le cor  
tres v  
d'autr  
n'y a  
que l  
toute  
corro  
de la  
n'y a  
l'hon  
ne te  
malh

je veux dire , par les mœurs & Coûtumes des Sauvages qui en font les anciens Habitans.

Le nom de Dieu qu'ils appellent en leur langue *Tamoussi* est connu parmi eux : mais c'est la seule chose qu'ils en connoissent; ils ne l'adorent, ni le prient: on ne trouve même presque aucun caractère de Religion en eux, si ce n'est en ce qu'ils ont l'usage d'enterrer avec le pere ou le mary, la femme, les serviteurs, & en même-temps leurs hardes, des vivres & des richesses, comme si les morts pouvoient encore faire usage de toutes ces choses, ce qui semble supposer en eux quelque idée de l'immortalité: cependant il y en a beaucoup qui croient & disent expressément que l'ame meurt avec le corps; & au reste, les uns & les autres vivent comme s'il n'y avoit point d'autre vie après celle-cy, ou comme s'il n'y avoit point d'autre Dieu pour eux que leurs passions. Ils les suivent avec toute l'impetuosité brutale d'une nature corrompue à qui les premiers principes de la morale même ont manqué, & il n'y a point d'excez capables de dégrader l'homme en deshonorant la raison, où ne tombent dans leur aveuglement ces malheureuses Nations. Ils ne connoissent

point de bornes dans leur sensualité & leur vengeance, non plus qu'aucun art pour en goûter les douceurs : leur rage va jusqu'à se sacrifier leurs ennemis & en dévorer les entrailles, & ils sont perpétuellement en guerre avec les Nations voisines ; les Bois sont leur habitation ordinaire, & communément ils vont nus sans honte & sans pudeur occupés uniquement du soin de satisfaire leurs desirs à quelque prix que ce soit. Indociles à la correction, fiers & froids dans leur abord, ne faisant accueil qu'à ceux qui les préviennent & extrêmement sensibles au moindre mépris que l'on feroit d'eux : ils soupçonnent de mépris quand ils voyent deux personnes parler à l'oreille l'une de l'autre en leur présence. Par dessus tout cela, ils sont presque tous Sorciers, quoi qu'Athée : on dit qu'ils sont de temps à autre fort tourmentés du démon qui exerce sur eux un pouvoir tyrannique.

Leurs bonnes qualitez est d'être vigoureux, sains & robustes, de vivre en commun & en bonne union avec ceux de la même contrée, sans avoir besoin de prendre aucune mesure, pour garder leurs femmes, & leurs cases, & d'être très-fidèles à leurs paroles. Ils ne sont point

fourbes  
tinctio  
me éga  
à leur  
en leur  
& de

Le  
seul ca  
nature  
brer,  
lie de  
monie  
nes, le

Or  
ples, c  
tion d  
dans l  
re à c  
tout  
que le  
laissé  
rer de  
donn  
de ro  
avec  
un eff  
veille  
qui à  
fort  
mette



fourbes & ne connoissent point de distinction parmi eux, se traitans tous comme égaux, & toutes ces qualitez jointes à leur hardiesse qui est extrême, forme en leur faveur une idée de magnanimité & de noblesse d'ame très-grande.

Le Mariage parmi eux se fait par le seul consentement, & reconnoît là la nature mais dans la manière de le célébrer, on y trouve la grossiereté & la folie de leurs mœurs sauvages. Cette cérémonie est un véritable sabat par les mines, les postures & le bruit qu'ils y font.

On reconnoît encore parmi ces peuples, combien les hommes ont d'inclination d'ajouter quelque chose à leur figure, dans le dessein de s'embellir & de se plaire à eux-mêmes : car quoiqu'ils ignorent tout l'attirail prodigieux des ornemens que les Européens ont inventé, ils ne laissent pas de trouver du plaisir à se parer des choses étrangères qui peuvent leur donner quelque éclat : ils se peignent de rouge qu'ils appellent roucou, mêlé avec une espece de graisse, & cela fait un effet qu'ils croient sans doute merveilleux pour les rendre agréables, mais qui à nos yeux les rend des grotesques fort hideux & fort dégoûtans : ils se mettent aussi au tour du col & de leurs

bras un espece de colliers & de bracelets faits avec ce qu'ils appellent de la raffade.

Ils tirent leur nourriture de la pêche & de la chasse, & ils sont extrêmement habiles dans ce dernier exercice, ainsi que je l'ai vû moi-même. De 20 flèches qu'ils tireront, il n'y en a pas une qui ne porte & qui ne tuë, soit que le gibier vole ou qu'il soit arrêté; au reste, ils ne se servent pas moins bien d'armes à feu.

Ils ont de petits jardins près de leurs cases où ils élevent du tabac, dont l'usage, comme on sçait, nous vient de l'Amerique: ils sçavent trouver comme nous du plaisir à le fumer, auquel ils ajoutent celui de la danse & de la bonne chere, mais le plus grand de tous pour eux est celui de la lubricité, en la leur promettant, on peut leur faire entreprendre toutes choses.

On pourroit entreprendre de prouver que l'Amerique, qui est la plus grande des parties de la terre, ne leur cede en rien du coté des autres avantages, & même les surpasse en beaucoup de choses: on y trouve toutes les richesses & les graces que la nature a partagez aux differens climats de l'Asie de l'Europe & de l'Affrique. Air pur & vivifiant, terres grasses & fertiles, grand nombres de Rivières des

plus pro  
Troupea  
toute  
des M  
eries,  
Poisson  
vironne  
à ses H  
vers, d  
la face  
de quoy  
autres  
dont n  
combie  
autres  
plantes  
pour la  
& la  
jours

J'ay  
costé  
un per  
tomne  
sans f  
temps  
voit p  
n'y lo  
fraîch  
vie &  
doux

plus profondes & des plus larges , des Troupeaux innombrables , de bétail de toute espece , des Prairies , des Bois , des Mines d'or d'argent , & de Pierrieres , des Pesceries de Perles , & de Poissons de toute sorte ; la Mer l'environne de tous côtez , & semble offrir à ses Habitans le commerce de l'Univers , d'autant plus qu'ils trouvent sur la face & dans le sein de leurs champs , de quoy attirer tous les Marchands des autres Nations. Outre tous les biens dont nous venons de parler ; on sçait combien l'indigot , le sucre & plusieurs autres trésors qu'elle produit , soit en plantes , animaux ou minéraux , soit pour la vie , le plaisir , la magnificence & la Medecine , y fait aborder tous les jours des Vaisseaux.

J'ay admiré sur tout le climat du costé du Cap François , l'année y est un perpetuel Printemps jointe avec l'Automne. On n'y voit jamais les arbres sans feüilles , fleurs & fruits , en même temps l'air y est excellent , & on n'y voit presque point de malades , les vents n'y soufflent ordinairement que pour rafraîchir la terre , qui d'ailleurs pleine de vie & sans cesse caressée par les plus doux & plus favorables rayons du So-



leil , n'y attend presque point la culture & le travail de l'homme pour luy prodiguer tous les fruits ; on peut se flater qu'avec un seul Negre travaillant au sucre & à l'indigot , on est en état d'y faire un trafic considerable.

Les Mines intarissables d'or & d'argent qui s'y trouvent , font bien voir que cette partie du monde est sous un Ciel favorable & heureux. La formation de ces métaux précieux demande une terre bien épurée & un feu astral bien parfait ; aussi il semble que les exhalaisons qui se levent dans ce Pays ayent toute la nature de l'or & tout l'éclat du Soleil , & l'air en est enrichi avant la terre , on le voit sans cesse rempli de feux semblables à de petites étoiles qui brillent de l'éclat le plus vif , & s'évanouissent ensuite en tombant ; il semble que ces petits astres soient comme la semence de l'or , de l'argent & des pierreries qu'on trouve en si grande abondance dans cette riche terre.

L'on n'y trouve point comme dans nôtre France ces broüillars épais nuisibles , qui causent tant de maladies par l'excès d'humidité , dont ils accablent l'air qui est nôtre premier aliment , &

qui emp  
autres c  
riture ;  
que les  
& plus  
commun  
influenc  
y produ  
comme  
cesse de  
qu'avec  
né dans  
plus lon  
étoit sa  
on peut  
coup d  
pur y e

Voic  
Fruits  
vû dan

Les  
connus  
troupe  
meille  
leurs p

Les  
Sangli  
goût e  
& des  
que de

qui empêchent la parfaite coction des autres choses qui servent à nôtre nourriture ; & c'est ce qui fait sans doute, que les Habitans y sont bien plus sains & plus robustes que nous, & y vivent communement plus long temps. Cette influence précieuse qui domine & qui y produit les métaux parfaits, y est comme un or potable qui tombe sans cesse des astres, & je ne doute point qu'avec ce secours un homme qui est né dans ce Pays ne pût encore y vivre plus long temps que l'on n'y vit s'il étoit sage ; les eaux d'ailleurs, comme on peut s'imaginer y participans beaucoup des qualitez précieuses d'un air si pur y étans tres-salutaires.

Voicy en particulier les Animaux, Fruits, Racines & Herbes que j'ay vû dans l'Amerique.

Les Cerfs qui sont des animaux fort connus parmy nous, se trouvent là par troupes, & la chair en est beaucoup meilleure, on y fait un grand trafic de leurs peaux.

Les Chevreüils, les Cochons, les Sangliers y sont communs & d'un goût excellent ; on y voit des Chevres & des Chevreaux en quantité, ainsi que des Bœufs sauvages, dont les Chas-

leurs tuënt tant qu'ils le veulent , & font de leurs peaux un commerce considerable.

On y voit des Singes de trois ou quatre especes , mais cependant moins communs qu'en Afrique.

Les Tygres y sont en grand nombre & leurs peaux fort recherchées. Il y a des Loutres dont le poil sert , comme on sçait , à faire des Chapeaux , ainsi que quantité de Renards noirs & de Caïmans , desquels on tire des roignons de musc fort estimez. On y mange des Agoutils , qui sont des animaux de la grosseur d'un Lievre , qui ont le poil rude comme celuy d'un Porc , & le museau comme celuy d'un Rat.

On mange d'un autre animal fait comme un Rat sauvage , lequel ils nomment Pirolis , il est d'un goût délicieux.

On y trouve fort communément d'une espece de Lezards , mais gros comme la cuisse d'un homme , on m'en a fait manger , & j'en ay trouvé la viande plus délicate que celle des Poulets , ils se mangent bouillis ou en fricassée avec une saulce jaune faite de leurs œufs ; j'en avois déjà mangé à la Martinique où ils sont excellents.

La  
forte  
comm  
grosse  
dées  
ves ,  
de pl  
Anac  
Cerce  
C'e  
en ab  
eom  
Amaz  
Malh  
font t  
est me  
On  
est fo  
des co  
nature  
est gre  
que la  
un ph  
par t  
l'Am  
Qu  
dans  
les ar  
nouve  
cantar



La terre y est couverte de toutes fortes de Volailles & de Gibier, comme Poules ordinaires, mais plus grosses que les nôtres, Poules faisandées, Poules d'Indes, Pintades, Grives, Tourterelles, Ramiers & Perdrix de plusieurs especes, des Aigrettes, des Anacos, des Faisans, des Canards; Cercelles, Vignons & Becassés.

C'est-là qu'on trouve des Poroquets en abondance & de toutes les especes, comme Curcaux, Curiaques, Sarosora, Amazonnes, Caninets, Haras Perigues, Malhevis & enfin des Grisgris, lesquels sont tres-bons à manger quand leur chair est mortifiée.

On y trouve un espece d'oiseau qui est fort beau par la diversité brillante des couleurs, dont son plumage est peint naturellement, il s'appelle Colybie, & est gros comme un Etourneau; on dit que la poudre en est bonne pour faire un philtre amoureux. Cet oiseau est rare par tout ailleurs, mais commun dans l'Amérique.

Quand on va se promener la nuit dans la Campagne ou dans un jardin, les arbres vous y offrent un spectacle nouveau & fort agreable, les Mouches cantarides dont ils sont couverts, y

jetent un éclat qui vous frappe beaucoup plus que celui des vers-luisans de la France.

L'Amerique n'est pas moins fournie d'animaux aquatiques, que des terrestres : on y trouve Rais, Soles, Turbots & Dorades, nommez autrement parmy nous Dauphins, avec des Machoirants, Poissons qui ont la tête trois fois plus grosse que le corps : il y a de plus des Huîtres qui sont excellentes, des Lamanthirs ou Vaches marines, dont la chair est aussi délicate que celle du Veau ordinaire, des loups marins d'une grosseur prodigieuse, des Tortuës de même, fort grosses, & d'un usage des plus sains & des plus agreables pour la nourriture, des Burgots, qui sont des especes de Limaçons appellé Sioura par les Sauvages, des Crables & autres Coquillages semblables aux Ecrevises & à peu près du même goût.

On peut ajouter qu'il n'y a point d'animaux particuliers de l'Europe, qu'on ne pût nourrir & élever dans l'Amerique : Venons aux Vegetaux.

Les Fruits, les Herbes, les Racines, ne se sentent pas moins de la bonté du climat, que les animaux & les métaux, on les y trouve en abondance & avec

un d  
qui n  
les  
proxi  
dans  
a de  
des  
rope  
conse  
de l'

Le  
cieuse  
avec  
grand  
seaux  
Mara  
nie d'  
plante  
aussi f  
d'Ha  
un g  
de le  
un gro  
font a  
On y  
Pimer  
fortes  
de gou  
Ils  
gembr

un degré d'excellence & de perfection , qui ne doit pas être commune à toutes les contrées , qui n'ont ny la même proximité du Soleil , ny la même pureté dans l'air ; que l'on songe combien il y a de difference entre nos plantes & celles des parties septentrionnelles de l'Europe , & combien il y en doit avoir par consequent entre ces premieres & celles de l'Amerique.

Les Cannés de sucre qui sont si précieuses & qui y croissent de toutes parts avec profusion , sont sans doute un grand article dans ce Chapitre , les roseaux sont moins communs dans nos Marais , & il faut que la terre soit fournie d'un sel bien exquis pour élever une plante si délicieuse & d'une maniere aussi feconde qu'elle le fait , il n'y a point d'Habitans en Amerique qui n'aient un grand taillis de ces Cannés autour de leur habitation , & qui n'en tirent un gros profit par le commerce qu'ils en font avec les Européens.

On y recueille du Poivre qu'ils appellent Piment , & dont ils comptent de trois sortes , toutes trois néanmoins en forme de gouffes , mais de differentes couleurs.

Ils ont aussi grande quantité de Gingembre qui est fort stomachal : les Ci-



trons , les Oranges , les Limons n'y font pas moins communs que les Pommes en Normandie.

Le Coton pend sur des arbrifcaux en tout temps & en tout lieu, & le Tabac presentement si connu parmi nous , est de temps immemorial l'herbe la plus vulgaire de ces contrées.

Les Ananas gros comme la forme d'un Chapeau & de la même figure qu'une Pomme de Pin, & aussi agreables au goût que le sucre , la canelle , la fraise & l'eau-rose melez ensemble , y croissent par tout comme les Artichaux en Europe.

Les Bacos qui font une espece de Figues de la grosseur d'un œuf de Poule & demi-pied de long , s'y cueillent à la cime d'un seul jetton au milieu du haut de l'arbre , les Forêts en sont pleines.

On y trouve les Bananes qui sont de la même nature que les Bacos , mais plus longs.

Les Mameiens qui sont de la forme des Artichaux , approchent du goût des Bananes.

Les Chimans semblent encore pour la figure aux Artichaux , mais ronds & sans pointes , ayant le gout du sucre.

& la cl

Le

fruits

trois

peu a

font l

De

dans

comm

De

ayant

gros

Un

cenill

un n

que c

De

comm

la fra

Il

l'Am

pece

qu'on

& l

quan

O

eine

le g

veri

d'un

& la chair un peu cotonneuse.

Les Pommes d'Acajou sont des fruits gros comme un œuf, longs de trois ou quatre doigts, d'un goût un peu aigre, ayant une noix au bout, sont bonnes à manger comme le reste.

Des Carata gros comme le doigt, dans lesquels il y a des petits grains comme la pointe d'une épingle.

Des Papayers remplis de pepins, ayant le goût du persil, les fruits sont gros comme un œuf de Poulle d'Inde.

Une espèce de Pomme nommée Macenille de la grosseur d'un œuf ayant un noyau : ce fruit est si venimeux, que ceux qui en mangent en meurent.

Des Goyaves qui est un fruit rond comme un œuf & du même goût que la fraise, ayant les pepins fort durs.

Il y a aussi dans toutes les Iles de l'Amérique des Melons de la même espèce des nôtres, outre une autre sorte qu'on appelle Melons d'eau, les uns & les autres fort rafraîchissans & en quantité.

On y trouve l'Igname qui est une racine, dont la tige est rampante, elle a le goût du Maignoc. est peinte de diverses couleurs, grosse comme la tête d'un homme, & large de plus d'un pied,

elle passe pour saine & agreable , les Sauvages s'en seruent pour faire leur breuvage.

Le Maignoc qui est un arbrisseau de cinq pieds de haut ou environ , sa racine qui est appellée du même nom , est grosse comme la cuisse.

Des Palmistes dont on tire du vin doux comme le vin nouveau en France. Il y a à la cime de ces arbres un gros rejetton qui se mange cuit ou cru comme l'Artichaux avec du sel & du poivre ; mais il faut couper l'arbre pour en avoir les fruits tant ils sont inacessibles.

Des Patates qui sont des racines d'une tige rampante , & dont le fruit gros comme le poing a le gout des Châteignes.

Des Cocotiers dont la hauteur est fort élevée , & dont le fruit donne à boire & à manger ; ce qu'on en mange a le goût de noisette , & la liqueur qu'on en tire est comme un lait sucré , le tout est fort sain.

Il y a de certains arbres de la grosseur d'un Noyer qui portent des Citrouilles aussi grosses que les nôtres , & dont les côtes sont seches & si dures , que les Sauvages en font de la vaisselle pour manger & pour boire.

J'ay  
dinaire  
du Mo  
que j  
Havan  
presqu  
chose.

Apr  
Havan  
Vera-  
Royau  
possed  
vâmes  
8. mo  
quelq  
& ent  
la C  
90. lie  
quelq  
ment  
des E  
de, d  
par l  
sous



J'ay oublié de dire que quoy qu'ordinairement les Sauvages de cette partie du Monde soient nuds, cependant ceux que j'ay vû à la Martinique & à la Havanne parmy nous, étoient tous presque couverts de peaux ou autre chose.

Après avoir demeuré neuf jours à la Havanne, nous fîmes voile pour la Vera-Cruz, qui est un Port dans le Royaume du Mexique en Occident, possédé par les Espagnols, où nous arrivâmes le 8. Juin 1713. Nous y restâmes 8. mois, pendant lequel temps je fis quelques remarques que je vais donner, & ensuite je parleray de Mexico qui est la Capitale de cette contrée, distante de 90. lieuës de la Vera Cruz. Je diray aussi quelque chose en general du Gouvernement, du Commerce & de la puissance des Espagnols dans cette partie du Monde, dont la plus grande a été conquise par leurs Ancestres, & est demeurée sous leur domination.



---

 CHAPITRE V.

*De nôtre arrivée à la Vera-Cruz, & de ce qui s'y passa à l'égard des François.*

**L**E lendemain de nôtre arrivée à la Vera Cruz sur les dix heures du matin, le Gouverneur de la Ville avec les Contadors & autres Officiers Roiaux se rendirent à nôtre bord pour y faire la visite, ce qu'ils executerent assez legerement nous répondîmes avec soin à leurs honnêtetez; on fit crier sept fois à nôtre Equipage *Vive le Roy*, & on le fit à de sept coups de Canon.

Nous eûmes ensuite la visite du sieur de Guevara, Directeur de la Compagnie Royale de Lasciente, de M. l'Amital des Gallions d'Espagne, & du Gouverneur du Fort que nous reçûmes tous avec les ceremonies & distinctions qui leur étoient dûes, nous paroissions assez contents les uns des autres, mais cela changea le lendemain.

Le Gouverneur de la Ville étant revenu nous voir ce jour-là, demanda à M. Bigot nôtre Capitaine, une seconde  
visite.

visite  
été a  
deux  
avec  
tôt à  
dirent  
cours  
remor  
falloit  
& dé  
quoy  
M. E  
dema  
la Ch  
avoir  
visite.  
tente  
cotille  
à côté  
sur le  
Bigot  
qu'ils  
les au  
même  
page  
les V  
faire f  
voulu  
de ces  
nôtre

visite de son Vaisseau , ce qui luy ayant été accordé , nous vîmes revenir sur les deux heures après midy les Contadors avec des Gardes , qui se mirent aussitôt à fureter de tous côtez Ils descendirent à nôtre fond de calle qu'ils parcoururent legerement , puis tout à coup remonterent & dirent à M. Bigot qu'il falloit faire vuider ledit fond de calle & décharger tout nôtre Vaisseau ; & quoy que leur pût remontrer là dessus M. Bigot , ils persisterent dans cette demande , & cependant entrerent dans la Chambre du Capitaine , après luy avoir demandé la liberté d'y faire une visite. Ils y trouverent contre l'attente de M. Bigot , des Ballots de Pacotilles qui étoient dessous son lit , & à côté d'un alcove , dont ils dresserent sur le champ leur Procès verbal. M. Bigot mécontent & surpris , craignant qu'ils ne saisissent ses marchandises avec les autres du Vaisseau , & ne l'arrêtaissent même prisonnier , disposa tout son équipage , & fit donner des armes à tous ses Volontaires , pour être tout prêt à faire feu sur les Espagnols en cas qu'ils voulussent nous faire quelque chagrin de cette force-là : ils ne saisirent point nôtre Vaisseau parce qu'il appartenoit



au Roy, ni ne firent point emprisonner M. Bigot ; mais ils firent débarquer dès le soir même toutes les Pacotilles & les enleverent , à quoy on ne jugea pas à propos de faire la moindre resistance , non plus que le lendemain qu'ils vinrent avec le Gouverneur de la Ville , & qu'ils tirèrent de nôtre Vaisseau toutes les autres marchandises , jusqu'aux coffres & aux males , comme effets confiscables selon les Reglemens & Traitez ; en quoy leurs pretentions étoient mal fondées & leur Procès verbal faux, ainsi que leur conduite fourbe ; car par les conventions de la Compagnie Royale de l'Assiente avec les Espagnols ; il est porté que les Vaisseaux ne seront point fouillez , mais seulement souffriront des Gardes jusqu'à leur départ, & que l'on ne feroit que les Marchandises qui seroient débarquées à terre : nous ignorions malheureusement ce Traité , mais les Espagnoles ne l'ignoroient pas ; ce qui fait voir leur caractère d'autant plus perfide en cette occasion, que Monsieur Bigot ayant voulu composer avec eux pour les Marchandises du Vaisseau autres que ses Pacotilles : ils lui répondirent d'une manière à lui faire croire que s'ils les enlevoient , ce ne seroit que

pou  
part  
dre  
exac  
rent  
lité  
c'est  
don  
la v  
nos  
une  
de l  
à no  
révo  
mois  
leur  
la V  
vres  
de m  
pour  
d'ab  
qui l  
prét  
banc  
qui l  
tous  
oblig  
tre e  
des f  
Dour

pour les mettre en dépoſt juſqu'à ſon départ, & les lui rendre alors pour les vendre, pourvû qu'il en fit une déclaration exacte ; en quoi cependant ils le trompèrent, quoi qu'il fit de ſon côté avec fidélité tout ce qu'ils exigeoient de lui, & c'eſt même l'eſperance qu'ils lui avoient donnez alors, qui l'avoit rendu ſi facile à la viſite & au débarquement de toutes nos Marchandiſes. Cependant il arriva une choſe qui embarrassa le Gouverneur de la Vera-Cruz, & même le fit recourir à nous. Les Troupes de ſa Garniſon ſe révolterent ſur ce que depuis 25 à 26 moiselles n'avoient pas touchez un ſol de leur paye : elles s'étoient retirées hors de la Ville, arrêtoient de jour tous les vivres & denrées qu'on y apportoit, & de nuit y rentroient en petites bandes pour piller ; le Gouverneur ſe propoſa d'abord de les combattre avec les Soldats qui lui étoient reſtez, mais quand il fut prêt de donner, il ſe vit entièrement abandonné de tous exceptez de ſes Gardes qui ſont des Soldats armez de lances & tous preſque Nègres, enſorte qu'il fût obligé de ſe retirer au plûtôt pour ſe mettre en ſûreté. Cette revolte pouvoit avoir des ſuites d'autant plus fâcheuſes que les Bourgeois favorifoient ſous mains les

rebelles à qui ils avoient avancé beaucoup de choses pour leur nourriture & leurs vêtemens , & qu'ils desiroient fort de voir en état de les payer : cependant ceux-cy protestoient qu'ils n'en vouloient point au Gouverneur , & qu'ils seroient toute leur vie fideles à leur Roy Philippe V. tout prêts à se calmer dès qu'on les auroit payez ; mais qu'ils ne vouloient point attendre d'avantage , ne pouvant plus souffrir que l'on fit sortir tous les jours à leurs yeux l'or & l'argent de l'Amérique pour le transporter en Europe, sans en tirer seulement leur entretien & leur subsistance. Le Gouverneur ne voulant point ou ne pouvant leur donner satisfaction dépêcha un Courier au Duc de Linarez Viceroi de l'Amérique , résidant à Mexico , & en attendant il songea à se munir de nôtre secours. Il le fit demander à Monsieur le Chevalier d'Airs qui se trouva pour lors à la Vera-Cruz , commandant tous les Vaisseaux François qui y étoient , ce que cet Officier lui accorda avec esperance de pouvoir , en cette occasion , nous faire rendre toutes nos Marchandises, du moins pour prix du service que nous allions rendre aux Espagnols : ce n'étoit pas leur intention comme nous le reconnûmes dans la suite,

mais  
par  
tem  
10 ha  
pour  
arme  
outre  
de de  
Hab  
à nô  
entrâ  
gue ,  
Mon  
passé  
empa  
Eglif  
Nous  
pour  
les re  
dans  
la nu  
de M  
comm  
marc  
verne  
voir  
barra  
pastre  
avec  
propo



mais ne pouvant deviner & jugeant d'eux par nous, nous ne perdîmes point de temps & nous descendîmes à terre sur les 10 heures du soir au nombre de trois cens pour les secourir. Nous étions tous bien armez de fusils, pistolets & sabres, & outre cela nous armâmes nos Chaloupes de deux pierriers chacune en cas que les Habitans de la Ville voulussent s'opposer à nôtre entrée dans leur Ville: nous entrâmes sans résistance du côté de la digue, & après nous avoir passé en revue, Monsieur le Chevalier d'Airs nous y fit passer au travers, & nous allâmes nous emparer d'une porte qui est devant une Eglise qui sert d'Hôpital aux François. Nous étions là placez fort commodement pour nous deffendre & pour surprendre les rebeles en cas qu'ils voulussent entrer dans la Ville: nous y passâmes le reste de la nuit toujourns alertes & accompagnés de Monsieur le Chevalier d'Airs qui nous commandoit. Le lendemain l'on nous fit marcher sur la grande Place où le Gouverneur vint nous voir, fort content d'avoir une si bonne ressource dans l'embarras où il étoit: cependant il n'avoit pastrop d'envie de nous mettre aux mains avec les Espagnols révoltez, & il ne se proposa de profiter de nôtre assistance

que pour traiter avec eux d'une manière plus sûre & plus avantageuse, en sorte qu'il leur fit parler de se remettre de bon gré à leur devoir, & n'y ayant pas réussi il se borna, au lieu d'aller les attaquer, à demeurer sur la deffensive jusqu'à ce qu'il eut des nouvelles du Viceroi. Pour cela on nous fit avancer vers l'Eglise de Saint-Dominique où on établit nos Corps de Garde; les Bourgeois n'étoient point trop contens de voir ainsi des François dans leur Ville, & nous de nôtre côté nous étions ravis d'une occasion comme celle-là qui leur faisoit voir qu'ils avoient besoin de nous, d'autant plus qu'ils n'en étoient pas persuadés: car c'est une chose prodigieuse que le mépris & la haine qu'ils ont pour nous. Pour faire voir l'un & l'autre, je n'ai qu'à rapporter les insultes que nous effuyons de leur part dans le temps même que nous semblions Maîtres de leur Ville, & les tenir à nôtre discretion: presque tous les jours & toutes les nuits, nos sentinelles se voyoient accablées de coups de pierre qui partoient du jardin des Jacobins qui, pour le dire en passant, sont, ainsi que tous les autres Moines Espagnols, les plus insolens coquins que nous trouvions en nôtre chemin; dans la Domination Espagnolle, la

moi  
leur  
p:l  
voy  
gou  
nôtr  
nou  
mœ  
les a  
seco  
post  
dre  
s'y r  
fenc  
nou  
de  
prise  
le  
tem  
fou  
du  
toit  
tout  
d'in  
faire  
les p

moindre chose que leur inimitié furieuse leur suggere contre nous est de nous appeller chiens de François, quand ils nous voyent passer dans les ruës & de crier gourin, gourin, en faisant allusion à nôtre mot ouï, comme s'ils vouloient nous reprocher d'avoir le langage & les mœurs d'un cochon : cependant les rebelles ayant appris que nous étions venus au secours du Gouverneur & que nous étions postez dans la Ville pour leur en deffendre l'entrée se tinrent à la campagne & s'y retrancherent, bien résolus de se deffendre si nous allions les attaquer : on nous dit même qu'ils s'étoient emparez de 4 piéces de canon qu'ils avoient surprises dans l'ancienne Vera-Cruz, mais le Gouverneur ne demandoit que du temps, & il les laissa volontiers se morfondre, tandis qu'il attendoit le Viceroi du Mexique, qui lui avoit écrit qu'il parloit pour venir châtier ces rebeles : ainsi tout demeura jusques-là dans une espece d'inaction pendant laquelle je songeai à faire mes remarques sur le País & sur les peuples.





## CHAPITRE VI.

*Description de la Vera-Cruz, Ville de l'Occident, & autres particularitez.*

**L**A Vera-Cruz est une Colonie Espagnolle établie par Las Cortés, Général de cette Nation qui avoit fait autrefois la Conquête de ce País, & qui l'a poussé jusqu'au Mexique. Cette Ville n'est pas, à beaucoup près, ni si belle ni si grande que la Havane, les rues cependant y sont droites & bien percées, mais les maisons n'y sont pas belles : si vous en exceptez celles qui sont sur la rive, lesquelles ne sont pas mal bâties. Les Eglises de même n'ont au dehors aucune beauté : on n'y voit point le bon goût, ni la régularité de l'architecture, quelques unes sont en dômes, mais trop simples : le dedans est assez propre & riche par les dorures & argenteries. Elle a un Port très fréquenté : tous les gallions d'Espagne y abordent, ainsi qu'une infinité d'autres Vaisseaux de l'Europe qui y viennent trafiquer, l'entrée du Port y est difficile ayant plusieurs roches à sa droite & à sa gauche, & outre ce-

la sa ra  
derabl  
Ingen  
Ville.  
beau, c  
Auriss  
avant  
fort ha  
Ou  
petits  
sur le  
descer  
Elle  
& ma  
le sabl  
les cou  
passer  
quelq  
alors i  
le Por  
même  
la côt  
de bor  
fait,  
portat  
il n'y  
navig  
fait in  
Par  
certai

la rade est deffenduë par un Fort considerable & très régulier, construit par un Ingenieur François, & qui commande à la Ville. De ce Fort, quand le temps est beau, on découvre une montagne nommé Aurissau qui est éloignée de 30 lieuës avant dans les terres & dont le sommet fort haut est toujourns couvert de neige.

Outre ce Fort, il y en a deux autres petits aux deux bouts de la Ville & situez sur le bord de la Mer pour empêcher les descentes.

Elle a des mutailles, mais mauvaises & mal entretenues: il y a des endroits où le sable que le vent du Nord y apporte les couvre, en sorte qu'il est très facile de passer par dessus. Cette sorte de vent est quelquefois si furieux en ce Pais qu'il est alors impossible de se tenir de bout sur le Pont des Vaisseaux, lesquels sont eux-mêmes fort en danger à moins d'aller sur la côte où de les amarer sur le Fort avec de bons cables, ainsi que nous avons fait, & par cette raison encore, il est important de se bien munir de vivres, car il n'y a nul moyen d'en aller chercher, la navigation des chaloupes étant tout-à-fait impossible.

Par bon-heur ces vens ne durent qu'un certain temps de l'année qui pourtant est

encore bien long : ils commencent au  
15 Septembre & finissent à la fin de Fé-  
vrier ; ce qu'il y a de bon c'est qu'ils se  
reposent par intervalle , & qu'ils ne sont  
violens ordinairement qu'aux déclin &  
aux renouvellemens des Lunes.

Ce que j'ai remarqué en ce Païs des  
mœurs des Espagnols est, qu'ils sont là tels  
en général ou plus mauvais même &  
plus ridicules qu'en Espagne : leur vertu  
est une politique , & leur religion une  
momerie ; j'entends dans la pratique,  
ils sont même fort licentieux ici du moins  
au sujet de leurs Mariages : on peut dire  
qu'il n'y a pas à la Vera-Cruz cent de-  
ces conjonctions qui soient légitimes ,  
quoiqu'il y ait plus de 4 mille feux : ils  
se tiennent ensemble hommes & femmes  
tant qu'ils se conviennent , & au moïn-  
dre sujet de dégoût ils se quittent sans  
façon , ce n'est que concubinages : on  
sçait d'ailleurs & combien ils sont vains  
& vindicatifs , & comme ils mettent  
leur religion à porter d'un côté un Ro-  
faire , & leur bravoure à porter de l'au-  
tre un dague dont ils poignent à leur  
commodité leurs ennemis.

Comme nous nous trouvâmes à la  
Vera-Cruz dans le temps des Processions  
que l'on fait aux Fêtes du Saint Sacre-

ment  
mirer  
un v  
enten  
de l'E  
ment  
pour  
toute  
nistré  
bleme  
idée d  
mable  
qui se  
voyez  
monf  
grosse  
leurs  
ges à  
font f  
les p  
ce so  
jouen  
pas d  
porte  
leur  
parler  
on ve  
mal d  
cache  
la po



ment, j'eus occasion de voir & d'admirer le ridicule de leurs devotions, c'est un vrai jeu de théâtre & des plus mal entendu. Dès que la Procession fut sortie de l'Eglise, on monta le Saint Sacrement dans un carosse qui est fait exprès pour le porter dans les occasions & dans toute autre même quand on va l'administrer aux malades : ce carosse est passablement propre, & ce n'est pas dans cette idée que les Espagnols me paroissent blamables. Le voici, c'est qu'après le Clergé qui suit à pied le Saint Sacrement, vous voyez paroître une douzaine de figures monstrueuses hautes de 12. à 15. pieds & grosses à proportion, de différentes couleurs, les unes noires & les autres rouges à qui gens qui sont cachez dessous font faire les grimaces & les contorsions les plus ridicules de nos marionnettes : ce sont ordinairement des Mores qui jouent cette mascarade & qui n'oublient pas de faire danser les phantômes qu'ils portent, outre les autres momeries qu'ils leur font faire & dont nous venons de parler. Cependant ce n'est pas tout, & on voit venir après eux une figure d'animal de la grosseur d'un Elefant où sont cachez encore plusieurs autres Mores qui la portent & la font mouvoir avec la mèche

me gravité ; & enfin parut une troupe de masques des mieux choisis pour faire peur & rire en même temps par leur air, leur posture sur tout & leurs cris semblables à ceux des bêtes farouches : le peuple marchoit extasié d'un si beau spectacle qui fut relevé par des fusez volantes, quelques fanfares de trompettes assez pitoyables, de la décharge de la Mousqueterie & d'un feu d'artifice mince & mal executé que l'on tira sur la grande Place vis-à-vis de la grande Eglise : ce feu étoit construit en pyramide avec un aigle à deux têtes au-dessus, & une renommée qu'on avoit placée au-dessus du cloché devoit descendre & venir l'allumer, l'idée seule en étoit passable & rien n'y répondit dans l'exécution.

J'eus bien lieu de m'étonner encore en les voyant à l'Eglise & à la face des Autels, de la hardiesse qu'ils ont de s'appeler Catholiques par excellence, & de nous traiter d'indévots & d'herétiques ; les Prêtres même ne s'y faisoient point de scrupule de parler & de rire librement pendant qu'ils célébroient eux mêmes la Messe : ainsi ce lieu Saint est pour eux, un théâtre d'impudence & d'amusement aussi bien que pour les femmes, & les libertins d'entre les Laïques.

Je m  
dre si d  
parce c  
les org  
caracte  
Je ne pr  
ait poin  
n'ay tro  
& qui  
naires à  
meilleu  
çois dif  
trouvé  
leurs qu

C E

Porte  
nom

IL s  
son a  
une des  
il avoit  
blanche  
gac, le  
la taille  
cre, l'

Je me fais un plaisir, je l'avouë, de peindre si defavantageusement cette Nation, parce qu'il y en a beaucoup à rabaisser les orgueilleux, & que l'on sçait que ce caractere est le dominant des Espagnols. Je ne prétends pourtant pas dire qu'il n'y ait point de vrai merite parmi eux, j'en n'ay trouvé de parfaitement estimables, & qui outre les qualitez propres & ordinaires à la Nation, avoient mêmes les meilleures qui puissent rendre un François distingué, & un entr'autres que j'ai trouvé à la Vera-Cruz qui mérite d'ailleurs que je le fasse connoître.

---

## CHAPITRE VII.

*Portraits Historiques d'un Espagnol nommé Sagreda, & d'une Espagnolle nommée Albertine.*

IL s'appelloit Sagreda, venerable par son air, son âge & ses mœurs: c'étoit une des belles vieillesse qu'on puisse voir, il avoit 85. à 86. ans, une chevelure blanche comme neige & encore fort longue, le corps droit, la mine majestueuse, la taille un peu plus haute que la mediocre, l'œil vif, les couleurs belles, la



phisionomie sage & enjouée, ayant un fort grand usage du monde, & le méprisant. Il me dit qu'il avoit appartenu à Dom Juan, fils naturel de Philippe IV, & qu'il l'avoit suivi en Flandres dans le temps que ce Prince en étoit Gouverneur : j'ai vû adjoûtoit-il vôtre Prince de Condé, & je l'ai admiré autant que vous autres François avez pû faire, j'ai fait attention à cette intrepidité prodigieuse qui étoit marquée jusques dans ses moindres gestes, & cet esprit fécond & véritablement militaire, toujours présent, toujours actif, qui conduisoit sa valeur, ne m'a point échapé. Les Espagnols qui sont petits admirateurs n'avoient point assez d'yeux pour lui, moi je ne le voyois jamais que je ne songeasse à ce qu'auroit fait Alexandre s'il avoit eû à faire contre un Prince si brave & si sçavant dans l'art de la guerre. J'ose dire, continuoit Secreda, que j'ai eu beaucoup de part aux intrigues de la Cour de Dom Juan dans ce temps-là, & à ses desseins par rapport au Prince de Condé & aux troubles de la France : j'ai été, pour trancher court, dans tout l'ébloüissement que peut causer la fortune par ses faveurs & ses promesses. & le monde n'a point de charmes que je n'aye goûté, mais je ne sçai

point-  
dent,  
trouvo  
quoit,  
beau  
pour m  
les diffé  
duisoie  
tié mor  
agrême  
l'embar  
moi-m  
le plus  
mon a  
avec i  
plus ef  
voient  
tout d  
un me  
même  
je paye  
Courti  
tranqu  
dire to  
ma ver  
turel q  
penda  
vois &  
bien fa  
de, je

point comme les autres s'en accommodent, pour moi je vous avouë que j'y trouvois toujours quelque chose qui choquoit, & mon cœur & ma raison, j'avois beau employer tout l'art des passions pour me composer un état heureux dans les différentes situations où elles me conduisoient : j'avois beau y mettre de moitié mon imagination pour en relever les agrémens, je me trouvois toujours dans l'embarras mortel de m'accorder avec moi-même & de jouir de ce que j'avois le plus désiré ; quand j'étois arrivé où mon ambition avoit aspiré, je voyois avec inquiétude que je n'en étois que plus esclave, & les voluptez qui m'avoient le plus frappé de loin, devenoient tout d'un coup de vraies amertumes ; un moment après que j'en avois jouï ou même dans l'instant que j'en jouïssois, je payois tous les vains amusemens du Courtisan ou de ma liberté, ou de ma tranquillité, ou de ma santé, & pour dire tout, d'un peu de mon honneur & de ma vertu. J'y cherchois du vrai & du naturel que je n'ai jamais rencontré ; cependant malgré ces dégoûts que j'éprouvois & qu'éprouvera toujours une ame bien faite dans l'enfercellement du monde, je ne m'en tirois point, & je les im-

putois à mon peu de genie & de talens dans l'art d'être heureux, plutôt qu'à la nature des objets ridicules qui m'avoient séduit; j'ai resté 25. ans dans cet état jusqu'à ce que le Ciel me secourant enfin de cette maniere efficace dont il secourt les prédestinez, m'envoya coup sur coup toutes les disgraces qui peuvent le mieux rappeler un homme à lui-même, & aux esperances de l'éternité, en lui enlevant tout ce qui le charme dans cette vie: on me fit d'abord des passe-droits, on m'ôta ensuite mes Charges en attaquant même mon honneur qui fut le seul bien que je pûs sauver, & enfin je perdis un fils & une épouse qui étoient toute ma consolation; graces à Dieu, je sentis alors plus le dessein que Dieu avoit sur moi en me frappant ainsi, que la dureté des coups qu'il m'avoit portez. Une si grande experience fortifiant ma raison, elle fut en droit de reprocher à mon cœur son attachement pour le monde & de le rompre; j'y renonçai donc, & pour ne point avoir à combattre le monde même, toujours prêt d'insulter aux misérables qu'il a faits, quelque parti qu'ils prennent, je résolus de passer dans ces Païs éloignez, & de m'y confiner en quelque endroit secret pour le reste de

ma  
con  
mor  
lequ  
petit  
me v  
appa  
rich  
rou.  
mes  
aucu  
terre  
expo  
autre  
que p  
teress  
avec  
que j  
posse  
est m  
vroie  
pour  
rien,  
vrai p  
ble, je  
heur d  
ner, c  
sa dif  
& tou  
che: c



ma vie ; j'y suis venu sous un nom inconnu : on m'y a donné pour subsister un morceau de terre près de la Vera-Cruz, lequel je cultive , & où je me suis fait un petit toit , & un revenu médiocre comme vous voyez ; cette condition a une apparence de pauvreté , mais je suis plus riche que le Roy qui est Maître du Pérou. Je suis maître de moi même & de mes passions , aucun soin ne me trouble, aucune maladie ne m'afflige , aucune terreur ne m'importune , je ne suis plus exposé aux injustices & aux caprices des autres hommes, que je ne vois qu'autant que je veux, & avec qui je n'ai aucun intérêt à disputer : je suis toujours d'accord avec moi , parce que je ne desire que ce que je dois desirer , & que ce que je puis posséder malgré le monde entier. Quelle est mon occupation ? C'est celle que devroient avoir tous les hommes , celle pour laquelle ils sont nez , qui ne coûte rien , qui est toujours accompagnée d'un vrai plaisir , naturelle , glorieuse & agréable, je veux dire celle de penser : tout le malheur des hommes vient de ne s'y pas adonner, c'est-là la destinée de l'homme, c'est sa distinction , sa joye , sa seule affaire , & tout le secret de la félicité qu'il cherche : ce travail qui est si doux & si fa-

cile quand on en a pris l'habitude, adoucit tous les autres & en supprime une grande partie dans cet exercice ; je jouis de toute la nature , je rapproche de moi le Ciel , & ce qui est au de-là , la terre & tout ce qui est dans son sein : il me développa tous les charmes de chaque être, plantes , animaux , métaux , fleurs , fruits , Astres , & Dieu même , & je prouve là que la vraie jouissance appartient à l'esprit. Au reste , j'ose vous prendre pour témoin que le plaisir de la contemplation n'est point si abstrait qu'il nous coûte celui de la société : vous voyez comme je la goûte avec vous , & mon discours , je crois , n'est pas d'un homme perdu dans les nuës. n'est pas un jargon de Gnomes & de Sirphes. Je vous dirai plus & presque tout , la Vercru le sçait , je suis lié d'amitié particulière avec une femme qui demeure ici proche à cette petite maison que vous voyez , & plus d'un gros Seigneur est venu nous voir pour connoître par ses yeux & par ses oreilles le délicieux commerce que nous avons ensemble ; vous vous doutez bien qu'à ce commerce , les sens ont peu de part : elle n'est guères moins âgée que moi , elle a 75. ans , mais jamais esprit ne fut plus propre à en charmer un

autre  
Elle  
le d  
a été  
glée  
elle  
coût  
qui  
long  
dem  
les a  
verf  
la m  
réuss  
dans  
fin &  
seme  
l'aut  
par  
& l'a  
sonn  
jouio  
le res  
de fa  
air ,  
un tr  
la sit  
moir  
mais  
fa v

autre que celui de cette illustre vicille. Elle s'appelle Albertine, & est Espagnolle de naissance comme moi : sa jeunesse a été des plus brillantes & des plus déréglées, la beauté & la pauvreté réunies en elle, firent d'abord d'elle ce qu'elles ont coutume de faire de la plupart des filles qui ont l'une & l'autre. Un Partisan la logna & l'employa à ses plaisirs : elle demeura avec lui deux ans, après quoi les affaires de cet homme s'étant renversées, elle se fit Comedienne & devint la meilleure qui ait jamais paru à Madrid, réussissant également dans le serieux & dans le comique, ayant dans l'un ce jeu fin & naïf qui sçait exprimer si gracieusement le ridicule des passions, & dans l'autre toute la dignité d'une ame élevée par les sentimens heroïques ; dans l'une & l'autre scene, exacte à remplir le personnage dans toute son étendue, qu'elle jouïoit, n'ayant rien dans le geste, dans le regard, dans les inflexions différentes de sa voix, dans son maintien, dans son air, & dans son silence même qui ne fût un trait marqué, sensible, interessant : de la situation où elle devoit être, sa mémoire prodigieuse ne lui manquoit jamais, ses mouvemens étoient naturels, sa voix sonore, son regard doux & spi-



rituel, sa prestance noble & sa physionomie de celles qu'on aime à voir dans toutes sortes d'états ; on peut juger qu'une fille de théâtre comme celle-là trouva plus d'un homme prest à remplacer près d'elle le Partisan : elle en eût de toutes sortes, Petits maîtres, gros Seigneurs, riches Financiers, & Abbez d'importance, qui tous, chacun selon leur pouvoir, contribuoient à lui faire un état de splendeur fort brillant, & quoi qu'elle m'ait avoué depuis que de cette multitude d'amans qu'elle avoit, il n'y en avoit pas 4. qui lui plûssent véritablement, & qu'elle trouvoit de vrais dégoûts dans le reste : elle ne laissa pas de passer ainsi 30 ans à les faire succeder les uns aux autres, d'abord par une impetuofité de jeunesse & de sang boüillant dont elle n'étoit pas maîtresse, ensuite par un ragoût de vanité, charmée de se voir un grand nombre d'adorateurs & de pouvoir disputer aux femmes du plus grand air, l'avantage de plaire, qui est de tous le plus flatteur pour le sexe ; cependant dans tout ce tumulte de passions, sa raison ne laissoit pas d'avoir une espece de liberté & d'agir utilement du moins pour l'avenir. Nous nous connoissions dès-lors, & nous nous avouions avec une sincerité mutuel-

le qu  
vie é  
aussi  
vois  
realit  
mais  
trouv  
toute  
les p  
si je  
attac  
mêm  
vû à  
me  
raiso  
solid  
auro  
indif  
celle  
trop  
mes  
mieu  
conv  
priso  
bille  
Pre  
petit  
& su  
l'im  
passi

Je que les scènes les plus agréables de la vie étoient pour le moins aussi vaines & aussi fausses que celles du théâtre ; je ne vois point de vérité , je ne vois point de réalité en quoi que ce soit me disoit-elle , mais sur tout, je suis desolée de n'en point trouver dans les cœurs , & j'éprouve en toute occasion presque que mes amans les plus passionnez m'abandonneroient si je devenois laide , ainsi leur cœur n'est attaché qu'à la moindre partie de moi-même qui est ma beauté : mais j'ai pourvû à cet accident que je sçai tost ou tard me devoir arriver. Je me conserve ma raison toute entiere, & je la munis des plus solides réflexions pour ce temps-là : ils auront beau se hâter de me regarder avec indifférence , ils ne préviendront point celle que j'aurai pour eux , je les connois trop : elle connoissoit en effet les hommes à merveille , & elle sçavoit encore mieux représenter leur caractère dans une conversation, que sur le théâtre ; elle méprisoit sur tout souverainement & habilloit de toutes pièces deux sortes de gens : Premièrement , ceux qu'on appelle des petits Maîtres , nation frivole , légère & superficielle, qui n'a pour partage que l'impudence & l'indiscrétion disoit-elle , passionnez pour tout ce qui est outré &

hors des règles , en un mot , sans choix , sans goût , sans ordre , sans genie & sans mœurs. La seconde espece d'hommes qui lui déplaisoient étoient de ces ames de bouë qui n'auroient ni vie ni sentiment , s'il n'y avoit ni or ni argent à gagner dans le monde. Engeance cruelle & perfide qui vendroit tous les autres hommes , pour s'enrichir, si la chose étoit possible , qui comptent leurs rentes , leur agiot , leur trafic , leurs Contracts pour les seuls biens & les seules vertus de la société humaine , & qui , en donnant quelques unes de leur pistolles , croyent donner leur cœur & bien payer celui qu'ils marchandent : l'amour ni l'amitié ne sont point faits pour ces deux sortes d'animaux continuoit Albertine , & une fille d'esprit ne s'en laissera jamais approcher que pour les dépouïller & s'en moquer après , je serois au desespoir d'avoir jamais sincerement aimé un homme de ces deux caractères-là. En effet justement dans le temps que cette fille me parloit ainsi à Madrid , un des plu foux petits Maîtres de la Cour l'aimoit , & l'aimoit à la fureur. Pour se délivrer de ses persécutions qui croissoient tous les jours , & qui allèrent jusqu'à la relancer de Ville en Ville où elle se retiroit pour le fuir , elle prit le

parti  
qua  
elle a  
avec  
deven  
avoit  
aux  
le m  
elle  
grand  
peine  
à cou  
de la  
place  
d'une  
qu'el  
ment  
ne, n  
graci  
le Vi  
denc  
cette  
lui  
dant  
sens  
mou  
si p  
de c  
exec  
pan



parti de quitter l'Espagne : elle s'embarqua sur les Gallions & passa au Perou où elle a en quelque façon regné quinze ans avec le Viceroy du Mexique qui en étoit devenu amant des plus délicats, & qui avoit pris en elle toute la confiance dûë aux personnes les plus estimables : e le méritoit, il trouva avec surprise en elle toutes les ressources que le cœur des grands hommes peut desirer contre les peines les plus sensibles de la vie ; tout-à-coup dans cette nouvelle scène, le feu de la jeunesse & les idées frivoles firent place aux mouvemens les plus concertez d'une raison d'autant plus dominante qu'elle l'unit avec les graces de l'enjouement : sa conversation toujourn égale, pleine, neuve, sçavante même autant que gracieuse & polie, achevoit d'enchanter le Viceroy, après que ses conseils, la prudence, la fermeté, & les expediens de cette fille admirable avoient réglé avec lui ses affaires les plus importantes. Pendant tout le temps de cette liaison qui insensiblement devint plus amitié qu'amour, le Viceroy n'a pas eu un chagrin ni presque fait une faute, a eu la gloire de quantité d'entreprises heureusement executées, & de bienfaits sagement répandus : elle ne lui inspiroit que des in-

terrestrement & noblesse, justice incorruptible, compassion tendre pour les malheureux; enfin après plusieurs établissemens politiques & pieux qu'elle lui a fait faire, elle l'a engagé par son exemple dans le train de vie le plus Chrétien & il y est mort. C'est alors que pour jouir tout-à-fait d'elle même & de Dieu, elle est venuë se retirer sous ce petit toit que je vous montre, n'ayant point d'autre compagnie que celle d'une bonne fille qui ne l'a point voulu quitter & qui est d'un caractère digne de son amitié, tant par sa vertu que par son esprit; nous nous rassemblons presque tous les jours, & là nous parlons de tout ce qui peut faire l'entretien des plus honnêtes gens, & si j'ose le dire, quelquefois des plus doctes, car c'est quelque chose de prodigieux que le sçavoir d'Albertine.

Tel est l'homme que j'ai trouvé parmi les Espagnols, rareté sans doute la plus curieuse du nouveau monde, avec l'illustre Albertine que je n'aurois pas manqué de voir si j'en avois eû la commodité & le temps: mais je ne vis Sacreda que peu de jours avant de partir & comme nous étions ensemble, on vint m'avertir de la part de M. Bigot de me rendre incessamment auprès de lui.

CHAP.

L  
pron  
huit  
ainfi  
plus  
Vera  
posé  
grac  
fait  
ter  
Vice  
cot.  
Frap  
seau  
pou  
Con  
mar  
pern  
gne  
il av  
Vice  
Sup  
qu u

## CHAPITRE VIII.

*Départ des François de la Vera-Cruz  
pour le Mexique.*

LE Viceroy du Mexique étoit arrivé, il avoit appaisé les mutins en leur promettant qu'ils seroient payez avant huit jours, & il leur avoit tenu parole : ainsi tout étoit pacifié & nous n'étions plus nécessaires au Gouverneur de la Vera-Cruz, enforte qu'il fut moins disposé que jamais à nous faire raison ou grace sur nos marchandises qu'il avoit fait confisquer : nous en avons fait porter nos plaintes au Duc de Linarez, Viceroy du Mexique par le Sieur Malescot. Ecrivain de Roy dans le Vaisseau le *François*, joint avec l'Ecrivain du Vaisseau nommé *le Griffon* qui y alloit aussi pour quelques difficultez que faisoient les Contadores sur le débarquement des marchandises dudit *Griffon* ; malgré la permission qu'il avoit du Roy d'Espagne de venir trafiquer sa Cargaïson, & il avoit obtenu ce qu'il demandoit ; le Viceroy, quoiqu'il n'ait dans le Conseil Suprême du Mexique qu'une voix plus qu'un autre Conseiller, avoit fait donner



un Arrest qui annulloit la confiscation faite de nos marchandises à la Vera-Cruz, parce qu'il étoit fort galant homme & aimoit beaucoup les François, mais tout cela nous fut inutile, & les Contadores s'en mocquèrent: ils nous firent signifier la saisie de nos marchandises, & nous perdîmes l'esperance de les sauver. Dans le conseil que nous tinmes sur cette affaire, on résolut d'intenter Procès aux Contadores.

Dans ce même temps étoit arrivé à la rade de la Vera-Cruz un Vaillèau François nommé *le Baron de la Fauche*, qui eut encore à essuyer les manières difficiles & malhonnêtes de ces Contadores, il venoit de la Mobille & avoit laissé ses vivres à Passacole, Colonie Espagnole qui en manquoit, dans l'esperance (ainsi qu'on le lui avoit promis) qu'on lui en tiendroit compte à la Vera-Cruz, & qu'il s'y chargeroit de farine pour retourner à Passacole, & outre cela qu'il lui seroit payé pour sa frette 4000 ou 5000 piastres par mois: mais il eut bien à décompter, les Espagnols qui sont prévenus que nous ne venons chez eux que pour leur trafiquer les marchandises dont nous voulons nous défaire & emporter leurs piastres, obtinrent du Viceroy cy-

dessus  
de la  
ni à  
cessar  
ce qu  
prés d  
les Ec  
mais  
Indes  
chose  
c'est  
satisfa  
parlé  
ils n'a  
ils se  
& à l  
jour 3  
ceroy  
tant p  
faire l  
Sauva  
ce qu  
mines  
c'est  
sur son  
avoit, é  
page,  
le Vail  
appelle  
de préc

dessus nommé qu'on payeroit au Baron de la Fauche, les vivres qu'il avoit fourni à Passacole, & qu'on le feroit sortir incessamment de la rade de la Vera-Cruz, ce qui fut executé. Nous sortîmes peu après de ce Pais & j'allai au Mexique avec les Ecrivains de Roi ci-dessus nommez : mais avant de parler de cette Capitale des Indes Occidentales, je dirai encore deux choses de la Vera-Cruz; la premiere, c'est que peu de temps après qu'on eut satisfait & calmé les rebelles dont j'ai parlé; on les réforma tous, & comme ils n'avoient que leur paye pour subsister, ils se mirent à détrousser les voyageurs & à les égorger : ils tuèrent en un seul jour 32 personnes, ce qui obligea le Viceroy d'ordonner de nouvelles levées tant pour leur donner la chasse, que pour faire la guerre à un nouveau peuple de Sauvages Indien très braves, & qui, à ce qu'on disoit, possédoient chez eux des mines d'argent fort riches; la seconde, c'est que Monsieur Bigot fit faire justice sur son bord de trois Matelots, dont l'un avoit, étant yvre, frappé le Maître de l'équipage, & ces deux autres avoient volé dans le Vaisseau. Leur supplice fut ce qu'on appelle la cale qui n'est autre chose que de précipiter le coupable du haut de la

grande vergue trois fois dans la Mer.  
L'accompagnement de la cérémonie est  
de tirer un coup de canon & de mettre  
pavillon rouge.

---

## CHAPITRE IX.

*Arrivé au Mexique, de la découverte  
& de la Conquête de ce País  
par les Espagnols.*

**N**OUS arrivâmes au Mexique, &  
voici ce que j'en ai remarqué. La  
Ville qui est la Capitale de tout ce País,  
dont elle porte le nom, c'est aussi de  
toutes les Indes Occidentales qui appar-  
tiennent à l'Espagne: c'étoit le Siège des  
anciens Rois du Pays, & aujourd'hui  
c'est celui du Viceroy Espagnol & du  
Conseil Suprême à qui ressortissent tou-  
tes les autres Jurisdiccions & Conseils.

Elle est distante de la Vera-Cruz d'en-  
viron 90 lieues: il y a presque 7. degrez  
à monter de l'une à l'autre Ville sur le  
quartier de réduction, ce qui donne 11.  
lieues d'élevation, cela fait que le País  
quoique situé sous le tropique du cancer  
& voisin de la ligne, a cependant la même  
temperature de climat qu'en Italie, à

quoi e  
tout p  
tagne  
met  
épaill  
toute  
comm  
un e  
mes v  
te Vi  
Princ  
pour  
peupl  
Mexi  
nombr  
desce  
à que  
confir  
Le  
Mexi  
leur  
ajour  
de tor  
Temp  
Sacr  
bles,  
mes  
pris  
pello  
Or



quoi d'ailleurs contribuent beaucoup sur tout pour la Ville de Mexico, les Montagnes qui l'environnent & dont le sommet est toujours chargé de glaces fort épaisses que l'on conserve & qu'on vend toute l'année pour rafraîchir lesboissons, comme on fait ici : la livre en est vendue un escalin ; l'air est fort pur, & les hommes vivent long-temps : on dit que cette Ville a été fondée par Mexianus, Prince Indien, l'an de grace 823. & pour ce qui est de l'origine de toutes les peuplades de ce Continent, le Théâtre Mexicain la rapporte à une Colonie nombreuse venue de la grande Tartarie descendue au Mexique, ce qui fait croire à quelques uns que ces deux Pais se confinent par quelque endroit.

Les Anciens Roys ou Empereurs du Mexique avoient quatre Palais dans leur Capitale, lesquels se voyent encore aujourd'hui : l'or & l'argent y brilloient de tous côtez ; ainsi que dans un grand Temple où ils s'assembloient pour leurs Sacrifices qui étoient souvent detestables, puisque ils y immoloient des hommes & sur tout les esclaves qu'ils avoient pris sur leurs ennemis : leur Idole s'appelloit *Vitziliputily*.

On sçait avec quelle grandeur, quel

faite & quelle moleſſe vivoient ces Princes. Ils ne mettoient jamais le pied ſur la terre, & ils n'alloient en aucun lieu qu'ils ne fuſſent portez ſur des brancars par les Principaux de leur Royaume.

Au reſte, on ne trouve parmi eux aucuns veſtiges ou monumens bien intelligibles de leur Hiſtoire; l'Ecriture qui leur étoit inconnüe n'a pû nous en inſtruire; ils peignoient ſeulement ce qu'ils vouloient apprendre à leurs deſcendans.

On ſçait auſſi de quelle manière ces habitans ont été découverts, & ſont tombez ſous la puiffance des Eſpagnols, ce fut Fernand Cortez Eſpagnol, qui en 1519. ſous les Ordres de ſon Roy, en fit la Conquête, & ce qu'il y a de prodigieux, c'eſt qu'il ſubjugua une ſi grande multitude de peuples avec ſeulement 500 hommes. Dans la ſuite l'Eſpagne y a établi des Colonies juſques à 400 lieux avant dans les Terres; la bonne portion de l'Amerique a été leur partage, les autres puiffances de l'Europe n'y ont fait que de petits établiſſemens en comparaison, mais pour parler ſincèrement il leur en a coûté auſſi plus de crimes & plus de cruauté, car on compte qu'ils ont fait mourir dans le Mexique ſeul & ſes environs plus de 700000 ames, dans la

ſure  
ſou

Def  
P  
la  
m

C  
plu  
beau  
exce  
pier  
coul  
ſa r  
don  
nou  
fort  
a ét  
men  
ce  
les p  
lieu  
trés  
Prai  
gran

fureur de les dépouiller & de les réduire  
sous leur joug.

---

CHAPITRE X.

*Description de la Ville du Mexique. Des  
Habitans, de leur figure, leurs mœurs,  
leur commerce, leurs plaisirs & leur  
nourriture.*

Cette Ville fameuse telle que je l'ai  
vüe est tirée au cordeau, ornée de  
plusieurs belles Places quarrées & de  
beaucoup de fontaines, dont l'eau est  
excellente, les édifices y sont bâtis d'une  
pierre legere, rougeâtre à peu près de la  
couleur d'une éponge. Le Viceroy y fait  
sa résidence dans un des Palais anciens  
dont j'ai parlé, & qui par les ouvrages  
nouveaux, dont on l'a embelli, ressemble  
fort au Palais de Madrid; au reste, elle  
a été bâtie sur Pilotis à cause des tremble-  
mens de terre qui sont assez fréquens en  
ce Pais & qui renversent les bâtimens  
les plus solides. Elle passe pour avoir trois  
lieuës de circuit: elle est fort peuplée &  
très marchande; elle est située dans une  
Prairie environnée de Montagnes & d'un  
grand Lac, d'où plusieurs canaux coulent



dans la Ville, ce qui est pour elle d'une grande commodité.

La plus grande partie des Marchands qui y habitent sont Gentilshommes, lesquels y commercerent en vertu d'un Privilège accordé autrefois par Charle-Quint à leurs ancestres. Il y en a environ 20 qui n'ont d'autre négoce que d'acheter des barres d'or & d'argent qui viennent des mines, & qu'ils font porter à la Monnoye où il se fabrique environ 300000 piastre par jour.

C'est une chose prodigieuse que ces Mines, dont le nombre va jusqu'à 150, & dont la fécondité paroît inépuisable; on sçait combien la quantité d'especes qu'on en a tirées à avili le prix de la monnoye; puisque dix mille écus autrefois étoient le Mariage des Reynes, & presentement ce n'est que le present de nocces d'un Maltotier. Vû & considéré l'utilité de ces métaux, & combien tout est facile par eux, les Espagnols devroient en effet avoir poussé l'exécution de leurs projets ambitieux & avoir surpassé la magnificence des Grecs & des Romains, s'ils étoient aussi habiles qu'ils devroient; & cependant c'est presque le peuple de l'Europe qui s'est le moins senti de la découverte de ces tresors: on peut dire

mén  
qu'a  
les  
qu'il  
ce P  
trou  
mill  
noy  
pres  
L  
gent  
lieu  
unes  
sent  
spe  
faisa  
vair  
C  
Vill  
crez  
thé  
d'ar  
leur  
Egl  
rich  
moi  
res  
ge p  
tion  
mir

même qu'elle leur a été funeste autant qu'aux peuples à qui ils les ont arrachés les premiers ; la tradition porte que lorsqu'ils dépouillèrent Montefuma, Roy de ce Païs, dans le temps de leur invasion ils trouvèrent dans un seul Palais cinquante millions en piéces d'or & d'argent monnoyé, c'est plus de huit cens millions présentement.

La pluspart de ces Mines sont d'argent, les autres sont mêlez d'or ; les lieux où elles sont sont affreux, quelques unes sont situées sous des Rivières qui passent dessus. On prétend qu'il s'y trouve des spectres & des esprits, mais point mal-faisans, en sorte que les Ouvriers y travaillent en sûreté & en paix.

Outre ce que nous avons dit de cette Ville, elle a entr'autres édifices consacrés à la Religion Chrétienne, une Cathédrale qui est un morceau excellent d'architecture, ayant été bâti par les meilleurs Architectes de l'Europe : cette Eglise est grande, large éclairée, & la richesse des ornemens n'y frappe pas moins ; on y voit aussi quelques peintures : il y a un tableau de la Sainte Vierge pour lequel ils ont beaucoup de dévotion ; on ne parle d'autre chose que des miracles qui s'y sont opérés, & sur tout

à l'égard d'un Indien nommé Jean Dieq à qui ils disent que cette Auguste Mere de Dieu s'est apparue : cette Image s'appelle l'Image de la Sainte Vierge de Guadalupe, parce que c'est en cet endroit que l'apparition arriva. On en trouve l'Histoire imprimée à laquelle je renvoye les devots curieux.

On compte en tout dans le Royaume du Mexique d'établissements pour le Clergé, un Archevêché qui est à Mexico, quatre Evêchez, 70. Eglises 4. Paroissiales, 5. Collegiales, 41. Convents de Religieux & 9. de Religieuses, & outre cela la Cathédrale dont nous venons de parler.

Voici la manière dont les affaires du Commerce sont conduites en ce Païs par les Espagnols. Ils ont une Jurisdiction Souveraine de Consuls, qui décident & réglent tout en dernier ressort & sans appel. Les Flottes qui arrivent d'Espagne, leur apportent un Mémoire ou charte partie, où sont spécifiés toutes les Marchandises de la Cargaison, soit pour le nombre, soit pour la qualité. Leur Conseil s'assemble alors & donne le prix à chaque denrée suivant sa valeur intrinseque, & suivant le temps; après quoi on vent librement les



Marchandises , mais sans oser passer d'un denier la taxe qu'on en a faite.

Toutes Marchandises sont bonnes à porter dans ce País excepté les soiries , parce qu'ils en font eux-mêmes un grand commerce avec les Chinois , dont il leur vient tous les ans un grand Vaisseau au Port d'Aquapoulea chargé pour environ trois millions de soyes, de porcelaines & autres denrées.

Les Indiens du Mexique sont eux-mêmes fort industrieux , & ils ont tant d'esprit & d'adresse , que dès qu'ils ont examiné les ouvrages qu'on leur apporte de l'Europe , ils les imitent avec succès & sans apprentissage : ainsi les agrémens de la vie ne doivent pas manquer en ce País , où la terre d'ailleurs est si abondante & si riche : car elle a encore quelque chose de meilleur que ses Mines ; ce sont de vastes Campagnes qui rendent 150 boisseaux de grains pour un & qui souvent portent deux fois l'année. Tous les fruits de l'Europe & autres s'y trouvent & presque en toute saison.

Le bled dont se nourrissent les Habitans de ce País s'appelle *Mahis* , & leur boisson *Poulque*, laquelle est saine & purgative. Ils aiment fort la débauche des femmes , elles y sont assez belles : les

hommes y sont d'une taille médiocre, passablement bien-faits & d'une couleur brune & rougeâtre; il y a beaucoup plus d'hommes que de femmes dans les autres Colonies de l'Amérique, mais dans celle cy, c'est tout le contraire, & cependant les hommes sont comme s'ils n'avoient jamais assez de cette marchandise. Ils s'y adonnent d'une manière outrée, qui les met souvent au tombeau, sur tout les Espagnols qui sont moins robustes que les Indiens. Les Indiennes n'ont pas moins de part à la galanterie que les Espagnoles, & ne sont pas moins aimables, quoique les premières ne soient pas si parées que les dernières qui sont vêtues très-richement & parées de pierreries d'or & d'argent: les maladies les plus connues dans ce Pais ne sont que des indigestions, douleurs de tête & maux de côté, & on croit que l'usage outré des femmes y contribue beaucoup: car, comme nous avons dit, l'air y est sain & la nourriture fort bonne.

La Cour du Viceroy nous parut assez Françoisise par ses manières: il a établi un Opera qui est composé d'Acteurs Italiens qui passent pour bons, mais les Actrices sont des femmes du Pais, lesquelles n'ont pas de grands talens pour

ce Métier : en récompense elles tâchent de se donner tous les autres qui peuvent les rendre agréables : elles ne sont point farouches, on les aborde sans peine, elles répondent gracieusement aux propositions obligeantes qu'on leur fait, vous rendent volontiers deux souris pour un, vous préviennent quelques fois de leurs regards, vous étalent *gratis* toutes leurs beautés, & encouragent les gens les plus timides par cent traits de minauderies à faire connoissance avec elles. C'est une chose admirable de voir ces femmes, voisines de la Barbarie & des peuples les plus ferores, conserver la douceur des mœurs les plus faciles, & copier si parfaitement les femmes les plus humaines & les plus commodes de Paris. J'aurois plusieurs aventures agréables à en raconter, mais je les laisse pour décrire une Histoire beaucoup plus curieuse & non moins intéressante, où d'ailleurs j'eus quelque part.





## C H A P I T R E X I.

*Histoire de Dona Juana Espagnole, &  
de d'Aubrissel, Cavalier François.*

**D**ES le lendemain de mon arrivée au Mexique, le hazard m'avoit donné la connoissance d'un Espagnol plein d'esprit & de probité nommé Boscosa, la simpaticie avoit agi d'abord de son côté comme du mien, & nous nous étions déjà raconté une partie de nos affaires lorsqu'un jour que je passois dans une rue dont j'ai oublié le nom, mais qui est presque attenant les murailles de la Ville, Boscosa qui étoit pour lors à une fenêtre, me vit & me fit signe de monter vers lui. J'y allai, & je fus d'abord agréablement frappé à la vûe de deux femmes avec lesquelles il étoit : l'une nommée Dona Juana paroilloit âgée de 30. ans ou environ, elle n'avoit plus sur le visage ce premier éclat de la beauté qui ne fait qu'éclorre, mais à cela près, elle en avoit tous les charmes : c'étoit de grands yeux noirs, pleins d'esprit & de feu, un front majestueux & serein, un nez un peu voûté, mais d'ailleurs droit & pro-

portionné, les plus belles dents du monde, une bouche environnée de grâces & de ris : elle sembloit au reste une amazone, sa taille étoit des plus riches & des plus hautes sans être gigantesque, son port noble & assuré sans être contraint ni hardi, son action des plus aisée, une manière de parler fine & enjouée, beaucoup de politesse avec cela & un air de grandeur & de bonté fort marqué. Telle étoit la première de ces femmes, la seconde nommée Dona Thérèse qui me parut la fille & qui l'étoit en effet, étoit telle, que la mère en étoit presque effacée, je n'ai jamais vû sur un visage tant de roses & de lis ny leurs couleurs si finement si sçavamment mariez ensemble : son teint paroïssoit un tissu transparant des plus doux rayons d'une lumière vive & pure, & ce riche fond de beauté sembloit avoir été paré à l'envie, des traits les plus gracieux & les plus touchans de la pudeur, de la noblesse & de l'esprit : cette fleur touchante que donne la jeunesse à un corps sain & bien formé, étoit accompagnée en elle de mille charmes nouveaux & inconnus : sur ses jouës, sur ses lèvres, sur son sein, sur son front : on ne voyoit que des amours, mais des amours enfantins, tri-

mides, délicats, spirituels & innocens d'autant plus dangereux pour les cœurs, qu'ils sembloient ni pas longer; cependant ceux que receloient les yeux du plus beau bleu du monde étoient encore bien plus puissans; il sembloit que l'éloquence & la félicité même s'y fussent réunies pour persuader que rien n'étoit ni plus doux, ni plus juste que de l'aimer.

Pour se faire une idée approchante d'une si adorable personne, on peut rassembler tout ce qu'on voit dans les autres belles; mais ce ne sera pas assez, il faudra supprimer les défauts qui y peuvent être & y adjoûter des charmes que je n'ai point vûs ailleurs: enfin elle avoit tout le beau de sa mere; mais outre qu'elle étoit blonde, elle lui étoit infiniment supérieure en beauté par mille endroits. J'avouë que dès que je la vis j'en fus ébloüi & touché jusqu'au fond du cœur; j'eus bien de la peine à conserver assez de liberté d'esprit pour en marquer un peu, quand Boscosa me presenta à la mere & à la fille. Voilà, leur dit-il, mes Dames, un François qui a été à la Martinique & qui a fait la guerre avec les Flibustiers, il pourroit bien avoir quelque connoissance de ce que vous voulez sçavoir; c'est pourquoy



pourquoi je l'ai prié de monter dans votre chambre, & je le crois trop galant homme & trop de bon goût, quand il ne seroit pas de mes amis comme il est, pour trouver mauvais que je l'aye appellé ici dans cette vûë.

Dona-Juana prit alors la parole & me dit les yeux en larmes & avec une vivacité des plus tendres. Hâ ! Seigneur François, quels hommes avez vous remarquez parmi les Flibustiers ? N'avez-vous donné à aucun d'eux une attention particuliere ? N'y avez-vous point vû un François nommé d'Aubrissel ? C'est un homme qui doit avoir à présent trente-six ans, grand, bien taillé, une mine charmante, des yeux noirs à fleurs de tête, la peau fort blanche, le teint vif & animé, le poil noir, une chevelure longue & bouclée naturellement : il est outre cela reconnoissable par une cicatrice qu'il a près de l'œil, & de plus par un air négligé & un peu rêveur, mais beaucoup davantage par une bravoure à toute épreuve & par un esprit des plus grands & des plus ornez. Ah ! que je donnerois volontiers tous les biens de l'Univers, si je les avois, pour les moindres nouvelles que vous m'en pourriez apprendre, pourvu qu'elles me servissent à le retrouver :

car, Seigneur François, cet homme dont je vous parle est mon époux, & époux des plus aimables & des plus aimez, faites-moi la grace de me dire si par hazard vous l'auriez vû, ou si vous en auriez entendu parler, j'en ai quelque espérance, parce que d'abord il étoit Flibustier quand le sort cruel nous a séparés l'un de l'autre; que d'ailleurs depuis plus de huit jours je crois le voir toutes les nuits, lequel m'assûre qu'il n'est point mort comme j'ai dû le croire, & comme je l'ai crû jusqu'ici, & que bien tôt il auroit le plaisir de m'embrasser, & parce qu'enfin le Seigneur Boscosa me promet toujours ce bon-heur & m'ose assûrer qu'il s'approche tous les jours; ô Dieu si mon songe se vérifioit, si la prédiction de Boscosa s'accomplissoit! Y auroit-il rien de comparable à ma joye! Ah! dussai-je en mourir, continua Dona Juana avec le même feu, en se tournant du côté de sa fille, la mort à ce prix me seroit douce: vous y gagneriez trop, & moi aussi ma fille. Je lui répondis que j'avois vû parmi les Flibustiers beaucoup d'hommes parfaitement bien-faits & gens de mérite, mais que je ne pouvois pas l'assûrer au juste d'avoir vû celui dont elle me parloit, que ce que je

ſçavois la-deſſus de plus propre à flatter ſes eſperances, c'étoit que j'avois oui dire étant à la Martinique qu'une troupe de Flibuſtiers ayant à leur tête un homme qu'on vantoit beaucoup, avoit formé le deſſein de s'enfoncer à l'occident de l'Amerique, de pénétrer chez les Sauvages, & de ne s'y arrêter que loſqu'ils auroient trouvé un lieu propre à y faire une belle habitation, & qu'en cas qu'ils réuſſiſſent dans cette entrepriſe malgré les Indiens qu'ils s'attendoient bien d'avoir à combattre : ils avoient réſolu de former un nouvel Etat, à qui ils donneroient pour Roy un d'entr'eux, & qu'auffi-tôt ils feroient venir de gré ou de force tout ce qu'ils pourroient trouver de garçons & de filles pour accroître & perpetuer ce nouvel Empire, à peu près comme avoit fait autrefois Romulus : que je ne pouvois lui dire ſi ce projet avoit réuſſi ou non, parce que j'ajoutai que peu de jours après en avoir entendu parler, j'avois quitté la Martinique, & étois repaſſé en France. Un deſſein ſi grand, reprit Dona Juana, eſt un trait qui convient fort au caractère de mon mari, dont l'imagination eſt vaſte & le cœur fort élevé, & je dois croire qu'il ſe fera livrer à une idée comme celle-là, avec



d'autant plus de raison que je lui ai ouï dire fort souvent, qu'en cas qu'il me perdit, il ne prendroit point d'autre parti que celui de s'enterrer tout vif dans une azile de la Religion ou celui de tenter tout pour former une espece d'Etat & de Royaume où on ne trouvât aucun defaut de ceux qu'on voit dans toutes les societez de la terre. Mais hélas ! à quelle illusion me livrai-je moi même. N'ay-je pas vû devant mes yeux mon cher mari baigner dans son sang ? Et n'ay-je pas reçu son dernier & éternel Adieu de ses regards mourans, lorsqu'une main cruelle m'en leva d'auprès de lui ? Pardonnez, Seigneur François l'étalage mal placé que je vous fais de ma douleur & de mes peines, je vous prie de croire que j'aurai soin dans la suite de ne vous plus recevoir si tristement, j'espère que vous serez allez généreux pour me faire grace pour cette fois. Je ne sçauois, Madame, que vous admirer en vous plaignant, lui répondis-je, perdre un mari qu'on aime est une perte d'autant plus sensible que quand une fois cet amour est bien fondé & bien allumé, il est aussi violent qu'il est rare. Je ne dois point me faire vanité d'avoir aimé mon époux, reprit Dona Juana, il n'y a point de femme pour

peu qu'elle eût eu d'honneur & de bon goût, qui ne l'eût adoré comme j'ai fait & comme je prétends faire le reste de mes jours : je vais vous en faire Juge si vous avez un moment de temps à me donner pour vous mettre bien au fait d'une union si tendre & si douloureuse.

Je prenois trop d'intérêt à ce qui regardoit & la mere & la fille, sans compter la curiosité que j'avois d'apprendre quelque chose de singulier pour n'être pas disposé à entendre Dona Juana, ainsi qu'elle le desiroit. Après donc quelques autres complimens qu'elle me fit encore sur l'attendrissement que je lui marquois sur ses malheurs, & après avoir dit à Boscosa d'une maniere fort galante qu'il devoit lui pardonner cet empressement de femme passionnée à rédire cent fois ses aventures, elle commença ainsi.

Je suis native de Cadix, fille d'un riche Banquier qui se nommoit Savelo. Je n'ai jamais connue ma mere, elle mourut en me mettant au monde, mon pere qui n'avoit que moi d'enfant & qui avoit beaucoup aimé sa femme, résolut de ne se point marier, & se livra tout entier à la tendresse qu'il avoit pour moi. Il s'y livra trop : car cela a été cause de mes malheurs ; je n'entrerai point dans le

détail de tous ses soins pour ma nourriture & mon éducation : je veux ménager vôtre temps & vôtre patience à m'écouter, je vous dirai seulement qu'il me donna tant de Maîtres & tant d'attention à me faire profiter de leurs leçons, que je me trouvai à l'âge de 15. ans si fort à son gré & à ce ui de tout le monde, qu'il commença à perdre la raison sur mon sujet. Voici en quoi consistoit cette folie : il se mit dans la tête que je n'étois point faite pour être la femme d'un Particulier, & que sans compter son bien, mon mérite seul suffisoit pour me faire épouser un Prince Souverain. Il fut peu de temps sans me communiquer ses idées d'une manière bien claire : mais agissant toujours conséquemment à ce projet & refusant tous les Partis qui se presentent pour moi pendant ce temps, quoiqu'il y en eut qui auroit pû satisfaire toute autre ambition que celle de mon pere pour m'amener insensiblement où il vouloit, il me produisoit par tout où ma beauté pourroit avoir des Spectateurs de conséquence ; il prenoit soin de me mener lui même chez toutes les personnes considérables, qui pourroient me donner du goût pour l'éclat de la fortune, ou qui pourroient me l'attirer par leur relation avec



les puiffances, & par les témoignages qu'ils pourroient rendre au loin à mon mérite. De plus, il me faisoit lire toutes les Histoires des femmes fameuses par la fortune que leur beauté & leur esprit leur avoit procurée, me demandoit souvent ce que j'en pensois & prévenoit toujours mes réponses par de grandes exhortations à avoir leur courage & leur noble ambition. Il citoit sur tout les Leontions ou Athénais, les Ester & les M. . Il ménageoit encore en cela ma délicatesse en ne me proposant ainsi que des femmes de vertu: cependant son intention étoit de n'y avoir aucun égard lorsque la nécessité s'y opposeroit: il avoit résolu de m'élever à quelque prix que ce fut & de suivre pour cela les routes les plus honteuses, en cas qu'il n'en trouvât point d'autres. Je voyois encore plus ses pensées qu'il ne les déclaroit par ses discours, quoiqu'il me parlât en termes bien capables de me frapper; il n'y a point de grandeur, me disoit-il, qui puisse vous échapper, si vous voulez la saisir: Je vous ai mis en état de tout tenter avec succès. Une femme qui a les talens & la beauté que vous avez, n'a qu'à vouloir, rien ne lui est impossible: elle peut s'affervir le cœur des Roys, & partager leur Cour

ronne. Comment pourroient-ils vous résister ? Vous êtes en état de les charmer par les yeux, par les oreilles, par la raison, par votre langage, votre esprit, votre figure & vos talens : vous avez le don universel de plaire. Quel autre trésor ou quel autre force y est comparable ? C'étoit ainsi que mon pere, qui d'ailleurs avoit du bon sens & de l'honneur, s'égaroit dans l'idée outrée qu'il avoit de son prétendu mérite & dans les projets follement ambitieux qu'il batiffoit dessus : mais je n'étois pas d'humeur à lui obéir en cela, quoique j'eusse pour lui un respect fort tendre. Je sentois trop ce qu'il y avoit de faux & de criminel dans les discours qu'il me tenoit, & dont je viens de parler : je n'osois le marquer d'abord, mais ma vertu s'enhardit peu à peu, la Providence enfin me secourut & confondit ses projets ; & quoiqu'il m'en ait coûté d'ailleurs tout le repos de ma vie, je ne scaurois n'en pas rendre grâces au Ciel, puisqu'il m'a conservé mon innocence & m'a procuré le plus digne & le plus aimable des époux. Mon cher d'Aubrissel vint alors à Cadix, hélas ! de toutes manières, c'étoit sa mauvaise fortune qui l'y amenoit : il n'avoit pu éviter une  
de

de ces occasions funestes où la fatalité engage quelque fois l'homme le plus prudent : il s'étoit battu en duel & avoit tué celui contre qui il avoit eu affaire, ainsi il avoit été obligé de sortir de France, & il étoit venu en Espagne plutôt qu'ailleurs, parce qu'il ne trouva alors aucune ressource dans son malheur, qu'un ancien ami de sa Maison qui étoit un Banquier de Paris & correspondant de mon pere ; cet ami généreux nous l'envoya à Cadix, il le faisoit passer pour son fils dans ses Lettres & prioit mon pere de ne le point laisser manquer d'argent.

C'est ainsi que nous nous connûmes, c'est ainsi que le Ciel executa le dessein qu'il avoit de nous unir par la plus tendre, mais la plus infortunée union : nos cœurs ne furent point lents à entrer dans cette union ; jamais sympathie ne s'est déclarée plus promptement : nous fûmes également frappez l'un de l'autre dès la première fois que nous nous vîmes ; ses regards qui furent ses premiers interprètes, trouvèrent dans les miens la réponse qu'il y cherchoit, & quelque fois que je pris de rappeler en cette occasion toutes les maximes de sagesse qui deffendent à une honnête femme de se livrer sans précaution à l'amour & d'en laisser



voir si tôt l'impression à celui qui la cause, je ne pus jamais gagner sur moi d'avoir ce ménagement, mais je n'ai jamais eu lieu de m'en repentir. Rien ne s'offroit à mes yeux dans d'Aubrissel qui n'eût pu charmer toute autre femme comme moi : il étoit impossible de n'être point frappée, de sa taille, grande, fine, aisée, de son port noble, de sa tête qui étoit la plus belle du monde, de son air libre & brillant, de tous les traits de cette politesse qui donne tant d'avantage aux François sur les autres hommes : cependant tant de charmes ne faisoient que la moindre partie du mérite de mon cher d'Aubrissel : il avoit outre cela toute la droiture, l'antrepidité, la bonté de cœur, la grace, la probité & l'esprit qui peuvent rendre un homme parfait ; toutes ces qualitez frappaient en lui dans tous les mouvemens par où l'ame se montre & se déploie sans équivoque sur le visage & dans la conduite d'un homme. Comment pouvoir résister à cet amas de vertus qui s'offroit à mes yeux dès le premier jour que je vis d'Aubrissel, & dont la suite ne fit que fortifier l'idée que j'en avois ? Bien-tôt nous eûmes un tête à tête où sa bouche me confirma ce que m'avoient dit ses yeux : il me parla

avec  
un co  
l'état  
de sa  
étoit  
Regi  
mée  
comr  
peut-  
de ne  
hâtai  
fiden  
tentie  
blisse  
alors  
épou  
que  
rance  
ble pe  
ce, il  
réussi  
voit  
d'aille  
bitieu  
je lui  
bien p  
gloire  
rois c  
faudr  
dispo

avec une sincérité qui n'appartenoit qu'à un cœur qui vouloit être tout à moi, de l'état de ses affaires, de son vrai nom & de sa véritable qualité; il m'apprit qu'il étoit Gentilhomme & Capitaine dans le Regiment de... Infanterie. Je fus charmée de sa naïveté & de sa confiance, & comme je prévoyois que nous n'aurions peut-être pas long-temps la commodité de nous parler ainsi librement, je me hâtai de lui rendre confiance pour confiance, & je lui appris dans quelles intentions étoit mon pere pour mon établissement. Les idées qui se présentèrent alors à nous, nous attristèrent: mon cher époux étoit sur tout desolé en considérant que se trouvant, comme il étoit, sans espérance de pouvoir jamais tirer qu'une foible portion du bien qu'il avoit en France, il étoit comme impossible qu'il pût réussir de m'obtenir de mon pere, qui devoit me laisser prêt d'un million, quand d'ailleurs il pourroit lui ôter les vûes ambitieuses qu'il avoit sur mon sujet: mais je lui dis, que j'aurois un jour assez de bien pour lui & pour moi, & qu'avec la gloire d'être aimée de lui, je me trouverois capable d'attendre tout le temps qu'il faudroit, le jour favorable que je pourrois disposer librement de ma main, & je

l'assûrai que je ne la donnerois jamais à d'autre qu'à lui. Cela le calma & moi-même m'en trouvant plus tranquille, nous conclûmes que rien au monde ne pourroit nous empêcher de nous aimer. Nous convînmes seulement de ménager de nôtre mieux l'esprit de mon pere, & de faire tous nos efforts pour le mettre dans la disposition d'agrèer nôtre amour. Je ne vous dirai point tout ce que d'Aubrissel fit pour cela aussi bien que moi; mais loin d'y réussir, c'est ce qui avança nos malheurs: car quoique nous nousy prissions d'une manière qui ne pouvoit lui faire connoître nôtre amour, il s'en effia du moins, & ce fut assez pour lui faire prendre des résolutions qui nous étoient contraires. Il fit d'abord à d'Aubrissel un accueil plus froid qu'à l'ordinaire, ensuite il le pria sans façon de ne point lui rendre visite si souvent, & de ne jamais demander à me voir, parce qu'il étoit informé, disoit-il, qu'on ne le trouvoit pas bon dans le monde, & qu'il ne vouloit point exposer sa fille à la médifance. D'Aubrissel m'apprit par un billet, cette déclaration nouvelle de mon pere, & j'en fus si touchée, que je courus me jeter à ses pieds & lui appris l'engagement où j'étois avec d'Aubrissel, le

éonju  
les plu  
Mon  
doul  
tôt ce  
rage e  
sur m  
pecté  
fonda  
Il en  
lens,  
ou m  
mes  
conf  
paifé  
faire  
dans  
à la  
l'ame  
celui  
tes le  
dont  
& ce  
conc  
d'Av  
qu'à  
Apr  
disp  
résol  
mes



éonjurant avec les larmes & les prières les plus tendres, de vouloir l'approuver. Mon pere parut d'abord attendri de l'état douloureux où il me voyoit, mais bientôt cette pitié fit place à une espece de rage où il étoit de voir que toutes ses vûes sur moi, loin d'avoir été suivies & respectées, se trouvoient si inopinément confondûes avant qu'il l'eût soupçonné. Il entra alors dans des mouvemens si violens, que je crus ou qu'il alloit se tuer, ou me poignarder moi-même : mais enfin mes pleurs qui redoublèrent & le respect constant que je lui fis voir pour lui, l'apaisèrent un peu, & il se contenta de me faire tous les reproches qu'il pouvoit faire, dans les sentimens où il étoit par rapport à la manière brusque dont j'avois pris de l'amour, & par rapport à la qualité de celui qui en étoit l'objet : il ajouta toutes les maximes & toutes les exhortations dont il s'étoit déjà servi plus d'une fois, & conclut qu'il ne me pardonneroit qu'à condition que j'oublierois pour jamais d'Aubrissel, & que je ne m'attacherois plus qu'à ceux qu'il m'offriroit pour amans. Après cela il me quitta & courut tout disposer pour sortir au-plûtôt de Cadix résolu de passer à Madrid, d'y étaler ses charmes à la Cour, & d'y faire ses

premieres tentatives pour les fortunes qu'il vouloit me procurer.

Je pénétrai son dessein & j'en avertis d'Aubrissel avec ordre de me suivre par tout le mieux déguisé qu'il pourroit. Il n'y avoit rien à quoi je ne me fusse déterminée, pour éviter la condition honteuse où le succes des desseins de mon pere pouvoit m'engager, & je croyois qu'en ce cas la vertu même auroit approuvé & justifié les mesures les plus hardies que j'aurois pû prendre avec mon amant contre un pareil malheur. Enfin le jour venu, nous partîmes pour Madrid, mais nous n'allâmes pas loin: nous eûmes une rencontre qui nous contraignit bien de revenir: voici ce que c'étoit. Entre les amans que j'avois à Cadix, il y en avoit un qui se nommoit Almeyda, riche, des meilleures familles & assez bien fait: il s'étoit déclaré pour moi des premiers, & m'avoit demandé pour femme à mon pere, à peu près un mois avant que d'Aubrissel arrivât en Espagne. Il avoit été remercié par mon pere comme tous les autres, ( mais il ne s'étoit pas rebuté & avoit continué de me faire la cour autant qu'il avoit pû ) quoiqu'il ne trouva pas mieux son compte auprès de moi qu'auprès de mon pere, car je ne le pouvois souffrir.

Je lui  
de vic  
dégoû  
cu to  
mond  
mauv  
dans  
lever.  
devio  
comm  
son d  
autre  
du jo  
Bois,  
devio  
res d  
accou  
caro  
que  
mêm  
que r  
tuer  
Laqu  
Ravi  
pour  
pere  
nous  
vâme  
qu'il  
& no

Je lui trouvois dans l'esprit un caractere de violence & de hardiesse qui m'auroit dégoûté de lui, quand d'ailleurs il auroit eu tout le mérite & toutes les dignitez du monde : dans la rage où le mirent les mauvais succez qu'il avoit eu jusques là dans son amour, il se résolut de m'enlever. Il apprit justement alors que nous devions partir, & il regarda ce départ comme l'occasion la plus commode pour son dessein. Il vint pour cela avec trois autres Cavaliers se poster, dès la pointe du jour de nôtre départ, dans un petit Bois, prochain du premier gîte que nous devions faire : il y passa jusqu'à six heures du soir que nous entendant venir, ils accoururent deux aux portières de nôtre carosse le pistolet à la main & un masque sur le nez, & deux autres dans le même équipage allerent à deux laquais que nous avions, dans le dessein de les tuer, afin de nous ôter tout secours. Les Laquais s'enfuirent & cela suffisant à nos Ravisseurs, ils se joignirent tous ensemble pour nous tirer de nôtre carosse mon pere & moi : ils n'eurent pas besoin de nous le dire deux fois : nous nous y trouvâmes fort disposés, quand ils nous dirent qu'ils n'en vouloient point à nôtre vie, & nous jugeâmes que c'étoit des voleurs



qui vouloient fouiller par tout dans nôtre carosse & en emporter tout ce qu'ils y trouveroient : mais je fus bien surprise quand deux de ces Messieurs, sous prétexte de m'aider à sortir de carosse, me leverent tout d'un coup sur le devant de l'un de ceux qui n'étoient pas descendus de cheval, & qui aussi tôt lâchant la bride se mit à courir à toutes jambes. Je reclamois alors mon cher d'Aubrissel, pendant que mon pere le soupçonnoit d'être mon ravisseur. Il ne tarda pas à paroître il me suivoit bien monté & bien armé, ainsi que nous étions convenus & n'apperçût pas plutôt nôtre carosse arrêté de dessus une petite éminence où il étoit pour lors, qu'il picqua des deux & fondit avec une véritable impetuosité d'amant sur ceux qui m'enlevoient & qui n'avoient pas eu le temps de beaucoup s'éloigner dans un chemin de traverse qu'ils avoient pris. Du premier coup qu'il tira, il en renversa un sur le carreau & par bonheur un de nos valets qui se trouva là & qui étoit brave garçon, profitant des armes & du cheval de ce malheureux, il accourut pour servir de second à mon Amant. Ils n'osèrent attaquer celui qui me portoit devant lui de peur que leurs coups ne fissent un qui pro quo. Ils se flatterent qu'en

se défa  
roient  
ils don  
blesse  
prendre  
seul,  
marqu  
pouffe  
terre  
tuer,  
mon  
son ar  
de cor  
pour  
lui ten  
tôt &  
blesse  
dissip  
mon  
rend  
agréa  
parta  
dûe  
tout  
les fr  
vée  
indi  
viffe  
par  
me

se défaisant des deux autres , ils obligeroient bien-tôt celui-ci à lâcher sa prise : ils donnèrent donc de ce côté, & les ayant blessés tous deux , ils les obligèrent de prendre la fuite , ainsi mon ravisseur resta seul , perdit la tramontane , & toutes les marques de colere qu'il donna fut de me pousser de devant lui & de me jeter à terre le plus rudement qu'il pût pour me tuer , s'il avoit été possible. A ma chute mon Amant fit un cri qui marquoit tout son amour : son premier mouvement fut de courir après mon ravisseur & de le tuer pour le punir comme il méritoit : mais je lui tendis les bras , il accourut à moi aussitôt & le plaisir de voir que je m'étois blessée peu dangereusement en tombant , dissipa toute sa fureur , il me ramena à mon pere & le service qu'il venoit de me rendre me remplissant de mille idées agréables que j'esperois que mon pere partageroit avec toute la reconnoissance due à mon Amant ; je benissois le Ciel de tout le péril que j'avois couru & de toutes les frayeurs dont je m'étois d'abord trouvée saisie. Mon pere le vit d'abord avec indignation , le prenant pour mon ravisseur , & croyant que ce n'étoit que par repentir ou par stratagème qu'il venoit me remettre entre ses mains : mais quand

il eut appris la verité de toutes choses, il ne put s'empêcher de laisser couler ses larmes & de le remercier en l'embrassant, du service qu'il venoit de lui rendre. Le spectacle étoit d'autant plus touchant que d'Aubrissel s'étoit d'abord jetté à ses genoux, lui avoit demandé pardon s'il avoit osé élever les yeux jusqu'à moi, le conjuroit d'avoir pitié d'un amour aussi passionné & aussi innocent, lui promettoit l'attachement le plus parfait & le plus respectueux & l'assuroit au reste que pourvû que sa fille fût heureuse, il consentoit à l'en laisser disposer à son préjudice, ne prétendant nullement se prévaloir de ce qu'il venoit de faire pour elle & pour lui. Je voyois alors encore dans le cœur de mon pere son ambition combattre un peu en secret contre les sentimens qui nous étoient favorables, mais enfin la raison & la reconnoissance l'emportèrent, & nous allâmes à nôtre gîte passer tous ensemble les plus heureux momens que j'aye eu en ma vie; mon pere nous promit de nous marier incessamment. J'eus soin de lui apprendre la véritable condition de d'Aubrissel & cela ne lui fit que plaisir. Dès qu'il fut jour le lendemain nous reprîmes le chemin de Cadix, où nous trouvâmes qu'on étoit déjà instruit de nôtre avantu-

re, tant  
langue  
à sçave  
Dom  
pe qui  
mort p  
quais  
roit; r  
faire d  
les par  
confid  
tout se  
qu'à c  
mauv  
& nô  
tempé  
qui n  
nous  
avion  
qu'A  
jeune  
des pl  
mée  
elle r  
me f  
mais  
gâté  
lente  
inutil  
gager



re, tant la renommée à bon pied & bonne langue, & nous ne fûmes pas long-temps à sçavoir que la partie avoit été faite par Dom Almeyda & que celui de sa troupe qui avoit été d'abord renversé pour mort par d'Aubrissel, étoit un de ses Laquais & qu'on esperoit qu'il en réchapperoit; mon pere avoit quelque envie de faire des poursuites de cette affaire, mais les parens d'Almeyda qui étoient gens de considération étant venus au-devant, tout se pacifia: nous ne songeâmes plus qu'à consommer nôtre bonheur; mais ma mauvaise fortune n'étoit pas contente, & nôtre calme fit bien-tôt place à une tempête cent fois plus horrible que celles qui nous avoient agitez depuis que nous nous aimions d'Aubrissel & moi. Nous avions un autre ennemi plus dangereux qu'Almeyda & que mon pere: c'étoit une jeune veuve de Cadix des plus belles, des plus riches & des plus qualifiées, nommée Dona Torre: nous étions fort liées, elle m'aimoit d'abord de bonne foi & je me faisois un honneur d'y répondre, mais la vûe de d'Aubrissel avoit tout gâté: elle avoit conçu une passion violente pour lui, & après lui avoir envoyé inutilement plusieurs messages pour l'engager à la venir voir: elle étoit venue

elle-même déguisée, le trouver & lui avoit offert sa main & toutes ses richesses. D'Aubrissel n'y avoit répondu qu'avec une civilité froide & indifférente, cela avoit renversé la raison de cette jeune veuve, & elle s'étoit livrée à toute la fureur qu'un amour méprisé peut inspirer; cette fureur nous menaçoit d'autant plus, qu'elle scavoit la dissimuler & que j'ignorois son amour, mon Amant ayant jugé à propos de ne m'en rien dire par discrétion pour elle & pour moi, elle avoit d'abord résolu de faire poignarder d'Aubrissel: mais sentant qu'en cela elle agiroit contre elle-même, elle préfera à ce dessein cruel un autre qui non moins inhumain, lui laisseroit encore quelque esperance de posséder ce qu'elle aimoit: elle tourna sa fureur contre moi & résolut de priver pour jamais mon Amant de ma vûë. Sa partie étoit toute faite pour la veille du jour que mon pere étoit sorti de Cadix & que nous eûmes l'avanture que je viens de raconter: mon départ dont elle fût informée par moi-même la veille, la surprit, mais la flâta; elle espara d'en parvenir plus facilement à se faire aimer de d'Aubrissel, ainsi elle donna des contr'ordres à ceux qu'elle avoit apostez pour m'en lever sur

rôtre  
dés le  
d Aub  
mais  
qu'il  
éouta  
cette  
elle-m  
dessein  
perdre  
tion c  
à non  
j'avo  
à d'A  
paroi  
pible  
elle m  
ressés  
persu  
& q  
me v  
quan  
parfa  
prop  
une  
sur  
Cad  
nous  
Car  
chof

nôtre chemin & pour me tuer ensuite : dès le jour que je partis, elle envoya chez d'Aubrissel pour le prier de la venir voir ; mais que devint-elle , quand elle apprit qu'il avoit aussi quitté Cadix ? elle ne douta point qu'il ne m'eût suivi , & cette idée l'accablant elle pensa se tuer elle-même ; nôtre retour la tira de ce dessein & la rendit aux desirs de me perdre : elle le cacha avec sa dissimulation ordinaire , & elle fut des premières à nous venir féliciter sur le peril que j'avois évitée : elle en fit compliment à d'Aubrissel même , de la manière qui paroïssoit la plus sincère & la plus capable de nous ébloüir tous. Dans la suite elle redoubla encore ses soins , ses caresses, ses empressements, pour nous mieux persuader qu'elle m'aimoit parfaitement , & qu'elle prenoit part au bonheur de me voir bien-tôt unie avec d'Aubrissel : quand elle vit que nous avions une parfaite confiance en elle ; elle nous proposa d'aller passer quelques jours à une Maison de plaisance qu'elle avoit sur le bord de la Mer à deux lieues de Cadix , où elle vouloit , disoit-elle , nous faire jouïr des agrémens de la Campagne , & contribuer de quelque chose à nos plaisirs ; elle le pouvoit sans



tioute, dans un lieu aussi beau que sa maison, & nous y trouvâmes en effet d'abord des momens fort délicieux; mais enfin elle avoit une intention bien différente, & j'étois venu au moment cruel, qu'elle devoit éclater & réussir. Ce jour-là elle nous fit un souper plus splendide que tous ceux qu'elle nous avoit fait: elle redoubla d'enjouement & de belle humeur, chanta, but, & fit enfin tout ce que peut faire une femme qui veut faire boire ses hôtes plus qu'à l'ordinaire; elle avoit en vûe de faire en sorte que le sommeil de mon pere & de mon Amant fut des plus profonds, & pour s'en mieux assurer, elle avoit fait mêler un peu d'Opium dans les bouteilles dont on leur versoit du vin, elle réussit; ils ne songerent bien-tôt qu'à s'aller coucher & dormirent jusqu'au lendemain matin bien tard. Nous nous couchâmes aussi la veuve & moy, mais nous ne dormîmes gueres; à peine eus je passé deux heures dans mon lit, qui étoit tout près de celui de Dona Torre, qu'elle sortit du sien & me vint trouver, m'éveilla, & me dit en me faisant mille caresses d'un air enjouié & plein d'amitié, que je n'étois gueres amoureux,

puisc  
qu'e  
un  
fallo  
dans  
de d'  
déli  
aime  
nuit  
idées  
dres  
me

J  
robb  
Nou  
le j  
fer  
m'in  
vis  
rant  
val  
faifi  
côte  
bien  
viff  
pre  
qu'  
me  
ma  
vou

puisque je dormois si tranquillement, qu'e le vouloit m'apprendre à en faire un peu mieux le personnage, & qu'il falloit que je la suivisse tout à l'heure dans son jardin pour nous y entretenir de d'Aubrissel, & que rien n'étoit plus délicieux que de s'occuper de ce qu'on aime, en respirant l'air frais de la nuit, qui est d'ailleurs si propre aux idées les plus agreables & les plus tendres; je souris à la proposition qui ne me dep'aifoit pas.

Je fis ce qu'elle voulu, je mis ma robe de chambre & nous descendîmes. Nous ne restâmes qu'un moment dans le jardin, elle en ouvrit une porte de fer qui donnoit sur une avenue, & m'invita de m'y promener, je la suivis; mais nous n'avions pas fait quarante pas, que quatre hommes à cheval parurent, qui se partageant nous saisirent & nous enleverent, elle d'un côté & moy d'un autre; elle sçavoit bien où on la menoit: ses pretendus ravisseurs la conduisirent & la laisserent presque à la porte d'un Gentilhomme, qu'elle connoissoit un peu & qui demeuroit environ à six lieues de sa maison; elle luy conta tout ce qu'elle voulut de la maniere dont elle avoit

été abandonnée par ses ravisseurs, mais elle appuya avec un air si sincere & si triste sur son enlevement & le mien, qu'on la crût en tout. Une partie de son recit qui se verifia bien-tôt, donna de l'apparence au reste : elle pria ce Gentilhomme, de vouloir bien la ramener chez elle, & elle parut aux yeux de mon pere & de mon Amant, si affligée de nôtre aventure, qu'ils étoient bien loin de soupçonner la part qu'elle y avoit : cependant ceux qui m'enlevoient me conduisirent à la mer avec quatre autres qui s'étoient joints à eux pour être plus sûrs de leur coup ; une petite Barque nous attendoit : ils m'y transporterent, & aussi tôt s'éloignerent du rivage. Ils avoient ordre de me jeter à la mer : ils étoient bien payez pour cela & s'y dispofoient, lors qu'un Corsaire de Tunis, qui rodoit de ce côté ; ayant apperçû la Barque où j'étois, fit force de voile sur nous, & étourdit tellement par son apparition subite mes bourreaux, qu'ils furent pris & moy avec eux avant de songer quel party ils prendroient en cette occasion. Ce Corsaire (il s'appelloit Ali Mohed) fut bien étonné de trouver une femme parmy son butin : il jugea bien d'abord à l'é-

tat o  
de ce  
part  
nom  
Lang  
soit  
pas r  
il luy  
Torr  
j'avo  
moit  
gean  
mau  
ma l  
sider  
Tun  
& ré  
mon  
me v  
nople  
Il p  
deffe  
m'ap  
point  
pour  
comb  
diffi  
passi  
lieu  
par



tat où il me voyoit , que la violence de ceux qui m'accompagnoient avoit part à mon aventure ; un d'entre-eux nommé Roucou qui sçavoit un peu la Langue des Mores & qui me connoissoit bien , quoy que je ne le connusse pas moy , acheva de le mettre au fait ; il luy conta tout le complot de la veuve Torre , & n'oublia pas de luy dire que j'avois un pere fort riche & qui m'aimoit tendrement ; & le Corsaire jugeant là-dessus qu'il n'avoit pas fait une mauvaise capture , d'autant plus que ma beauté luy paroissoit d'un prix considerable , il se hâta de retourner à Tunis pour me mettre en sûr dépôt , & réfléchir à loisir , s'il me rendroit à mon pere moyennant bonne rançon, s'il me vendroit à Tunis ou à Constantinople , ou s'il me garderoit pour luy. Il prit le dernier party : il ne pût se deffendre de m'aimer , & bien-tôt il m'apprit ses sentimens. Je n'entreray point dans le détail de tout ce qu'il fit pour venir à bout de me plaire , & combien j'eus besoin de patience & de dissimulation pour ne point ceder à sa passion , & pour ne luy point donner lieu de la pousser à la dernière violence ; par bonheur Roucou dont je viens de

parler, s'étant repenti d'avoir trempé dans le funeste dessein que la Veuve avoit eu de me perdre, & dont il m'apprit toutes les circonstances que j'en viens de raconter, ne songeoit qu'à réparer sa faute. Pour cela il avoit prié le Corsaire Ali Mohed de vouloir bien le garder à son service & de ne le pas vendre comme il avoit fait ses Compagnons, ce qui luy avoit été accordé sur la parole que Roucou luy avoit donnée de le servir près de moy dans sa passion. Il compatissoit donc fort à ma peine, & m'aida pendant longtemps à traîner les choses en longueur, ce qui fut un service essentiel pour moy: car cela donna le loisir à mon pere & à mon Amant d'exécuter le dessein qu'ils prirent de me chercher sur les côtes de Barbarie: ils s'y étoient déterminés sur l'inutilité des recherches qu'ils avoient faites de moy par Terre, & sur ce qu'un Pescheur étant dans son exercice loisque je fus prise, en avoit entrevû quelque chose sans pourtant deviner au juste ce que c'étoit: il avoit dit seulement à mon pere qu'il avoit vû un petit Bâtiment s'éloigner de la Côte à certaine heure de nuit après y avoir passé tout le jour, & il ajoûtoit qu'il

ne d  
par  
déjà  
tout  
pere  
à se  
ils  
Tur  
y ét  
la v  
qu'il  
& q  
où c  
d'Au  
com  
Escl  
deux  
ame  
çon  
deme  
chez  
expli  
rent  
pour  
que  
de  
clara  
cher  
mon  
dans

ne doutoit point qu'il n'eût été enlevé par un Vaifseau Corfaire qu'il avoit vû déjà deux nuits auparavant roder autour de la côte. Sur ce rapport mon pere & mon Amant ne balancerent point à se mettre en mer pour me trouver : ils vinrent heureusement d'abord à Tunis , & ayant appris qu'une prise y étoit arrivée depuis peu ; ils allèrent la voir avec ce Pescheur en question , qu'ils avoient engagé de venir avec eux , & qui d'abord reconnut la petite Barque où on m'avoit enlevée. Mon pere & d'Aubrissel qui étoient entrez à Tunis comme gens qui viennent racheter des Esclaves Chrétiens , ne demanderent pas deux fois qui étoit le Corfaire qui avoit amené cette prise , on leur dit sans façon que c'étoit Ali Mohed , & qu'il demouroit en tel endroit. Ils vinrent chez luy du même pas , & luy ayant expliqué ce qui les amenoit , ils le prièrent de dire quelle rançon il vouloit pour me délivrer : il n'y en avoit presque point de si forte qu'on ne fût prêt de luy accorder pour cela ; mais il déclara tout d'un coup qu'il ne me relâcheroit pas pour tous les trésors du monde. Cette réponse jetta mon pere dans le desespoir , & son affliction fut



si vive , qu'il en tomba malade, mon pere presentant que cette maladie luy seroit uneste, voulut avoir la consolation de me voir l'épouse de d'Aubrissel ; & ayant trouvé un Prêtre captif que nous rachetâmes, il le pria de vouloir bien nous donner la Benediction nuptiale , ce qu'il fit par le moyen de Roucou , qui introduisit de nuit dans ma chambre , ainsi qu'il avoit fait déjà quelquefois , mon pere, mon Amant & le Prêtre ; après quoy mon pere nous donna luy-même sa benediction pendant que nous fondions en larmes , & ensuite s'en étant retourné il se mit au lit , où il rendit le dernier soupir sept jours après.

Cette mort étoit cruelle pour nous de toute maniere ; car elle rendit le Corsaire plus déterminé & plus hardy à me refuser ma liberté : il disoit qu'il ne vouloit pas me relâcher pour un autre Amant ; que son amour meritoit bien le mien , qu'il étoit tout prêt , pour achever de s'en rendre digne , de prendre tel party que je jugerois à propos : que pour cela il étoit prêt de quitter son País & même sa Religion , qu'enfin je pouvois luy ordonner toute chose excepté de ne me plus aimer. Dans cette extremité où nous ne scavons que re-

foudre  
toit qu  
mains  
nous  
qui av  
apparte  
Il nous  
avec un  
d'execu  
doit p  
tre cō  
sûreme  
nous  
Chrêti  
& qui  
moy c  
le jour  
porta  
me de  
nôtre  
trouva  
say av  
suivis  
trouvâ  
s'appe  
20. E  
sirent  
barqu  
sit, r  
nôtre

foudre , Roucou nous dit qu'il se flattoit que si nous voulions y donner les mains , il lieroit si bien sa partie pour nous tirer de Tunis sur le Bâtiment qui avoit amené mon pere , & qui nous appartenoit , qu'il en viendroit à bout. Il nous dit qu'il avoit fait connoissance avec un Renegat, qui étoit assez en état d'exécuter ce dessein , & qui ne demandoit pas mieux , qu'il ne falloit de nôtre côté que dissimuler un peu , & que sûrement nous réüssirions , parce que nous trouverions quantité d'Esclaves Chrétiens qui seroient de nôtre partie , & qui la fortifieroient. D'Aubrissel & moy consentîmes à la proposition , & le jour enfin étant venu , Roucou m'apporta un habit d'homme que je mis , me descendit ensuite dans le Jardin de nôtre maison , à la porte de laquelle je trouvay mon cher époux que j'embrassay avec mille transports , & que je suivis jusqu'au prés du rivage , où nous trouvâmes le Renegat en question , qui s'appelloit Singo Maleva , avec plus de 20. Esclaves Chrétiens , lesquels nous firent redoubler le pas pour nous embarquer au plus vite. Tout nous réüssit , nous montâmes tranquillement sur nôtre Vaisseau , & nous quittâmes la

rade de Tunis sans opposition. Que de douces esperances alors me flatterent ; mais la Providence ne me les offroit que pour me faire sentir plus vivement la rigueur des afflictions nouvelles qu'elle me preparoit. Nous n'étions qu'à dix lieues de Cadix , lorsqu'un Vaiffeau François qui venoit de Marseille & qui alloit à la Martinique parut tout à coup à nos yeux , il nous vît en même temps & reconnoissant bien-tôt qu'il étoit en état de nous prendre , il ne différa point à en executer le dessein ; rien ne l'arrêtoit : car la dernière guerre entre la France & l'Espagne duroit encore : ainsi il nous attaqua , & après une demie-heure de Combat , il nous força de nous rendre : nous passâmes tous sur son bord ; il s'empara de tout ce que nous avions , excepté quelques Pierreries que nous cachâmes d'Aubrissel & moy sous nôtre chemise. Je me trouvois malgré cela encore fort contente en ce que d'Aubrissel ne s'étoit point fait tuer malgré la-fureur avec laquelle il avoit combattu , & en ce que j'esperois que moyennant une rançon aussi forte que celle que je pourrois donner à ceux qui nous avoient pris , ils voudroient bien nous relâcher ; mais les

choses e  
posées f  
mes vû  
franço  
frere de  
d'Aubr  
qu'il v  
jura d  
tout ce  
qu'il e  
dans :  
Brusol  
en leu  
& en  
venoie  
à la m  
il eût  
Procès  
conda  
belle  
son fr  
efforts  
s'en t  
ma h  
To  
rent  
dit q  
rendu  
fort  
dant



choſes étoient bien éloignées d'être diſpoſées favorablement pour mes deſirs & mes vûes. Le Lieutenant du Vaiſſeau François ſe nommoit Baritet, & étoit frere de celuy dont la mort avoit obligé d'Aubriffel de s'enfuir en Eſpagne : dès qu'il vit mon époux il le reconnut, & jura de le perdre; il fit ſur le champ tout ce qu'il pût pour ſatisfaire le deſir qu'il en avoit, il tâcha de faire entrer dans ſa fureur ſon Capitaine nommé Bruſolé, & tout le reſte de l'Equipage, en leur racontant la mort de ſon frere, & en faiſant ſonner bien haut qu'ils venoient de prendre ſon mary les armes à la main contre les ſujets de ſon Prince; il eût bien voulu qu'on luy eût fait ſon Procès ſur le champ, & qu'on l'eût condamné au dernier ſuplice comme rebelle à ſon Roy & comme aſſaſſin de ſon frere. Il faiſoit d'autant plus ſes efforts pour perdre d'Aubriffel, qu'il ſ'en trouva tout à coup le rival; j'eus le malheur de luy inſpirer de l'amour.

Toutes ſes agitations néanmoins furent inutiles pour le preſent : Bruſolé dit qu'il falloit attendre qu'ils fuſſent rendu où ils alloient pour décider du ſort de d'Aubriffel; mais qu'en attendant il le prenoit ſous ſa protection,

& deffendoit bien qu'on luy touchât. Cet homme étoit naturellement aussi bon que sage, & nous aurions eu toutes les marques que nous pouvions desirer de la bonté de son cœur, sans l'éclat qu'avoit fait Baritet. Je luy contay toutes mes aventures, il en fut attendry: je luy marquay qu'il pouvoit nous mettre à terre en quelque endroit d'Espagne tel qu'il le choisiroit pour ne point s'exposer, & qu'en nous rendant ainsi heureux, il pouvoit se proposer une gloire immortelle & une reconnoissance éclatante de nôtre part. Il m'écoûta avec facilité, & il m'auroit accordé ce que je luy demandois, si Baritet s'en étant douté n'avoit redoublé ses cris & menacé même hautement qu'il informeroit la Cour de France, en cas que d'Aubrissel s'échapa; cela déterminâ Brusolé, pour ne point se perdre, à dissimuler; & il me promit que dès que nous serions à la Martinique, il me feroit voir plus sûrement pour luy & avec utilité pour nous, combien il s'interressoit à ce qui regardoit d'Aubrissel & moy, esperant, disoit-il, trouver des biais en ce País là pour nous renvoyer sur les Terres du Domaine d'Espagne, & nous mettre ainsi en état de revenir à

Cadix;

Cadix  
 Mar  
 paroi  
 bon  
 me t  
 & e  
 une  
 s'en  
 luy-  
 Et c  
 mon  
 party  
 busti  
 ce q  
 dans  
 cessit  
 & à  
 nous  
 bien-  
 adou  
 avoit  
 malh  
 assez  
 dès  
 foins  
 tatic  
 Hôte  
 d'un  
 s'êtr  
 par

Cadix ; en effet dès qu'il fût arrivé à la Martinique , il songea à nous tenir sa parole : il me logea d'abord chez une bonne femme de sa connoissance , qui me traita de la maniere la plus honnête, & ensuite ayant mis mon mary dans une prison , parce qu'il ne pouvoit pas s'en dispenser , il luy facilita bien-tôt luy-même les moyens de s'en échaper. Et comme dans la situation presente mon mary ne pouvoit choisir d'autre party , il luy conseilla de se faire Flibustier pour se mettre en sûreté jusqu'à ce que l'occasion se presentât de passer dans un état plus convenable ; cette nécessité nous parut bien rude à mon mary & à moy ; mais enfin il fallut la subir , nous espéâmes de nous en dé. livrer bien-tôt ; nôtre malheur d'ailleurs étoit adouci par la compassion que Brusolé avoit inspiré à tout le monde pour nos malheurs , & j'avois le plaisir de voir assez souvent mon mary , qui , pour cela , dès qu'il n'étoit plus en Course , avoit soin de se rendre dans une petite habitation appartenante à un oncle de mon Hôtefle , & distante de la Mer environ d'une lieuë. Baritet même sembloit s'être calmé , & ne nous inquietoit plus par ses cris & ses menaces. Il y avoit



trois mois que nous étions ainsi à la Martinique, & mon mary ayant scû par sa bravoure & son desinteressement, gagner tous les cœurs des Flibustiers, il comptoit de pouvoir bien-tôt les engager à nous passer incessamment dans l'Isle Espagnole la plus prochaine; & de la maniere dont il m'avoit parlé, que tout se dispoit pour cela, j'en avois moy-même une esperance certaine, & je me flattois de me voir bien-tôt dans un Vaisseau qui nous repassât à Cadix: mais mes esperances s'évanouïrent bientôt & le cruel Baritet qui se trouva Commandant de son Vaisseau, parce que Bufolé tomba malade & vint à mourir, nous préparoit bien un autre sort. C'étoit lui qui devoit consommer mes malheurs par le plus grand de tous; il n'avoit pris des manières plus tranquilles & plus moderées en apparence, que pour mieux perdre mon mari: il avoit eu soin d'épier & de faire épier tout ce qui se passoit entre nous, & il avoit découvert que nous nous voyons d'Anbrissel & moi dans l'habitation dont j'ay parlé. Il se servit de cette connoissance & se mit en embuscade un jour que mon mari devoit me venir voir. Quand je devois recevoir de si agréables visites, j'avois

coût  
au c  
l'em  
&  
avec  
lorf  
tres  
mur  
tem  
l'éto  
son  
m'e  
brif  
der  
auf  
rir  
cet  
Ch  
& n  
çoi  
doi  
con  
à l  
l'an  
C  
je  
fir  
fût  
ble  
lie

coûtume de fortir de la maison & d'aller au devant de lui, dans l'impatience de l'embrasser : j'y allai encore ce jour-là, & je le voyois déjà s'avancer vers moi avec tous les transports dignes des miens, lorsque le perfide Baritet avec cinq autres assassins, sortirent de derriere un vieux mur, parurent; & déchargeant en même temps leurs mousquets sur mon époux, l'étendirent à mes pieds nageant dans son sang; après quoi ils accoururent & m'enleverent aux yeux mourans de d'Aubrissel. A peine pûs-je en recevoir les derniers Adieux : car je tombai évanouïe aussi-tôt que je vis ces Assassins accourir vers moi : ils m'emportèrent dans cet état jusqu'au bord de la mer où une Chaloupe qui les attendoit, nous reçût & nous porta au bord du Vaisseau François qui nous avoit pris & que commandoit alors Baritet, ainsi que je l'ai dit, & comme il n'y avoit plus rien qui l'arrêât à la Martinique, il fit aussi-tôt lever l'ancre & mettre à la voile.

C'est alors que je sentis tout mon mal: je me voyois privée pour jamais du plaisir de revoir mon cher époux, soit qu'il fût mort, soit qu'il pût revenir de ses blessures; chaque instant m'éloignoit du lieu où je l'avois laissé. Le Barbare qui

L'avoit assassiné étoit maître de mon sort, & osoit s'offrir à mon cœur avec une confiance tyrannique, pour y remplir la place de mon époux. Je ne pus soutenir tant d'idées accablantes, & je retombai dans un évanouissement nouveau, qui ne parut devoir finir que par ma mort : je l'aurois bien désirée, je me la serois bien procurée moi-même si je n'avois écouté que ma douleur ; mais outre la Religion qui me le deffendoit, j'étois grosse de ma chere fille que voilà, & le soin de conserver un fruit si cher de l'amour de mon mari, suspendoit tous les autres mouvemens de mon ame : ainsi la foiblesse de mon temperament & non celle de ma raison, abandonnoit seule mes jours à l'impression excessive de mes douleurs. Le Ciel en fut touché, & nous n'étions qu'à trente lieuës de la Martinique, qu'un Vaisseau Anglois beaucoup plus fort que le nôtre, parut, nous découvrit, s'approcha avec vitesse, nous livra combat & nous prit. Le Capitaine Anglois nommé Schoüel, étoit un parfaitement honnête homme : je lui comptai mon histoire tragique, il en fut ému, & si les Anglois n'avoient pas été alors en guerre avec la France, celui ci m'auroit ramené à la Martinique pour me procurer

la fat  
du f  
possi  
put p  
bien  
qu'o  
reux.  
nieu  
il n'  
une  
qu'il  
du c  
rega  
noit  
frequ  
re tr  
ner  
M  
de n  
ava  
Mar  
néce  
fort  
la F  
je d  
mie  
bien  
fati  
ent  
Co



la satisfaction de m'éclaircir entièrement du sort de d'Aubrissel : dans cette impossibilité, il fit d'ailleurs tout ce qu'il put pour adoucir mes peines : il me fit bien traiter, il me consolait par tout ce qu'on a coûtume de dire aux malheureux. Il fut prêt de faire mourir ignominieusement Baritet & le jeter à la mer, il n'y eut que moi qui l'en empêchai par une délicatesse de Religion. Enfin quoiqu'il fût pressé d'aller ailleurs il tourna du côté de la Havane & il m'y débarqua, regardant avec moi ce lieu qui appartenoit aux Espagnols & étoit un Port fort fréquenté, comme le plus propre à me faire trouver bien-tôt l'occasion de retourner à Cadix.

Mon intention n'étoit pas cependant de revoir si-tôt mon País, & je voulois avant de m'éloigner davantage de la Martinique, faire toutes les recherches nécessaires à m'instruire certainement du sort de mon mari. Je restai pour cela à la Havane trois ans, pendant lesquels je donnai tous mes soins à acquérir les lumières que je cherchois : je vis même bien-tôt des François qui pouvoient me satisfaire. La paix qui venoit de se faire entre les deux Couronnes ouvrant le Commerce de l'Amerique à la France

comme aux autres Peuples, il y en venoit de tous côtez, & j'en vis plusieurs qui avoient passé à la Martinique, mais aucun ne me dit rien qui pût me flatter de l'idée que mon cher d'Aubrissel vit encore le jour : plusieurs au contraire qui avoient entendu parler de son aventure, ne m'en parloient que comme d'un événement où il avoit perdu la vie ; deux hommes enfin que j'ai envoyez exprés à la Martinique ne m'ont rapporté que la même chose, en sorte que le Seigneur Boscosa qui est present & dont je fis l'heureuse connoissance à la Havane, gagna enfin sur moi de me faire passer à ce Païs, où il m'a procuré un état si doux, que si je pouvois donner place dans mon cœur à tout autre amour qu'à celui de mon cher d'Aubrissel, il y a long-temps que je me ferois livré à celui qu'il merite. Je lui dois toute ma vie, celle de ma fille, & de plus, son éducation ; ne pouvant lui donner le titre de mon époux ny de mon amant, je lui donne celui de mon second pere : voilà Seigneur François la douloureuse histoire de ma vie. Que toute l'amertume s'en dissiperoit bien-tôt si vous m'aviez donné les nouvelles que je desirerois apprendre ?

Je m'attendris sur un recit si triste &

lui d  
prem  
aller  
sur  
scav  
man  
sant  
zèle  
bell  
de l  
voy  
en a  
apre  
con  
la f  
J  
en  
soin  
Jua  
par  
de  
ne  
co  
che  
n'e  
qu  
mi  
tre  
ser  
ce

lui dis que j'étois homme à repasser à la première occasion à la Martinique pour aller m'informer encore avec exactitude sur les lieux, de tout ce qu'elle vouloit sçavoir, & je lui fis ce compliment d'une manière qu'elle vit bien la raison puissante & secrète qui me donnoit tant de zèle pour les interests de la mere & de la belle Thérèse : mes regards eurent soin de lui ôter tout doute là-dessus : mais ce voyage lui paroissant inutile ou n'osant en accepter l'offre, elle me remercia, & après quelques autres complimens de compassion de ma part & de civilité de la sienne, nous nous séparâmes.

Je fus encore environ trois semaines en ce Païs, pendant ce temps-là j'eus soin d'aller tous les jours chez Dona Juana, & quoique je ne visse guères d'apparence à réussir dans mon amour près de Dona Thérèse, cependant j'avois peine à ne m'y pas livrer entièrement. Boscosa s'en apperçût, il m'en parla : mon cher ami (me dit-il) cette belle fille n'est pas destinée pour vous : car outre que le a connu vôtre mérite dès le premier moment qu'elle vous a vû sans se trouver prévenuë en vôtre faveur d'autres sentimens que de ceux de l'estime, la science que j'ai de l'avenir m'a fait connoître



qu'un autre que vous lui est destiné pour mari : il n'est point encore connu de la belle Thérèse, mais elle ne pourra le refuser, car c'est son pere qui lui presentera lui même cet amant, & son cœur en sera charmé. Je fus frappé du discours de Boscosa. Ne doutez point ( me dit-il ) de ce que je vous annonce, devant qu'il soit quatre jours l'événement vérifiera ma prédiction, je n'en ai point encore fait de vaines. Cet homme me parloit d'un ton si assuré, je le connoissois d'ailleurs pour sage à un tel degré, j'avois admiré tant de fois dans nos entretiens la vaste étendue de ses connoissances que je n'osai douter de ce qu'il me disoit : je rappellai le soupçon que j'avois eu qu'il avoit de grands secrets & qu'il possédoit entr'autres celui que la Philosophie Chimique vante le plus, & je me persuadai qu'il pouvoit bien encore avoir le talent de lire dans l'avenir ; rien ne me parut au-dessus du genie d'un si grand homme ; mais enfin l'expérience me fit voir qu'il m'avoit prédit juste, car trois jours après d'Aubrissel arriva au Mexico, & je me trouvai présent aux transports inexprimables avec lesquels ce retour charmant fut célébré dans la maison de Dona Juana. Jamais un heureux mélange des larmes

& de  
sion d  
vifs d  
après  
brasse  
questi  
dresse  
chant  
mour  
illustr  
si dou  
furen  
l'imp  
j'étoi  
qui é  
fille,  
pouv  
si bea  
moy  
une  
pouv  
le jeu  
brilla  
lon  
cher  
avec  
que  
fin d  
il s  
& c

& de joye ; jamais l'agréable confusion de tous les mouvemens tendres & vifs de deux ames qui se trouvent réunies après une longue séparation , jamais embrassemens réitérez , regards expressifs , questions précipitées & entassées avec tendresse n'ont formé un spectacle plus touchant que celui que me donnoient l'amour & l'himen d'accords entre ces deux illustres moitez : leur saisissement étoit si doux & si vif que tous les Assistans en furent pénétrez ; j'en sentis pour moi l'impression jusqu'au fonds de l'ame , j'étois frappé tour-à-tour de tout ce qui éclatoit dans le pere la mere & la fille , & je me trouvai malheureux de ne pouvoir joindre mon sang avec un sang si beau : mais une autre surprise pour moy combla la premiere , & y répandit une douceur qui dissipa tout ce qu'il pouvoit y avoir de triste dans mon amour ; le jeune homme qui accompagnoit d'Aubrissel & qui devoit être son gendre, selon la prédiction de Boscosa , étoit mon cher Ador : ce jeune homme si aimable avec qui je m'étois lié si tendrement , & que j'avois quitté à la Martinique à la fin de mon second voyage : voici comme il s'étoit rencontré chez d'Aubrissel , & ce qui avoit formé entr'eux cette

union qui se consumma bien-tôt par le mariage d'Ador avec la belle Thérèse. D'Aubrissel en parla ainsi à sa femme.

La Maîtresse de l'habitation où vous étiez laderniere fois, que nous nous sommes vûs, avoit entendu les coups de fusils que me tirèrent mes Assassins; elle n'y fit pas d'abord beaucoup d'attention, mais ne vous voyant point revenir avec moi, elle commença à craindre qu'il ne nous fût arrivé malheur: elle envoya aussi-tôt son valet sur le chemin par où j'avois coûtume de venir, & ce garçon m'ayant rencontré dans l'état mortel où m'avoit laissé Baritet & ses détestables complices, il revint en hâte en instruire sa maîtresse, qui alors rassembla tout le monde qu'elle pût, & à l'aide d'un Brancart me fit porter chez elle. Cette pauvre femme étoit presque aussi mourante que moi, tant la compassion l'interressoit à mon malheur. La premiere parole que je prononçai quand je la vis, ce fut pour demander où vous étiez, & comme à l'air dont elle me répondoit là-dessus je connus qu'elle n'en sçavoit rien, je soupçonnai aussi-tôt vôtre enlèvement: cette idée me jetta dans un fort grand desordre, & rendit d'abord inutiles tous les soins qu'on prit de moi. Le Chirurgien

qu'on  
fures  
foibles  
que j  
blant  
dois  
craint  
le tra  
de te  
c'éto  
à de  
desq  
me p  
expe  
d'en  
que  
ils y  
m'y  
la m  
ils e  
sauv  
veni  
Med  
me g  
mes  
ven  
tiren  
espe  
bou  
mes



qu'on fit venir ne trouva point mes blessures mortelles par elle-mêmes, mais la foiblesse extrême où j'étois par le sang que j'avois perdu, avec la douleur accablante de nôtre séparation que je regardois comme éternelle, ne firent pas moins craindre pour moi. La fièvre me prit, & le transport au cerveau succéda bien-tôt, de telle manière que le bruit courut que c'étoit fait de moi. Je fus environ dix à douze jours dans cet état au bout desquels les Flibustiers inquiets de ne me point voir, & voulant faire une expedition nouvelle, détachèrent deux d'entr'eux pour me chercher. Ils sçavoient que j'avois habitude chez vôtre hôtesse, ils y vinrent, & furent bien étonnez de m'y voir, comme j'étois, à deux doigts de la mort. Je leur comptai mon aventure, ils en fremirent pleins de zèle pour me sauver, ils ne se contentèrent pas de faire venir un d'entr'eux qui étoit excellent Medecin & qui en moins de trois jours me guérit & me redonna presque toutes mes forces, ils promirent de plus de me venger, & me flatterent de pouvoir vous tirer des mains de vos ravisseurs. Cette esperance acheva de me rétablir & au bout de huit autres jours nous nous mêmes tous en chemin vers le reste de nos

Flibustiers pour voir de quel côté je tournerois pour courir après vous.

Cependant le résultat de nos délibérations fut que j'yrois seul vous chercher, & que mes camarades se joindroient à moi volontiers, quand j'aurois découvert où vous seriez, & qu'il ne s'agiroit plus que de main forte pour vous tirer des lieux où vous seriez.

J'appris que Baritet s'étoit embarqué dès le jour de son assassinat, & avoit pris la route de France : je ne doutai point qu'il ne vous eût emmené avec lui, ainsi je résolus de le suivre jusques dans Paris, où jusques dans sa Province, s'il le falloit, & pour lui arracher la vie & pour lui arracher ma chere Dona Juana.

Cependant pour y réussir, & pour empêcher que mon nom ne fût un obstacle à mon dessein à cause de l'affaire de mon duel, je jugeai à propos non seulement d'en prendre un autre & de me déguiser, mais encore de faire courir le bruit de ma mort ; & on en étoit si bien persuadé, que sur le Vaisseau François où je m'embarquai, on comptoit tout devant moi ma dernière aventure, & on n'y parloit de moi que comme d'un homme qui n'étoit plus. J'arrivai bien-tôt en France, & je ne perdis point de temps

pour r  
tour :  
cunes  
où il  
on cor  
je toda  
sans e  
ceux q  
la pen  
parti d  
jus de  
chai,  
re. J'y  
en pol  
en jou  
de bien  
ne jug  
ni de  
à Roc  
que.

Qu  
virent  
pable  
la mie  
tens  
nouve  
de me  
en eff  
toutes  
étaien

pour m'informer si Baritet étoit de retour : ce fut en vain , je ne trouvai aucunes nouvelles de lui , ni dans les Ports où il étoit connu , ni dans sa parentée : on comptoit qu'il avoit péri en mer , & je rodai six mois sur les Côtes de France sans en apprendre autre chose de tous ceux que je questionnois. Il me vint alors la pensée qu'il pourroit bien avoir pris le parti de vous remener à Cadix. Je résolus de m'y transporter , je vous y cherchai , mais mes pas furent perdus encore. J'y eus la douleur de voir vos parens en possession de vos biens , & qui , pour en jouir tranquillement , avoient eu soin de bien certifier que vous n'étiez plus : je ne jugeai pas à propos de les démentir ni de me faire reconnoître , & je revins à Rochefort pour repasser à la Martinique.

Quand mes pauvres Flibustiers me revirent , ils me marquèrent une joye capable détourdir toute autre douleur que la mienne : ils étoient d'autant plus contents , qu'ils croyoient avoir appris des nouvelles touchant vôtre sort , capables de me donner quelque consolation : & en effet elles me firent un plaisir infini , toutes incertaines , toutes inutiles quelles étoient en un sens. Ils avoient scû par



un Anglois qui s'étoit rangé parmi eux, que ma chere épouse pouvoit être encore au monde; ils me contèrent le combat de Baritet contre Schoüel, la victoire de ce dernier, la prise de vôtre Vaisseau, & comme ils ajoûtoient, sur le rapport qu'on leur en avoit fait, que Schoüel étoit honnête homme, je me flattai que vôtre sort n'étoit pas tout-à-fait déplorable au point que je l'avois crû, & que je pourrois vous revoir & vous obtenir de cet Anglois; je demandai en quel lieu on croyoit que Schoüel fut passé après son combat, & on me répondit que selon tout ce qu'on en pouvoit juger, il avoit dû tourner à la Floride où dans les autres lieux dépendans de l'Angleterre dans l'Amerique. Je priai mes camarades de me passer dans cette partie du nouveau monde, & je la parcourus toute entière. Je ne vous dis que succinctement tous les mouvemens que je me donnois pour vous retrouver, & je vous conterai une autrefois toutes les aventures différentes où je m'étois engagé dans mes voyages, je viens au fait.

Je n'appris rien de vous à la nouvelle Angleterre, on me dit seulement que Schoüel après y avoir demeuré environ un mois étoit retourné dans l'Europe.

Je sou  
miné  
passai  
qui so  
état p  
d'un d  
pus,  
creux  
sentia  
conno  
connu  
me di  
j'ai m  
me pu  
la rec  
entré  
ment  
souffr  
point  
les cr  
faites  
core  
juste  
un di  
doit  
heure  
te ren  
tut  
pour  
tend.

Je souffrois beaucoup ; mais plus déterminé que jamais à vous chercher , je passai à Londres , & là je trouvai Baritet qui sortoit des prisons : il étoit dans un état pitoyable , sa barbe étoit longue d'un demi pied , ses vêtemens tout rompus , son visage have & sec , ses yeux creux son corps tout décharné. Mon ressentiment pouvoit seul me le rendre reconnoissable ; je courus à lui , il me reconnut aussi-tôt , se jetta à mes genoux & me dit : Je vous abandonne mes jours , j'ai mérité la mort , vous ne pouvez assez me punir quoique je sorte d'un lieu où, à la recommandation de Schoüel qui étoit entré presque dans tout vôtre ressentiment , j'ay souffert tout ce qu'on peut souffrir sans mourir : j'avouë que je n'ai point encore assez souffert pour expier les crimes que j'ai commis contre vous , faites de moi ce que vous voudrez : encore une fois je m'abandonne à vôtre juste vengeance. Je fus fâché d'entendre un discours comme celui-là qui me rendoit compatissant malgré moi. Ah malheureux lui dis-je ! c'est la crainte qui te rend accusateur contre toi-même , & tu tends un piège à la bonté de mon cœur pour éviter le suplice que tu mérites : mais rend-moi ma chere épouse , ou me dis où

elle est, & je te pardonne. J'atteste le Ciel ( que je commence à craindre ) me répondit Baritet, que je ne puis vous donner les connoissances que vous me demandez. Dès que Schoüel m'eut pris, détestant mon crime qu'il scût sans doute de la bouche de Dona Juana, & me voulant punir, comme je méritois, il me fit charger de chaînes, me relegua au fond de cale de son Vaisseau, de manière que je n'en ai bougé pendant tout le reste de sa course : ainsi il pût aller par tout où il jugea à propos sans que cela put venir à ma connoissance. Il avoit deffendu à ceux qui m'apportoient à manger, de me parler ; & je ne revis le jour que lorsqu'il revint en Angleterre & qu'il me fit entrer dans la prison d'où je sors à la faveur de la Paix. Je crus ce malheureux : je voyois dans son air & dans ses yeux un air de siacérité & de repentir contre qui ma desffiance ni mon ressentiment ne purent tenir : ainsi je l'abandonnai au dessein qu'il me dit avoir, de se retirer & de faire penitence de ses crimes. Je revins ensuite à la Martinique n'ayant rien de mieux à faire : car aux dernières enquestes que je fis de Schoüel, on m'apprit qu'il étoit mort & je n'avois plus ainsi à qui m'adresser pour scavoit ce que vous étiez devenue.

Comme

C  
espe  
crus  
de  
celle  
en a  
me l  
ou ne  
autre  
je ne  
avan  
leur  
ne vo  
tenta  
en pa  
ne se  
com  
pend  
rois  
J'esp  
succé  
j'aye  
m a  
dois  
deux  
l'exp  
parlé  
nu er  
atten  
bat fu



Comme il me restoit toujours quelque esperance de vous retrouver un jour, je crus que ma meilleure place pour profiter de l'occasion qui s'en presenteroit étoit celle que j'avois parmi nos Flibustiers, & en attendant cet heureux moment, je me livrai à toutes les idées ambitieuses ou nobles, si vous voulez, que je vous avois autrefois communiquez. Certainement je ne m'y propoisois guères de plus doux avantage que celui d'écourdir ma douleur & de me rendre digne de vous. Je ne vous dirai rien en détail de toutes nos tentatives; je puis vous assûrer seulement en passant, que parmi les Flibustiers qui ne sont guères celebres dans le monde comme des gens vertueux, il y en a cependant de bien estimables, & je pourrois dire, d'une ame grande & heroïque. J'espere le faire voir dans peu par un succès éclatant, pourvû sur tout que j'aye pour compagnon l'illustre Ador qui m'a déjà rendu tels services que je lui dois la vie. Il s'associa avec nous il y a deux ans lorsque nous partîmes pour l'expédition dont Dralsé vous a déjà parlé. Dès que je le vis, je fus prévenu en sa faveur: mais il surpassa mon attente. Nous eûmes à soutenir un combat furieux de la part des Sauvages, ils

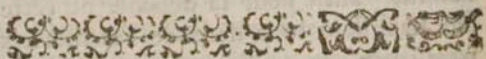
étoient vingt contre un : ils accablèrent le tiers des nôtres, & ils avoient comme investi la troupe où je me trouvois; Adorfe hâta de dissiper ceux qu'il avoit en tête, & il en vint heureusement à bout avec tant de diligence qu'il fût bientôt en état de me secourir : il accourut avec rapidité, & me dégageda en un moment par ses mouvemens sagement conduits & par ses coups qui tomboient comme grêle. Je scay certainement qu'il n'est entré dans notre Corps que par curiosité, & dans le dessein de ne s'y point fixer ; & je suis persuadé qu'il ne s'en repent point & qu'il y a trouvé une sorte de gloire qui n'est pas indigne de lui : quelque parti que nous devions prendre avec lui dans la suite sur la continuation de mes projets, je me trouverai toujours heureux, en plus d'un sens, d'avoir fait un ami tel que lui, & mon ambition la plus douce est de me l'attacher par les liens les plus forts. C'est à lui, ma chere Dona Juana, à qui je dois le plaisir de vous revoir : car outre qu'il m'a sauvé la vie dans le combat dont je viens de parler, c'est par ses soins que j'ai découvert le lieu de vôtre séjour : il a voulu lui-même parcourir de nouveau la Floride, pour voir s'il ne trouveroit aucun de ceux

qui  
ôta  
nes  
du  
de  
Ha  
por  
m'a  
ent  
vor  
que  
Me  
tez  
que  
fere  
que  
& c  
pour  
affie  
voir  
serv  
bien  
tem  
gne  
plac  
pera  
me  
com  
lust  
ay

qui étoient avec Schoü l , lorsqu'il vous ôta des mains de Baritet , & enfin ses peines ont réussi : il a rencontré le Pilote du Vaisseau de cet Anglois , & il a sçû de lui qu'on vous avoit débarqué à la Havane. Ador est accouru aussi tôt m'apporter ces nouvelles, & il a bien voulu m'accompagner dans le voyage que j'ai entrepris pour vous rejoindre. Nous avons passé à la Havane , & ayant appris que vous étiez venu vous habituer au Mexico , nous nous y sommes transportez. Je vous avoué, ma chere Dona Juana, que je fus frappé de deux idées bien différentes sur vôtre sujet, quand on m'a dit que vous viviez, que vous aviez une fille & qu'un Seigneur Espagnol qui passoit pour riche & pour homme de mérite, étoit assidûment chez vous. La joye de sçavoir que vous aviez heureusement conservé le fruit de vôtre mariage m'étoit bien douce : mais je craignois en même temps que cet Espagnol, qui est le Seigneur Boscosa ne fût parvenu à me remplacer auprès de vous , dans le peu d'esperance où vous vous étiez trouvée de me revoir jamais : mais mon bonheur est complet : vous m'avez donné un ami illustre au lieu d'un rival importun , & j'en ay acquis un autre non moins estima-



rique dès que j'auray reçu les nouvelles qu'Ador m'avoit promis de m'écrire.



NOMS ET QUALITEZ  
de plusieurs Officiers & Volontaires d'Honneurs, avec lesquels j'ay eu l'honneur de faire mes Voyages.

*Premierement sur le Vaisseau du Roy la Sphere.*

**M**onsieur la Mothe de Tilly, Capitaine en Chef du Canada, ancien Lieutenant de Haut-Bord & du Port de Rochefort pour le Roy.

M. de Fremicourt, premier Lieutenant dudit Vaisseau & Capitaine de Fregate : c'est un Gentilhomme natif de Paris.

M. Bigot, Seigneur de la Quanté, Lieutenant en second, il est frere de M. Bigot, Capitaine de Haut-Bord. Ils sont de Tours

M. Beauchamps, Enseigne dudit Vaisseau. Il est de la Rochelle.

M. Mathé, Officier dudit Vaisseau, natif du Port de Rochefort, qui au retour

de plusieurs Voyages qu'il a faits depuis, a été nommé Lieutenant de Fregate pour récompense, comme étant fils de feu M. Mathé, ancien Officier pour le Roy dudit Port de Rochefort.

M. Miret, Officier dudit Vaisseau, il est de Paris, & il a toutes les qualitez du cœur & de l'esprit qu'on peut desirer.

*Second Voyage sur le Vaisseau  
l'Espérance.*

M. Moreau du Plessis, Capitaine en Chef dudit Vaisseau, un des plus vaillans hommes qu'il y eût. Il est mort après avoir été nommé par la Cour Lieutenant de Vaisseau de Roy, après avoir passé par celle d'Enseigne, la seule manière dont il se battit contre les Anglois, ne peut être trop louée.

M. Des Gigou, Capitaine en seconde il reçut un coup de mousquet à la tête dans le Combat que nous eûmes contre les Anglois dont il n'est pas mort.

M. de Cauville, premier Enseigne dudit Vaisseau *l'Espérance*, jeune Officier plein de valeur.

M. de Beauupré, natif de Paris, Officier & Controllleur dudit Vaisseau. Il

a voit conseillé d'aller à l'abordage des Anglois contre qui nous eûmes affaire.

M. Masson, Officier de la famille de M. l'Intendant de Brest, il étoit du même sentiment que M. de Beaupré.

M. de Flammartingue à present Capitaine d'Infanterie.

M. le Chevalier de Comflans d'une très bonne Maison, Enseigne dudit Vaisseau.

M. du Briffon, Officier dudit Vaisseau, natif de Normandie, de present à Buenos-Aires dépendance du Perou en Amerique.

*Sur le Vaisseau nommé le Maur.*

M. de Rés, brave Officier, homme d'une grande intelligence & de bon conseil: il est à Paris depuis son retour du voyage qu'il a fait en Canada.

*A mon retour des Isles de l'Amerique, sur le Vaisseau, le Phelippeaux.*

M. Noeste, Capitaine, Commandant ledit Vaisseau, il est de saint Malo, homme de tête & de cœur très-digne du Commandement.

*Troisième*



*Troisième Voyage sur le Vaisseau du Roy  
nommé le François.*

M. Bigot, Capitaine Commandant le-  
dit Vaisseau, d'ailleurs Capitaine de  
Haut-Bord & du Port Louïs, infiniment  
digne de son poste & au dessus des louïan-  
ges qu'on pourroit lui donner: il est frè-  
re de l'Officier que j'ai nommé.

M. de Conil, Capitaine en second du-  
dit Vaisseau du Roy *le François*, il est  
de l'Isle d'Oleron: il y a peu d'hommes  
aussi entendu sur la Mer, c'est un second  
Chevalier Jean Bart.

Monsieur de Robion premier Lieu-  
tenant dudit Vaisseau, il est de l'Isle  
d'Oleron.

M. de la Faluere dont la Famille  
est connuë à Paris, il a été fait En-  
seigne des Vaisseaux de Sa Majesté, &  
il étoit second Lieutenant dudit Vais-  
seau, homme plein d'esprit & de cou-  
rage.

M. Desveaux, Enseigne dudit Vais-  
seau, il est digne neveu de M. Bigot,  
Capitaine de Port du Port Louïs.

M. Leslelin, Enseigne dudit Vaisseau,  
il est d'Amiens.

M. Bridou, Enseigne dudit Vaisseau Pour la Compagnie Royale de l'Affiente, Jeune homme de la plus grande esperance, également sage, capable & vaillant: il est mort pendant le voyage après avoir été nommé par la Cour Garde-Marine, il étoit fils & petit fils de Messieurs Bridou, anciens Gentilshommes ordinaires du Roy.

M. de Malefcot, Ecrivain du Roy dans ledit Vaisseau, c'est un homme d'une grande intelligence.

M. Pottier, Chirurgien Major dudit Vaisseau, il est de Rochefort, & un des plus habiles hommes de sa Profession.

M. de Carrere brave Officier, estimable par son cœur.

Outre cela, j'ai vû sur lesdits Vaisseaux quantité de Volontaires d'Honneur, également dignes de louange.

*Sur le Vaisseau du Roi la Sphere il y avoit*

M. Goffelin le fils, Capitaine d'Arme dudit Vaisseau, Commandant les Volontaires. Il est mort dans un autre voyage qu'il a fait depuis dans le Vaisseau nommé *la Comtesse Choisseule* qui s'est

brisé sur un Rocher suivant le rapport qui m'en a été fait par un Officier de ma connoissance.

M de la Vrilleux d'une très bonne Maison de Paris.

M. Butet le fils, de Paris, jeune homme d'une grande esperance.

M. Nicole, jeune homme hardi: il est frere de M. le Chevalier du Pleffis Nicole, ils sont de Milly.

M. Sellier de Paris, brave homme: il est mort depuis dans la qualité de Capitaine d'Arme dans une Fregate nommée *la Galère de Brest*.

M. Cocherot jeune homme qui promettoit beaucoup, il est mort dans le cours dudit voyage.

M. Godin de la Rochelle, habile en l'Art de Chirurgie, qui étoit cy-devant sa premiere fonction.

*Sur les Vaisseaux, l'Esperance, la Galatée & le Phelippeaux.*

M. de la Bretinière de Roüen, également recommandable par sa probité & par son cœur.

M. de la Porte le fils, il avoit été auparavant Cadet dans la Compagnie de feu



M. de Phelippeaux, Général des Isles de l'Amérique : il est des plus estimables.

M. de Turgis, jeune homme Parisien brave au possible. Etant sur un Vaisseau Corsaire François, il sauta le premier à l'abordage sur un Navire d'Angleterre, & s'empara du Pavillon avant que le Vaisseau fut pris ; action pour laquelle il eut une récompense.

M. de Feugerolle de Chartre en Beaufse & fils du Président de ladite Ville : il joignoit la piété avec la valeur ; il s'est fait Religieux au retour de son voyage.

*Sur les Vaisseaux du Roy le François  
& la Ville d'Umburg, premièrement le François.*

M. le Baron de Courseule, de Normandie, Capitaine d'Arme dudit Vaisseau, Commandant les Volontaires d'Honneur : on est hardi avec un tel Chef.

M le Chevalier de Mont-Jouën, ayant beaucoup de valeur & d'esprit.

M Desfart d'Amiens & frere de l'Ayde-Major de la Ville de Paris, jeune homme recommandable par sa bravoure.

M. de Mont-huchon, natif de Pont l'Évêque, lequel au retour de son voyage est entré Page chez Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Comte de Toulouse.

M. de Beauchamps, de la Ville de Caën, où il est à présent Receveur des Consignations.

M. Lesselin natif d'Amiens, jeune homme fort estimable.

M. le Fort de la Rochelle, il s'étoit distingué déjà en qualité de Cadet à la descente de la prise de Riogeneuve à la Côte de Bresil: ils'y comporta en brave homme & y fut blessé, dont on lui donna récompense.

M. le Roux, de Paris, Volontaire d'Honneur.

M. le Chevalier de Pomponne, capable de soutenir l'honneur de sa Maison.

M. la Mothe de Launay, de Romorantin.

M. Martineau d'Orleans, brave homme.

M. de Tallendau, il est de l'Isle d'Oleron.

M. de Rancy, de Paris, jeune homme très brave.

M. Pinçon Chirurgien dudit Vaisseau de présent à la Rochelle, habile

homme dans sa Profession.

M. le Grain, de Paris, il est entré au retour de son Voyage Garde du Corps de feu Monseigneur le Duc de Berry.

Au retour de tous mes voyages, je ne dois point oublier ici quelques personnes également dignes de louanges.

P R E M I E R E M E N T.

M. Pasquier, Directeur Général en la Marine de la Compagnie Royale de Guinée, dont le nom est connu, pour ainsi dire, dans les Païs les plus inconnus de toute la terre.

M. Huttier, Procureur au Parlement de Paris.

M. de Vige de Sailly, natif de Champagne, recommandable par son cœur & par son esprit.

M. Beauchet, il est d'Avenay en Champagne.

M. de Vige, Conseiller du Roy, Seigneur de Droüilly

M. de Maisons, Conseiller du Roy au Grenier à Sel de Champagne, frere de Mrs. de Droüilly & de Sailly.

M. Jourdan, Secrétaire du Roy, d'ailleurs ancien Armateur pour le Roy.



au département de Brest.

M. l'Hoste d'Avenay en Champagne.

M. de Vige très digne Religieux Bénédictin de Champagne, il est frere de Messieurs de Saily & de Droüilly

M. Pasquier, jeune homme d'une grande esperance, il est de Paris & fils du Directeur Général que j'ai nommé.

M. Le Pautre, de Paris, aussi jeune homme très brave.

M. Houdart, de Châlons en Champagne.

M. Rocher aussi de Châlons.

M. Gourdin Ayde Major de la Ville de Paris.

M. Tabouret, de Châlons en Champagne

M. Grimont, il est de Montmirelle.

M. Barillet, il est de Sefanne en Brie.

M. le Givre de Virginy en Champagne, ayant beaucoup de mérite.

M. Duplessis-Nicole, il est frere de l'Officier que j'ai nommé

M. Hannequin, sieur de Beaumenil, Officier du Gay, il est de Paris.

M. Gosselin de Paris, il est pere de l'Officier que j'ai nommé.

M. du Coulombier brave Officier & ci-devant Directeur dans le Royaume de Juda pour la Compagnie Royale de Guinée en Afrique.

M. Pageot natif du Berry, brave Officier, & ancien serviteur du Roy.

M. Huret, de l'Isle en Flandre.





# RELATION

## D'UNE ISLE

NOUVELLEMENT  
habitée dans le Détroit de  
Malaca , avec l'Histoire de  
deux Princes de Golconde,  
par le R. P. . . Missionnaire.

L'Entrée Orientale du Détroit de  
Malaca est entre un degré & un  
degré 30. minutes de latitude, & par  
122. degrez de longitude, quoique M.  
Samson dans sa Carte d'Asie la mette  
par 140. degrez de longitude : elle a  
le Royaume de Loor au Nord , &  
l'Isle de Sumatra au Midy , & à me-  
sure qu'on avance dans ce Détroit ,  
on y trouve une si grande quantité  
d'Isles , qu'on n'en sçait pas le nombre.  
Les Cartes se sont contentées de mar-  
quer celles qui sont depuis Nicobas  
jusqu'à Malaca , & n'ont fait aucune



mention de celles qui se trouvent depuis Malaca jusqu'à la Pierre-blanche, exceptez celles qui sont aux deux côtes de la route que l'on tient ordinairement ; les autres qui sont en grand nombre ont été négligées comme inutiles aux Navigateurs : au reste ce Détroit s'étend entre l'Isle de Sumatra & le País des Malais.

C'est dans ce détroit même qu'est l'Isle dont j'ay à parler , & voicy ce qui m'en a donné la connoissance. Un Vaisseau Armenien dans lequel j'étois , s'étoit engagé dans ce détroit sans le sçavoir ; il y avoit été attiré par les courants qui y sont vifs , & la nuit nous cachoit nôtre erreur qui devoit naturellement nous être funeste , parce qu'on trouve là de tous côtes de basses roches à fleur d'eau , qui sont de vrais écueils. Nous nous croïons encore en pleine mer , & quand nous nous fûmes reconnus , nous nous trouvâmes bienheureux de n'avoir pas pery. Nous y mouillâmes l'Ancre , & le calme étant survenu , nous y restâmes deux ou trois jours , au bout desquels nous apperçûmes une petite Naule qui venoit à nous & qui portoit cinq personnes , sçavoir une femme , trois hommes & un jeune

enfant environ de dix ans ; cet enfant étoit demy blanc , les traits de son visage étoient fort beaux , ses yeux vifs & perçans , ses cheveux châains & frisez , & il paroissoit avoir beaucoup d'esprit ; la femme qui pouvoit avoir environ 35. ans , avoit l'air d'une femme qui a souffert , mais qui conserve encore de grands restes de beauté : elle portoit un jupon fort court , tissu de petits joncs fins , tels qu'on en trouve dans ce Païs-là : quantité de fleurs enfilées en bandolier de la gauche à la droite & de la droite à la gauche luy couvroient presque tout le corps jusqu'à la ceinture ; elle avoit un anneau au nez , des bracelets , des pendans d'oreilles en collier & des bagues, & tout cela me parut d'or , elle laissa monter sur nôtre bord deux jeunes hommes des trois dont j'ay parlé , ces hommes me parurent tres bien-faits & de bonne mine. Ils avoient un maintien grave & aisé , & on jugeoit naturellement à leur air qu'ils étoient gens de distinction. Ils demanderent avec beaucoup de grace à parler à nôtre Capitaine , qui aussitôt quitta des Passagers avec qui il conversoit , & s'en vint à ces deux Etrangers à qui il demanda ce qu'ils

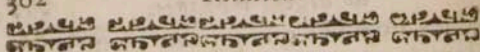
desiroient de luy ; ils luy répondirent qu'ils venoient de perdition , c'est-à-dire , qu'ils avoient fait naufrage , que ce malheur leur étoit arrivé il y avoit un an, sur la pierre blanche, que depuis ils s'étoient réfugiés dans une Isle voisine , & qu'ils le prioient de vouloir bien les souffrir sur son Vaisseau jusqu'à Malaca ; ils ajoutèrent que le Bâtiment sur lequel ils étoient lors de leur naufrage , étoit une somme Chinoise qui alloit de Macao à Batavia.

Nôtre Capitaine ordonna aussi tôt qu'on les fit manger , & qu'on les plaça dans un endroit commode de son Navire ; il avoit des provisions de reste aussi-bien que de la place ; car son monde étoit peu nombreux , & il n'avoit pour toute charge que quatre cens mille écus qui étoient le prix des Marchandises qu'il venoit de porter aux Philippines. Cependant la femme qui étoit restée dans sa Naule avec un homme & le jeune garçon m'ayant apperçu, m'appella en Langue Malabaroise , & me dit qu'elle n'avoit point de linge , j'en allay chercher aussi tôt & le luy donnay avec mon manteau , dont elle me remercia par beaucoup de signes de reconnoissance , après quoy les deux



jeunes hommes qui étoient montez sur nôtre bord , retournerent vers cette femme pour luy dire adieu , & ils le firent d'une maniere si triste & si tendre , que tous tant que nous étions qui en fûmes spectateurs , pleurions aussi-bien qu'eux : ils revinrent , & le petit Paraut où étoit cette femme & le reste de sa troupe ayant issé sa Voile qui étoit de jonc , s'éloigna de nous , & je le suivis de vûë le plus qu'il me fut possible.

Je cherchois à démêler tout ce que je voyois & j'étois sur tout surpris de voir si loin de Malabar une femme qui en parloit fort bien la Langue. Pour m'en éclaircir j'allay trouver les deux jeunes gens qui venoient de luy dire adieu , & je les priay de vouloir bien m'apprendre qui ils étoient , ainsi que ceux qu'ils venoient de quitter ; ils me répondirent d'abord qu'il falloit bien du temps pour me faire le recit de tout ce qu'ils avoient à me dire : cependant , ajoûterent-ils , puis que vous desirez le sçavoir , nous allons vous satisfaire de nôtre mieux , en abregeant le plus qu'il nous sera possible , sans omettre les choses essentielles.



# HISTOIRE

## DE DEUX PRINCES

DE

# GOLCONDE,

*COMME ILS FURENT MENEZ  
à Macao , leur naufrage en leur  
abord , dans une des Isles du  
Déroit de Malaca , où ils trou-  
verent leur mere.*

**L'**Ainé se chargea du recit de leurs aventures, & me dit. Lorsque l'Empereur Aurenzeb, grand Mogol, prit Golconde, il emmena le Roy à Agra ou à Dely, qui sont les deux principales Villes de son Empire, où il fait sa residence ordinaire. On dit qu'il le fit mourir du poison ou d'autre mort violente. La plupart des femmes du Serrail de ce Prince malheureux, aimèrent mieux s'empoisonner, que de se voir abandonnées à la discretion du Soldat, qui après les avoir dépouillées

& deshonorées , pourroient encore leur couper la tête : ma grand-mere qui étoit une des femmes du Roy de Golconde , se fût lors empoisonnée comme les autres , sans la consideration de nôtre mere qui étoit sa fille , & qui n'ayant peur lors que quinze mois , étoit une petite victime absolument destinée à mourir , si ma grand-mere n'eût veu pour en prendre soin.

Elle resolut donc de ne point elle-même attenter sur sa vie , & de vaincre tous les obstacles qu'elle auroit à franchir. Elle vit piller le Palais du Roy de Golconde , & toutes les richesses emportées par le Soldat , après que Aurenzeb en eut tiré les plus gros Diamans : elle tomba prisonniere entre les mains d'un Cavalier , qui luy ôta d'abord pour plus de cent mil e écus de pierreries : mais ma grand-mere luy ayant présenté sa fille luy dit : Prenez encore cela , & si vous en avez soin , je compte pour rien tout le reste que vous venez de m'enlever , & je mourray contente avant que le Soleil se couche. Elle fit plus heureuse qu'elle n'esperoit. Le Cavalier qui étoit Rajepour , c'est-à-dire , Race de Roy , dont on tire les meilleurs guerriers des Indes ,



& qui n'ont point d'autre profession que celles des armes, luy répondit : Je sçay trop ce qu'on doit à la fille d'un grand Roy pour y manquer : je prends vos joyaux, mais c'est pour vous les garder, & j'auray soin de vôtre fille comme si j'étois son pere. En effet il la donna à garder à ses domestiques, avec ordre de la traiter avec toutes sortes d'attention & de respect, & ensuite il envoya la mere & la fille à sa femme, qui les reçût avec beaucoup de bonté : il espéroit d'abord que Aurenceb renverroît le Roy de Golconde dans son Royaume, mais lors qu'il vit qu'il n'en faisoit rien, & qu'on assûroit par tout au contraire qu'il l'avoit fait mourir : il perdit l'esperance de pouvoir renvoyer ma grand mere à Golconde, & prit le party d'établir sa fille dans Arcat. Il porta la generosité jusqu'au dessein d'en faire sa bru, & il la maria avec un petit garçon qu'il avoit, quoy que l'un & l'autre ne fussent âgez que d'environ six ans ; mais telle est la coûtume des Indes : on marie les enfans dès l'âge de trois ans, fauf à ne consommer le mariage que dans le temps competant.

Dés que mon pere eut atteint l'âge de faire le métier de la guerre, il fut  
Cavalier,

Cavalier , & suivit mon grand pere en toute occasion. Il se distinguoit & pouvoit se flatter de parvenir aux grands emplois , dont la gloire & le titre honorable font presque tous les avantages , car les Generaux des armées des Mogols qu'on appelle Nababes , n'ont pour toutes richesses que des Tentes assez magnifiques , grand nombre de beaux chevaux & de belles armes. L'endroit où sont leurs quartiers est entouré d'une enceinte de toiles aussi grande presque qu'une Ville , à cause du grand nombre de leurs femmes & de leurs domestiques , qui sont près de quatre mille . Ils ont quelques jardins avec des Jets-d'eau qu'ils font faire où ils se trouvent , car ils changent de place , ne séjournant que par campement où ils demeurent pourtant plus qu'ils ne devroient naturellement par rapport au nombre de leurs chevaux , mais ils peuvent y rester trois & quatre mois sans manquer de fourage , parce que les chevaux en mangent peu , on leur donne du sucre , du beurre , du poivre long & des grains. Mon pere pouvoit parvenir à ce degré ; mais trois ou quatre ans après que ma mere nous eut mis au monde mon frere & moy , s'étant

armé avec mon grand-pere pour aller en guerre contre le Prince Sivagy , il se donna une Bataille , où ils furent tous deux tuez.

Dés que la nouvelle de leur mort fut apportée à Arcat , le Divan dépoüilla nôtre grande-mere , & nôtre mere , generalement de tout ce qu'elles avoient , il ne leur laissa que leurs nippes & quelques meubles de peu de consequence ; car dans les Indes on n'en a que ce qui est absolument necessaire : elles ne tarderent pas à tomber dans la derniere extremité après ce malheur , d'autant plus qu'il survint bien-tôt après une disette generale de grains qui dura trois ans , & qui reduisit les deux tiers de l'Empire du grand Mogol à mourir de faim : toute nôtre famille en fut accablée , la mere de mon pere se retira avec ses parens ; ma grande-mere maternelle mourut de chagrin , & nôtre mere n'eut plus de ressource que l'aumône . Elle nous mena à S. Thomé , où on disoit que les Portugais faisoient beaucoup de charités , elle fut à la porte d'un riche Portugais nommé Fernand-Manuel , mon frere & moy luy plûmes , il demanda à nôtre mere si elle vouloit luy donner ses enfans , elle luy répon-



dit qu'elle le vouloit bien ; mais qu'il ne luy en coûteroit pas beaucoup davantage de prendre aussi la mere : le Portugais y consentit , nous entrâmes tous chez luy , & y fûmes traitez avec toute la bonté imaginable ; il nous fit habiller proprement ma mere reprit son embonpoint , & parut plus belle que jamais , ce qui frappa la Signora Gibique , femme de Dom Manuel , laquelle étoit naturellement fort jalouse. Cependant dans la suite Dom Manuel , qui de sa profession montoit des Navires pour des particuliers , fut demandé pour en monter un qui alloit à la Chine ; il accepta la proposition , & resolut de nous mener avec luy : il fit agréer la chose à nôtre mere , en luy promettant d'avoir bien soin de nous , & en luy faisant entendre que son dessein étoit de nous apprendre la Marine , & de nous mettre en état d'être un jour Capitaines de Vaisseau comme luy , & que pour réussir dans cette profession , il falloit que nous pratiquassions dès l'enfance. Comme la disette duroit encore , ma mere consentit au dessein de Dom Ferdinand , dans la crainte où elle étoit qu'après son départ la Signora Gibique ne nous mît tous trois à la Porte.

Nous partîmes ainsi avec Dom Manuel, nous allâmes de Madras à Malaca & ensuite à Macao près de Canton; nous descendîmes à terre avec luy, & il nous mena chez une de ses parentes qui étoit veuve d'un Portugais, & n'avoit point d'enfans: dès qu'elle nous vit elle nous prit en amitié, & elle dit à Dom Manuel, que s'il vouloit nous laisser auprès d'elle, elle nous élèveroit comme si nous étions ses enfans, qu'elle n'avoit pas dessein de se remarier, & qu'en se consolant dans l'amour qu'elle auroit pour nous, elle nous regarderoit comme ses heritiers. Dom Ferdinand nous demanda si nous serions contents de rester avec sa parente, & nous répondîmes qu'ouï. En effet les manieres nous donnoient beaucoup de goût pour elle, elle nous caressoit plus que n'avoit jamais fait nôtre propre mere, & pendant quinze ou seize ans que nous avons vécu avec elle, nous n'avons eu chaque jour que des agrémens toujours nouveaux; nous avons été élevés comme les vrais enfans, ainsi qu'elle nous l'avoit promis; elle nous fit apprendre tout ce qui convient aux jeunes gens de meilleure famille: nous étions servis chacun par un Esclave qui nous

suivoit par tout , & nous n'avons jamais porté sur nos habits que des garnitures d'or , nous laissions les garnitures d'argent à nos Esclaves , comme trop communes ; enfin nous étions si bien traitez par cette charmante femme, que ses parents en furent jaloux , & craignirent qu'elle ne nous adoptât , & ne nous laissât toute la succession qu'ils en attendoient : nous ne sçavons pas même si l'amour qu'elle avoit pour nous n'a point été cause de sa mort qui fut fort précipitée , car elle ne fut que trois jours malade , & mourut sans faire son Testament ; à peine eut-elle le temps de se confesser , lorsque les Medecins l'avertirent que sa maladie étoit mortelle. Aussi-tôt ses parens s'emparèrent de tous ses biens , & nous ôtèrent tout ce que nous avions , excepté nos habits , avec quelques garnitures & un Diamant , qu'ils nous laisserent à chacun ; à peine nous nourrirent-ils en attendant une occasion pour nous renvoyer en nôtre País chercher nôtre mere. Nous n'en avons eu aucune nouvelle depuis nôtre départ de S. Thomé , & dans nôtre malheur nous ne nous consolions que par l'esperance de la revoir. Nous nous proposâmes de profiter de



la premiere occasion , qui pourroit nous procurer un plaisir si doux , & s'étant trouvé une femme Chinoise qui alloit à Batavia : nous nous mîmes dessus , quoy que ce fût une voye indirecte pour le lieu où nous voulions aller , mais elle étoit la plus presente & étoit toujours sûre , parce que les Hollandois vont souvent de Batavia à Paliacat , dont ils sont Seigneurs , & cette derniere Ville n'étoit éloigné de S. Thomé que de huit lieuës ; ainsi nous esperions toujours retrouver nôtre chere mere chez Dom Manuel. Nous nous embarquâmes donc sur cette femme , après avoir , selon le conseil que l'on nous donna , changé nos boutons , boucles , peignes , cannes , diamans & autres que nous avions , contre des marchandises de la Chine que nous emportâmes avec nous , & sur lesquelles nous devions gagner , dequoy nous dédomager & au de-là de la dépense de nôtre voyage.

Cependant les heritiers de cette bonne Dame que nous venions de perdre nous voyant prêts à partir , se firent un point d'honneur de nous donner quelque marque d'amitié ; un entre'autres qui venoit souvent chez cette Dame lorsqu'elle vivoit , nous fit venir

chez luy , nous regala , & nous dit que s'il n'avoit point eu d'enfans , il nous auroit laissé sa part de la succession , & ensuite nous fit present de quelques pieces d'étoffe de la Chine , & de quelques curiosiez , en nous priant que si nous allicns quelque jour à la Chine nous ne manquassions point de venir à Macao & de loger chez luy , & qu'il nous recevoit toujous avec plaisir. A l'exemple de celuy-cy , les autres heritiers nous traiterent à peu près de la même maniere , ne voulant pas passer pour moins genereux.

Après cela nous partîmes , c'est-à-dire , il y a environ un an vers la fin de Janvier. Il faisoit pour lors le plus beau temps du monde ; nous avions un vent Nord-Est , qui à la verité ne pouvoit passer que pour un petit frais ; mais la Somme étant carennée de nouveau , nous faisons passablement de chemin. Nous nous trouvâmes par le travers de Poulcandor vers le 20 du mois de Fevrier , le vent changea & nous devint fort contraire. Comme les Chinois ne sont pas bons Marins , nous croions perir à tout moment , & il fallut jeter à la Mer beaucoup de choses qui embarrassoient , peu de temps après pour-

tant le temps se modera , mais le Soleil ne se montra de plus de huit jours , & nous n'avions personne capable de prendre hauteur aux étoiles ; envain elles se montroient de temps en temps toutes les nuits , nous gouvernions toujours vers le Détroit de la Sonde Les Chinois n'ont que vingt quatre Rhuns de vent à leur Compas de route , ce qui nous embarrassoit un peu ; car dans nos études nous avons appris la Carte Marine sur un Compas à la Portugaise : enfin le sixième Mars sur les dix heures du soir , nous entendîmes la Mer briser sans sçavoir où nous étions. De bons Navigateurs eussent sondé pour voir s'il y avoit fond , ou d'habiles manœuvres eussent promptement viré de bord , ce que les Chinois voulurent faire , mais en se pressant trop ils perdirent la tramontane , & on apperçut les Brisans à six brasses de nous.

Nous ne balançâmes pas un moment mon frere & moy à prendre alors nôtre party , nous nous faisîmes d'une cage à poules , & nous nous mîmes dessus avec chacun un aviron ; heureusement il ne faisoit presque point de vent & par tout ailleurs que sur les basses roches , la Mer étoit assez tranquille.

Nous



Nous fîmes si bien que nôtre cage ne donna point dessus, & nous le dépassâmes à la faveur d'un courant qui portoit entre deux Isles où la Mer passoit d'une rapidité incroyable. Nous fûmes portez sur celle des deux Isles qui étoit à bas bord, & nous nous y accrochâmes à des branches d'arbre; nous nous trouvâmes ainsi en sûreté, tandis que nous entendions les cris & les gémissemens des Chinois qui apparemment étoient sur les débris de leur somme, n'attendant plus que de la voir entièrement abîmée.

Cependant nous n'ozions descendre dans l'Isle où nous nous étions accrochez, dans la crainte d'y trouver des Tygres ou des Habitans également dangereux: nous prêtâmes l'oreille avec beaucoup d'attention, pour écouter si nous n'entendrions rien qui pût éclaircir nos doutes, mais ce fut inutilement; aussi sur les une heure après minuit nous nous déterminâmes à mettre pied à terre, ce qu'ayant fait, nous montâmes sur un arbre où nous dormîmes en attendant le jour. Dès qu'il fut venu, nous prîmes encore garde si nous ne verrions ou n'entendrions rien qui pût nous faire connoître le Pays où

nous étions, & n'ayant ni apperçû ni fumée, ni aucun vestige d'hommes ou d'animaux, nous descendîmes de notre gîte & nous mîmes à marcher dans le desir de trouver quelque chose à manger: nous ne trouvâmes que des Caldeses dont la tige n'est pas d'un mauvais goût, il approche de celui des artichauds. Nous en coupâmes & ensuite nous rompîmes de gros Bambous qui sont des cannes creuses de la grosseur de la jambe, nous en attachâmes sept ou huit de chaque côté de notre cage, & au lieu des poules qui y étoient, nous y mîmes des pierres pour servir de lest, ensuite ne voyant pas que nous pussions demeurer dans cette Isle, nous passâmes à petit bruit dans l'autre, où étant arrivé nous montâmes encore sur un arbre pour faire le même manège que nous avions fait dans la première Isle, & n'ayant encore découvert ni hommes, ni tigres, ni quoique ce soit qui pût nous le faire soupçonner, nous descendîmes & nous promenâmes dans cette seconde Isle, & tout ce que nous y gagnâmes ce fut d'y découvrir de dessus une petite hauteur la Roche blanche sur laquelle la somme Chinoise s'étoit perduë. Nous avançâmes du côté

du rivage le plus proche de cette pierre pour voir si nous ne trouverions pas quelques debris ou quelques Cadavres des Chinois que nous pussions dépouiller pour en tirer quelques secours , car nous n'avions mon frere & moi que chacun une chemise, un caleçon & une veste , mais nos peines furent perduës , & il fallut nous contenter de ce que la terre de cette Isle pouvoit nous offrir de secours qui se reduit à des Goujaviers, qui sont une espece de fruits assez bons & balsamiques : nous jugeâmes qu'il falloit que des Chauve-souris , qui dans les Indes sont grosses comme des poules, eussent passé dans cette Isle , & qu'en passant elles y eussent fienté de la grene de Goujaviers qu'elles avoient mangé, & que cette grene eût prit racine. Quoi quil en soit nous fîmes provision de ce fruit, & ayant trouvé de l'eau dans une fosse , nous en prîmes des bembous pour trois ou quatre jours , & à l'entrée de la nuit nous passâmes dans une autre Isle.

Nous y prîmes les mêmes precautions que dans les deux precedentes, toujourns dans la crainte d'être mangé par des Tigres qui y sont en grand nombre , ou par des Malais, qui sont des Peuples fort



cruels & dont on nous avoit fort parlé sur toute notre route en nous parlant du detroit de Malaca : nous ne doutions point que l'endroit où nous nous trouvions pour lors ne fût ce detroit & que celui où la somme Chinoise avoit péri , ne fût la Pierre - blanche également connuë par les naufrages. Nous étions resolués d'aller d'Isle en Isle , jusqu'à ce que nous pussions parvenir à la Ville de Malaca même en continuant toujours nos attentions pour ne pas tomber entre les mains des Malais qui au moins nous eussent fait esclaves, sans esperance de jamais sortir de leurs mains. Nous ne trouvâmes rien dans cette troisieme Isle , & nous y fîmes fort mauvaise chere , car nos poules s'étoient corrompuës , & nous n'avions pas eu de feu pour les faire cuire. Nous restâmes là le reste du jour, mais sur le soir nous mîmes à la mer pour nous rendre dans une autre Isle qui nous paroissoit bien à quatre lieues en avançant dans le detroit : nous prîmes seulement des Calderes qui se trouvent par tout , & dont les chiens sauvages se nourrissent , & nous nous pourvûmes d'eau pour huit jours pendant lesquels nous passâmes dans plusieurs Isles avec moins

d'esperance que jamais de nous pouvoir tirer de la fâcheuse scituation où nous étions : nous ne trouvions rien , nous craignons toujours les mauvaises rencontres , nos provisions étoient épuisées, nous n'avions plus de Calderes , & enfin fatiguez & dégoutez nous sentions nos forces diminuer peu à peu & nous les aurions perduës entierement sans le sommeil qui étoit notre ressource & dans lequel nous passions une grande partie du jour. Enfin nous decouvrièmes une autre Isle & nous apperçûmes une grosse fumée, ce qui ne nous permit pas de douter qu'elle ne fût habitée. La crainte d'abord nous rendit incertains si nous irions , mais enfin comme nous ne trouvions plus à manger la faim nous determina à y passer : nous prîmes seulement la precaution d'y aborder de nuit avec intention d'en enlever tout ce que nous pourrions pour vivre ; pour cela nous fîmes une claye avec des branches touffuës que nous disposâmes sur notre cage en guise de voile : cette idée nous réussit , & le vent qui nous secondoit nous faisoit faire beaucoup de chemin , nous allions si vite , que nous eussions pû aborder de jour à l'Isle en question ; mais nous amenâmes la claye sur

notre cage & ne nageâmes qu'autant qu'il falloit pour ne pas deriver : nous ne voulions pas être apperçus des Habitans de l'Isle , mais dès que le Soleil fut couché nous remîmes notre voile & nous abordâmes sur les neuf heures du soir , c'est-à-dire, 3. heures après le coucher du Soleil, car comme vous voiez, dans ce climat pendant toute l'année le Soleil se couche & se leve à six heures du matin & six du soir , étant descendus à terre nous marchâmes à quatre pattes pour être moins decouverts, faisant des poses de temps en temps pour voir s'il n'y avoit rien à craindre pour nous : étant un peu avancé nous vîmes du monde auprès d'un assez grand feu , nous observâmes tous leurs mouvemens & ayant jugé qu'ils faisoient cuire à manger & que ceux que nous voyons aller & venir étoient occupez à aller querir de l'eau , du sel & du ris , nous espéâmes en attraper quelque chose après qu'ils se seroient tous retirez & qu'ils seroient endormis: ils pouvoient pourtant fort bien être auprès du feu que pour se chauffer , car les nuits sont assez fraiches dans cette Isle , & d'ailleurs les hommes que nous voyons étoient assez mal vêtus : mais enfin sur les onze heures



de nuit s'étant en effet retirés & endormis, nous nous avançâmes en tâtonnant par tout à leurs Panelles, nous y trouvâmes du ris tout cuit plus qu'il n'en falloit pour notre refection, & nous le mangeâmes avec grand appetit, mais ce n'étoit pas assez, nous desirions en avoir une provision pour plusieurs jours ainsi nous continuâmes d'en chercher ce qu'il nous en falloit. En passant dans un endroit nous trouvâmes une personne qui dormoit sur le chemin, nous nous en éloignâmes, mais nous étant approché d'une chaumine sans muraille dont la couverture étoit appuyée sur la terre comme le sont la plû-part des maisons des Malabarois de la côte de Caromandel, nous entendîmes une voix qui nous dit en Langue Malabaroise, qui est là ? Je fus surpris d'entendre cette Langue dans le lieu où nous étions, je repondis d'une voix basse & sourde, ce n'est rien, & ensuite nous nous retirâmes pour nous dire l'un à l'autre les différentes pensées que nous avions au sujet des Habitans de cette Isle, parmi lesquels nous trouvions des gens qui parloient le Malabar. Peut être dîmes nous, que celui que nous avons entendu n'est qu'un Es-

clave : pour nous rendre plus certain sur ce sujet , nous retournâmes aux chaumines afin d'examiner plus exactement toutes choses & de juger mieux par leurs maisons , leurs Panelles & par tout le reste , quels pouvoient être les Habitans de cette Isle ; quand nous fûmes près d'une maison , nous entendîmes deux personnes , apparemment lasses de dormir , qui parloient de Madras , de Sadras , de Thivelour & de saint Thomé & parloient très-bien Malabar , cela nous fit plaisir : mais pour plus grande sûreté nous jugeâmes à propos de nous retirer , nous montâmes sur un arbre où nous restâmes jusqu'au retour du Soleil qui étoit à peine levé , que nous vîmes de tout côté sortir quantité de monde de leurs chaumines , les uns firent du feu , les autres fumerent , nous en voyons qui courroient les uns après les autres en badinant , d'autres conversoient tranquillement , une jeune fille appelloit son frere , nous entendîmes qu'elle parloit Malabar , ce qui , joint à l'air & à la maniere tranquille & familiere que nous voyons parmi eux tous , nous réjoüit extrêmement & nous fit juger que nous ne risquions rien de nous produire aux yeux de ce Peuple

qui nous parut une Colonie venuë de  
notre Pais. Nous descendîmes du haut  
de notre arbre & nous tournâmes du  
côté des maisons : dès que nous fûmes  
aperçûs plusieurs hommes se saisirent  
de sabres , de fleches & de grands bâ-  
tons armez comme des piques & vin-  
rent vers nous comme contre des En-  
nemis. Pour les détromper & les flé-  
chir, nous nous jettâmes à genoux le  
front contre terre à la maniere des Ma-  
labarois lors qu'ils veulent marquer  
le plus profond respect , ils nous ordon-  
nerent de nous lever & nous deman-  
derent qui nous étions : nous répon-  
dîmes que nous étions Malabarois , de  
la côte de Caromandel , vous n'avez  
rien à craindre , ajoutèrent-ils , si vous  
n'avez point de mauvais dessein , mais  
comment avez vous abordé sur cette Isle  
où depuis vingt ans que nous y som-  
mes nous n'avons vû descendre person-  
ne : Nous leur dîmes comme nous a-  
vions fait naufrage , comme nous avions  
avancé d'Isle en Isle , & pour les mieux  
assûrer de la verité de notre recit nous  
leur montrâmes la cage sur laquelle  
nous avions vogué depuis le naufrage de  
notre Somme & abordé à leur Isle.  
Ils leverent alors les mains, nous em-



brasserent en pleurant & nous dirent : c'est le Ciel qui vous a conduit, soyez les biens venus. Dès que ceux qui étoient resté au Village nous virent ainsi caref-  
sez par leurs compagnons, ils accou-  
rurent en foule auprès de nous & nous  
embrasserent de même, excepté les fem-  
mes & les petits enfans qui mettoient  
leurs mains jointes sur leurs têtes &  
nous faisoient de profondes inclinations :  
jamais peut-être en pareille occasion  
tout ce que l'humanité a de douceur  
n'a éclaté plus agréablement & mieux  
prouvé que les hommes sont freres : ils  
nous emmenerent avec empressement  
au Village qui n'est autre chose qu'une  
rangée de maisons toutes placées sur  
une même ligne avec une distance de  
quatre pas de l'une à l'autre. Ils nous  
firent asseoir sous un Pandal qui est une  
espece de treille en berceau de verdu-  
re qui tient lieu d'une Salle commune  
où le peuple s'assemble pour causer &  
reposer à l'ombre : ils nous presente-  
rent du Betel & du Tabac, les fem-  
mes se mirent à nous preparer à man-  
ger, & en attendant c'étoit à qui  
nous feroit des questions. Nous ne pû-  
mes y satisfaire, parce que de moment  
en moment nous étions saluez & ca-

tessez par de nouveaux survenans qui vou-  
loient avoir la même satisfaction que  
les autres. Les derniers qui nous vinrent  
voir parce qu'ils étoient les plus éloi-  
gnez c'étoient les Chrétiens du lieu ,  
car les premiers étoient des Payens , ils  
ne laissoient pas de vivre tous dans une  
fort grande union , ils n'avoient fait au-  
tre chose pour se distinguer & se con-  
server chacun la liberté de la Religion  
que d'avoir chacun leur quartier ou Vil-  
lage où ils se tenoient ordinairement.  
Les Chrétiens nous emmenerent avec  
eux dans leur demeure : en faisant enten-  
dre qu'il étoit nécessaire que nous repo-  
sussions & que nous prissions de la nour-  
riture , nous les suivîmes & nous arri-  
vâmes après une heure de chemin , nous  
étions heureux que le Ciel se trouvât  
couvert alors , car il étoit environ midi,  
& il fait là ordinairement un chaud ex-  
trême à pareille heure. Nous allâmes  
d'abord à leur Eglise qui est une Cha-  
pelle où il y a une Figure de terre cuite  
qu'ils appellent la Sainte Mere : nous y  
fîmes notre priere & merciâmes Dieu  
de nous avoir si heureusement délivré  
de toutes nos craintes , ensuite nous  
fîmes aux maisons où il y avoit un Pen-  
dal ou berceau semblable à ceux des

Village des Gentils. Le concours de ceux qui nous vouloient voir nous environna de nouveau, & le repas étant prêt ce fut à qui nous feroit fête, les filles s'étoient parées de tous leurs joyaux outre quantité de fleurs dont elles s'étoient couvertes, elles danserent & chanterent de leur mieux, elles n'avoient oublié ni l'un ni l'autre.

Après le repas qui dura assez longtemps & presque jusqu'à la nuit, nous avions fort envie de dormir, mais il n'y eut pas moyen de le faire: on nous demanda de nouveau quelque détail circonstancié de notre histoire & nous les fatismes. Nous la commençâmes à la prise de Golconde en rapportant ce que nous avions entendu raconter à notre bonne mere de Macao qui l'avoit appris de Dom Manuel. Cependant à peine nous avions parlé un quart d'heure qu'une des femmes qui nous environnoient tomba évanouie: cela rompit notre narration, on crût cette femme morte & on la porta dans sa maison, mais deux heures après elle reprit ses sens & le lendemain matin dès que nous fûmes éveillés elle vint à la petite chambre qu'on nous avoit faite avec des perches & des nattes & où



nous avions fort-bien passé la nuit, elle attendit jusqu'à ce que nous sortissions. Elle nous aborda dans ce moment & nous pria de vouloir bien lui raconter le reste de nos aventures: nous la satisfîmes, après quoi ne pouvant plus retenir les transports qui la pressoient, elle se jetta à notre col en s'écriant, ah mes enfans ! mes chers enfans c'est vous, j'ay le plaisir de vous voir, j'ai le bonheur de vous retrouver, ô Ciel ! est-il possible ? & sans tarder d'avantage elle dit à mon frere de lui montrer son bras gauche & y ayant retrouvé une encre qu'il portoit au dessus du coude, ôüy, reprit-elle, c'est vous mes chers fils, je n'en puis douter. Nous étions également surpris & charmez d'une rencontre si inopinée & si agréable, & la voix du sang se joignant aux connoissances particulieres qu'elle avoit de notre naissance & de notre famille & qu'elle nous donna, persuadez que c'étoit notre veritable mere, nous nous jettâmes à ses genoux, lui arrosâmes ses mains de nos pleurs & lui demandâmes sa benediction en lui marquant par les transports les plus naturels le plaisir que nous avions de la revoir.

Dés que nous nous fûmes relevez, le

bruit de cette reconnoissance s'étant répandu dans toute l'Isle, nous vîmes de toutes parts accourir vers nous une nouvelle foule de peuple qui venoit prendre part à notre joye tant Gentils que Chrétiens; car c'est une chose admirable que l'amitié & la concorde qui regne dans cette nouvelle habitation, c'est une véritable image de l'âge d'or où l'aimable égalité subsistoit, & où le tien & le mien n'avoit point encore divisé les cœurs, l'abondance & la joye regnent toujours ici, ils ne manquent de rien, tout ce qui peut être nécessaire à la vie & même aux delices naturelles, les environne sans qu'il leur en coûte beaucoup de travail, ni pour l'acquérir, ni pour le conserver. On n'y voit ni Juges, ni Avocats, ni Bourreaux, & ils n'ont presque pas besoin de Medecins; il est très rare d'y voir des malades, l'air y est le meilleur qui soit au reste du monde & depuis que ce lieu est habité, c'est-à-dire, depuis vingt ans, il n'y étoit pas mort dix Habitans. Nous vîmes au festin qu'on nous fit ce jour-là nous vîmes que le païs abondoit en tout ce qui se trouve de meilleur & de plus essentiel pour la vie dans les autres climats comme cabris, cochons,

& volailles de toutes sortes en abondance ; au reste ce festin ne borna pas la fête qu'on nous fit, on continua du même air pendant huit jours, & ils nous dirent qu'ils ne s'étoient point encore si bien divertis depuis qu'ils étoient dans cette Isle, il nous accablèrent enfin de carresses & de toutes sortes de marques d'amitié. Quelques-uns d'entre eux nous dirent que la même nuit de notre arrivée, notre mere leur avoit conté qu'elle avoit crû nous voir en reve.

Cependant nous priâmes notre mere de nous apprendre par quelle aventure elle se trouvoit en ce país si éloigné du sien : elle nous dit que si elle pouvoit bien nous peindre toutes les horreurs du sort qu'elle avoit essuyé, elle nous affligeroit trop ; car, dit-elle, tout ce que vous avez pû souffrir depuis le naufrage de votre Somme n'est rien en comparaison de ce que j'ay souffert en un seul des momens qui ont précédé mon abord en cette Isle, rien ne s'y peut comparer que la douceur de la vie que nous y menons, car il est vray que notre bonheur est à present au dessus de celui de tous les Rois & de tous les Peuples du monde, l'union seule & la cha-



rité qui regne entre nous, suffiroit pour justifier ce que je dis, rien n'est égale aux douceurs que nous trouvons dans cette concorde parfaite: personne ici ne songe à amasser du bien, ils sont tous communs, & on ne songe qu'à en jouir en les partageant avec les autres comme avec des freres, à peine les enfans sont-ils plus attaché à leur mere qu'aux autres citoyens, ils ne distinguent pas leurs maisons, car dans quelques endroits qu'ils se trouvent ils y sont comme chez eux, & les meres ne s'inquiètent pas du tout lorsque le soir il ne se trouvent pas à leur maison; mais puisque vous desirez sçavoir mon histoire, reprit notre mere, je vais vous la raconter.

---

*Histoire de la mere des deux Princes de Golconde, & comme elle aborda dans l'Isle de la Pierre-Blanche.*

**A** Prés que vous fûtes partis de saint Thomé, mes chers enfans, avec Fernand Manuel, sa femme perdit ou fit semblant d'avoir perdu une de ses belles

belles chaînes d'or qui se font à Manille, elle fit grand bruit de cette perte vraie ou prétendue, on batit par les ordres avec beaucoup de cruauté un des Esclaves, qui, selon toute apparence, prevenu de l'intention de sa Maîtresse, dit que c'étoit moi qui avoit pris la chaîne d'or en question, & sur cette déposition sans autre forme de procès & sans se donner le soin de chercher dans mes hardes, comme elle auroit fait sans doute si elle eût crû y trouver ce qu'elle avoit perdu, elle me prit par le bras & me mit à la porte sans me dire autre chose sinon, ne mettez jamais les pieds ceans. Je ne tâchay point de la fléchir, je connoissois trop clairement qu'une passion aussi injuste & aussi aveugle que la jalousie, lui faisoit faire ce quelle faisoit, & qu'il étoit inutile de vouloir lui faire entendre raison. La saison approchoit que les Vaisseaux pour la Chine devoient retourner, & elle ne vouloit pas que son mari me retrouvât dans sa maison à son retour. Ainsi je fortis de chez elle & je me vis à la merci de ma mauvaise fortune qui porta tout d'un coup ses rigueurs pour moi à l'excès: car la même jalousie qui me chassoit de l'azile où j'avois été si

Ec

heureusement reçûë me ferma tous ceux que je pouvois trouver : toutes les femmes craignant en moi une rivale me firent fermer leurs portes, & les hommes libres qui pouvoient le faire, s'en dispensèrent par le soupçon où les avoit jetté contre mon innocence, le traitement que m'avoit fait la femme de Dom Manuel. Tout le secours que je reçûs se reduisit à un peu de ris que me donnerent quelques voisins, ainsi je me vis bien-tôt forcée de demander l'aumône. Je profitai pendant quelque temps de la générosité d'un Anglois nommé le Capitaine Lucas. Il y avoit une grande disette à Madras & cet Officier en ayant pitié envoya en pais étranger où il y avoit abondance de ris & en fit charger plusieurs Vaisseaux qui, dès qu'il fut de retour à Madas, fut distribué par ses ordres à petites mesures à 16 caches chacune, ( c'est-à-dire, environ un sol de France ) ce qui mit les pauvres en état de recevoir plus facilement l'aumône, ce qui étoit un grand trait de charité dans cet homme qui auroit pû beaucoup gagner sur son ris en le vendant à plus haut prix & en gros à la faveur de la disette, ainsi que firent les Marchands Gentils. Dès que l'Anglois n'eut



plus de ris à vendre , alors le nombre des pauvres augmenta ainsi que l'excès de leur misere, au point qu'il en mourroit de faim considerablement tous les jours. Plusieurs prirent le parti d'aller à Peliacat qui est une Ville appartenant aux Hollandois, éloigné de Madras d'environ sept lieues , où un Gentil faisoit distribuer beaucoup de grains cuits aux pauvres, & je me proposois d'y suivre les autres , lors qu'un Armenien me voyant à sa porte, dit à un de ses valets de me faire entrer & de me donner à manger. Après que j'eus mangé l'Armenien seul vint me trouver , me fit plusieurs questions, me prit la main, me demanda si je voulois être à lui & m'assura que rien ne me manqueroit. Ma réponse ne l'auroit pas assurément satisfait , mais je n'eus pas le temps de lui répondre : on vint dans ce moment l'avertir qu'on le demandoit , il me quitta & je sortis comme j'étois entrée excepté que j'avois un bon repas. Je courus à mon ordinaire de porte en porte chercher l'aumône , mais les rues étant couvertes de pauvres à qui les charités ne pouvoient suffire & qui faisoient horreur par leur état hâve , décharné , languissant, ne sçachant mieux je revins au

dessein que j'avois eu d'abord d'aller à Peliacat. Je m'y traînay le mieux que je pûs, car j'étois fort foible par l'accablement où me jettoit la faim, & je m'attendois d'avoir le sort d'une infinité de malheureux que je voyois tomber morts sur le chemin & devenir la pâture des oyseaux de proye & des chiens sauvages. O mes enfans! que la vie des hommes est sujette à de grandes misères, est-il possible que le Ciel les ait mis sur terre pour tant souffrir?

Cependant j'arrivai à Peliacat où je n'eus pas besoin de demander en quel lieu étoit le charitable Gentil qui faisoit les aumônes dont j'ay parlé, je n'eus qu'à suivre une infinité de monde qui y couroit; c'étoit assez loin de la Ville, mais je trouvai qu'on n'y recevoit point de pauvres étrangers & que parmi ceux qui pouvoient se présenter, on ne choisissoit que les plus beaux & les plus belles. Comme je n'avois alors que vingt ans, & qu'ils crurent apparemment voir encore en moi quelque reste de beauté, on me fit avancer avec une vingtaine d'autres également jeunes, & après nous avoir donné à manger, on nous envoya sur le champ dans un Navire qui étoit au Port, nous y marchâmes sans ré-

Distance : car la misere nous ôtoit toute autre attention que celle que nous avions pour nos besoins. Nous restâmes dans ce Navire jusqu'à temps qu'il fut plein de gens comme nous, & il le fut tellement que nous n'avions presque pas assez d'espace pour nous asseoir sur nos talons. On leva l'ancre : alors nous partîmes de nuit & nous fûmes bien surpris le matin au lever du Soleil de ne plus revoir le rivage : plusieurs d'entre nous s'en trouverent desolez, d'autres y paroïssent indifferens, pour moi je ne sçavois à quels sentimens me livrer, une espece d'indolence étoit ma situation dominante, je ne me souciois plus de rien, à ce qu'il me sembloit, & je m'étois trouvé toujours assez dans cette disposition. Depuis qu'on m'avoit fait baptiser, je regardois la vie comme une chose de peu de consequence, & je songeois qu'il m'étoit indifferent de la perdre d'une maniere ou d'autre, car la mort étoit inevitable dans le lieu d'où nous sortions à cause de la famine horrible qui y regnoit & il ne pouvoit arriver pis en quelque lieu qu'on nous conduisit : nous étions occupez de ces reflexions pendant que le Vaisseau avancoit. Nous eûmes assez beau temps.



pendant dix ou douze jours & nous nous portions assez bien, car nous n'étions pas mal nourris & nous ne laissions pas de dormir quoi que dans une situation gênante & pénible. Bien-tôt le temps changea, & les vents devinrent si furieux, que chaque flot de la mer étoit comme une montagne qui sembloit rouler sur nous pour nous abîmer. Nous devinmes tous malades de l'agitation du Vaisseau, & les Matelots même aussi-bien que nous, en sorte qu'il n'y en avoit presque point en état de manœuvrer ni de faire à manger, d'ailleurs la pluye tomboit avec une violence épouvantable : nous n'avions pas un endroit où nous puissions être à sec, ce qui joint à l'incommodité affreuse d'être les uns sur les autres, & obligez de faire nos ordures sous nous, & d'ailleurs ne pouvant recevoir l'air, parce que toutes les écoutilles étoient fermées à cause des vagues qui passaient sur notre Vaisseau & qui l'auroient bientôt rempli si on ne l'avoit fermé, tout cela joint ensemble, dis-je, nous réduisoit en un état auquel nulle autre misère n'est presque point comparable. Ce n'étoit de tout côté en toute chose que peine, travail, terreur & deses-

poir : nous trouvions tous les matins & pendant le jour plusieurs morts parmi nous , nos mats se trouverent rompus ou coupez , notre Vaisseau n'alloit plus qu'à la merci des flots. Il y avoit dessus à son départ environ huit Maîtres pour le conduire, tous moururent par le travail trop continuel , l'agitation , la puanteur & les insomnies , il ne nous restoit pour tous Manœuvriers que des Macois , qui sont des Pêcheurs accoutumez à aller pêcher quatre ou cinq lieuës avant en mer sur quatre pieces de bois attachez ensemble , & qui , par consequent , n'entendent véritablement point du tout la navigation.

Enfin la tempête passa , mais cela ne servit qu'à nous faire connoître tous nos maux , tout étoit malade délabré languissant, infecté, & encore une fois nous n'avions plus personne pour conduire nôtre Navire ; on apperçut une terre vers le Soleil Levant ; mais on ne scavoit point comment y aller toute nôtre esperance étoit en un miracle de la miséricorde divine , lequel fit naître un vent favorable qui nous porta luy-même en quelque rivage sûr ; nous nous nous mêmes en prieres , Gentils & Chrétiens pour obtenir cette faveur :

Dieu nous avoit déjà fait celle de nous mieux porter , & de nous avoir donné un parfaitement beau temps , qui avoit dissipé le mauvais air que nous respirions. Enfin une nuit, le Navire demeura immobile , & lors qu'il fit jour nous reconnûmes que nous étions près d'une Isle : aussi-tôt nos Macois mirent la Chaloupe en Mer & descendirent à terre , ils y trouverent de fort bonne eau , ce qui nous fut fort agreable , car la nôtre étoit puante ; ils nous dirent qu'il falloit que nous descendissions tous parce que nôtre Vaisseau avoit échoüé & que nous n'avions point d'autre party à prendre : nous eûmes bien-tôt suivy leur exemple & leur Conseil , nous emportâmes tout qui pouvoit nous être utile ; nous ne laissâmes que quelques cordages , Canons , & autres choses qui ne pouvoient nous servir : bien nous pris de n'avoir pas differé ce débarquement ; car la même nuit il survint un orage si furieux , que ce Navire d'où nous étions sortis se trouva tout fracassé & tout en débris , & que nous crûmes que l'Isle où nous étions alloit être submergée : nous nous trouvâmes bien-heureux d'y avoir passé la nuit , quoy que nous y souffrissions beaucoup,



beaucoup, car il faisoit froid, & nous étions tous presque nuds.

Cependant après avoir examiné dès la pointe du jour le terrain de cette Isle, nous reconnûmes qu'elle n'étoit pas propre à y faire une habitation: nous en voyons plusieurs autres autour de nous: nos Matois allerent les reconnoître, ils nous firent passer dans plusieurs où nous ne restâmes pas, parce qu'elles ne nous convenoient pas plus que la première. Cela nous affligeoit fort, & dans la crainte de manquer de provision avant d'en retrouver d'autres, il fallut nous retrancher beaucoup, & nous contenter d'un fort petit ordinaire: enfin il nous arriva ce qui vous est arrivé, mes chers enfans, après avoir descendu inutilement en plusieurs de ces Isles, nos Matois en rencontrèrent enfin une telle que nous la cherchions avec un terrain bas à l'humide, & propre par-là à la culture du Ris qui est celle où vous nous voyez.

Elle étoit fort éloignée de celle où nous étions, & nous mêmes huit jours à nous y transporter tous sur nos Chaloupes avec tout ce que nous avions. Nous commençâmes alors à respirer,

& remercier Dieu : nous étions bien au nombre de cinq cens , tous jeunes , il y en avoit qui n'avoient pas plus de douze ans ; nôtre santé étoit entiere-ment rétablie , & nous nous voyons dans un País que personne ne nous disputoit , & où nous pouvions trouver bien-tôt de quoy vivre en paix : cette Isle étoit inhabitée , & propre cependant à une habitation. Nous la parcourûmes bien-tôt d'un bout à l'autre pour la reconnoître entiere-ment , nous n'y mîmes pas beaucoup de temps , car elle n'a que deux lieuës de long & une & demie de large : nous choisîmes d'abord un endroit marécageux , où nous semâmes du Ris dans sa boque , qui nous étoit resté de la provision que nous avions en partant pour nos volailles , ensuite nous préparâmes d'autres terres seches pour les petits grains : tout le monde travailloit , nous avions presque de tout ce qui pouvoit nous être utile dans ce nouvel établissement du fer , de celuy des mousquets & d'un canon que nous avions tiré à terre , lorsque nôtre Vaisseau fut fracassé sur la premiere Isle où nous avions abordé , on en fit des instrumens à remuer la terre : nous avions des marteaux tous

faits qui nous servirent à forger.

Nous employâmes quinze jours à ensemencer la terre & la défricher, & ensuite on travailla à faire de petites maisons de branches, en attendant que nôtre Ris fut mûr pour en employer la paille; on avoit d'abord tendu une partie de nos Voiles en guise de Tente pour nous loger, & du reste on avoit fait plusieurs morceaux pour couvrir ceux qui étoient nuds, & outre cela on avoit partagé le linge des Officiers Matelots & autres qui étoient morts, enfin 500. personnes qui travaillent assidûment ne laissent pas de faire bien de la besogne en peu de temps, & bientôt nous goûtâmes le fruit de nos travaux, bien-tôt nous vîmes sortir de terre nos grains en herbe, qui nous donnoient une esperance sûre d'une moisson prochaine. Il faut avoir passé par cet état, mes chers enfans, pour connoître toutes les douceurs d'une esperance flateuse qui succede à de grands maux, & pour experimenter que la pure joye n'est pas celle des conditions les plus brillantes; nous avons pareillement réservé tous nos bestiaux & nos volailles pour en multiplier l'espece; nous ne commençâmes à en tuer que



lorsque nous fîmes des mariages, encore nous ne tuâmes que les mâles : pour ce qui est des Mariages il s'en fit autant qu'il y avoit de jeunes hommes, car il n'y en avoit aucun de marié parmi nous ; chacun d'eux prit d'entre les filles celle qui lui convint, les Gentils avec les Gentilles, & les Chrétiens avec les Chrétiennes, excepté quelques filles Gentilles qui épousèrent des Chrétiens, parce que les Chrétiens avoient plus de mâles de leur côté que les Gentils ; mais on convint dans toutes ces alliances, que chacun auroit la liberté de professer sa Religion, & que d'ailleurs la différence du Culte seroit la seule parmi nous, sans y admettre quelque autre titre de distinction, certains que nous serions véritablement heureux tant que l'aimable égalité regneroit entre nous, & que nous ne connoîtrions ny l'orgueil ny le mépris : nous avons crû à propos dans la suite de nous placer en deux Villages separez, tant à cause de cette liberté que nous voulions avoir pour nôtre Religion, qu'afin d'avoir plus de facilité dans les travaux dont chacun étoit chargé. Ainsi les Gentils sont restez dans l'endroit où nous nous trouvâmes en

abordant cette Isle, & nous autres Chrétiens nous nous sommes reculez jusqu'au lieu où vous nous voyez ; mais cette separation n'a point du tout affoibli la liaison intime que l'amitié & l'équité ont d'abord mises entre nous ; nous contribuons chacun de nôtre côté avec liberté, & en même temps avec émulation au bien public, la culture des champs est partagée entre nous chacun selon ses forces, & quand la moisson est venue nous la déposons dans des especes de Magasins communs où tout le monde en va prendre selon son besoin ; nous en avons à present pour plus de trois ans, & nous jouïssons ainsi d'une tranquillité qui est naturellement à toute épreuve, nous ne desirons que deux choses, sçavoir, des vaches & du coton, ce sont les seules qui nous manquent, nous avons du tabac & du betel, quoique nous n'en eussions point à nôtre arrivée dans cette Isle, ce qui étoit un grand besoin pour des Indiens comme nous qui ne sçauroient s'en passer, mais nos Macois y ont remedié, ils en ont été chercher dans les Terres voisines dont vous voyez les sommets : ils y entrèrent de nuit, se glissèrent dans les Jardins sans être apperçûs, & en

rapporтерent du betel & du tabac germé que nous avons planté icy , ainsi que des citrouilles , des oranges , & autres choses que nous n'avions pas , & qui viennent fort bien , Comme vous voyez , avec facilité & abondance dans cette Isle.

Pour suppléer au défaut du coton nous nous servons de petits jons mollets que nous mettons ensemble par petits filets , & que nous employons ainsi assez agreablement à divers usages. Cela nous emporte à la verité un peu plus de temps , mais nous en avons assez pour cela , parce que nous n'en donnons point aux travaux superflus qui occupent ces autres peuples adonnez au luxe , au faste , à la moleste , à l'ambition & à l'avarice : nous faisons tous nos ouvrages comme en nous amusant , parce que c'est par raison & par plaisir , dans une concorde charmante & une conversation continuelle , & je croy , mes chers enfans , que c'est-là la vie que devoient mener tous les hommes , & qu'il n'est rien de plus raisonnable que de travailler tous les jours ainsi en société & utilement les uns pour les autres , & non de travailler tristement pour soy seul , sans aucun rapport au bonheur public , com-



me font les avarés & les ambitieux. Encore une fois vous voyez que rien ne nous manque, & que rien n'égale les douceurs de la bonne intelligence qui regne entre nous : y a-t'il donc d'autres vrais biens sur la terre que le nécessaire & la paix ?

Nous fîmes plusieurs questions détaillées à nôtre mere, sur ce que l'Isle où elle étoit, fournissoit assez d'Habitans avant & depuis qu'elle avoit été peuplée, elle nous répondit,

Outre les cabris, les pourceaux & la volaille que nous avons en abondance, comme je vous ay déjà dit, nous avons un arbre fort précieux qui est ancien & propre à cette Isle, il y a apparence qu'il luy faut beaucoup de temps pour parvenir à une grosseur raisonnable : car il y en a que nous avons plantez depuis vingt ans & qui sont fort petits. La premiere écorce de cet arbre mise en poudre & appliquée sur une blessure la guerit en 24. heures : outre cela du corps de cet arbre il sort une gomme qui se dissout dans la graisse de porc, & dont se fait un Baume le meilleur du monde ; on en prend par la bouche pour les coliques, & on s'en oint le corps ; il fortifie beaucoup les

membres : enfin la seconde écorce de cet arbre , dont j'ay oublié de vous dire que les fleurs ont une odeur des plus charmantes , cette seconde écorce , dis-je , qui est un peu plus brune que la capelle , a le goût d'un mélange de poivre , de gerofle & de canelle , & nous en broyons pour nous en servir en guise de ces drogues pour assaisonner nos mets.

Nous n'avions point de sel , mais nous en faisons à la verité avec un peu de peine , mais bon & en quantité suffisante pour nos besoins.

Nous ne manquons pas de poisson & nous n'avons que faire d'aller à la mer pour en avoir , le flot l'apporte , ou il y vient de lui-même dans un petit lieu jusqu'où la mer monte & où l'on a planté des piquets à l'entrée , de maniere que dès qu'elle est retirée nous y allons & nous y trouvons du poisson en quantité que nous prenons ainsi sans peine. Ce poisson est attiré par des fleurs de l'arbre dont je viens de vous parler , lesquelles on a soin de mettre dans un petit panier attaché à un piquet , le poisson se trouve toujours rangé auprès de ces paniers.

Il se trouve sur notre rivage de la

poudre d'or mêlée avec le sable, & nos enfans s'occupent à l'amasser grain à grain & cela fournit assez pour faire les joyaux qu'il nous faut.

Nous avons de même des pierres précieuses brutes, mais comme personne de nous ne sçait les travailler ni les polir, elles nous sont inutiles & du reste nous nous en soucions peu, les regardant comme choses qui ne sont propres qu'au luxe.

Nous demandâmes comment les Chrétiens se conduisoient dans l'affaire de la Religion : ma mere nous dit que dès que l'enfant étoit né, ils le portolent à l'Eglise ou Chapelle, que là on le pose sur une natte couverte de fleurs & préparée pour cela, & qu'alors chacun des Assistans prend une branche où il y a trois feüilles & l'ayant trempée dans de l'eau de mer qu'on a apporté exprés pour cette ceremonie, en jette quelque goutte sur l'enfant en lui disant, soit le Chrétien du Pere, du Fils, & du Saint Esprit. Après quoi tous lui donnent leur benediction en disant, Dieu te donne longue vie & santé, Dieu te marie heureusement. Ensuite ils prient Dieu pour le nouveau baptisé, l'accompagnent chez ses pere & mere où on



les attend là avec un repas apprêté sous un espece de berceau composé de branches & de feüillages où on ne songe plus qu'à manger, rire, chanter, & danfer, & toujourns avec amitié. On ne donne point de nom à l'enfant que lorsqu'il commence à parler.

Pour les mariages, voicy comme ils se font : les ceremonies sont de notre invention, car personne d'entre nous ne sçavoit quand nous arrivâmes ici, les ceremonies d'usage ancien dans l'Eglise. Premièrement, on engage les enfans dès l'âge de six ou sept ans, cet engagement est une espece de fiançailles, ensuite les garçons font peu à peu une tunique de leurs cheveux qu'on leur coupe pour la premiere fois lorsqu'on les fiances, ils mêlent à ce tissu des filets de jones très fins, & ne l'achevent guère qu'au bout de cinq ou six ans, parce qu'il faut que cette tunique ne soit faite que des propres cheveux du fiancé, excepté les jones qui y entrent en petite quantité. Quand le jour des noces est arrivé on pare la mariée avec tous les joyaux qu'elle a & quel'e trouve à emprunter de tous ses voisins, on la coëffe avec ses cheveux tous entrelassez de petites chaînes d'or très fines ; on

lui attache une cinquantaine de brasse de fleurs enfilées & posées en bandolierre & ses bras en sont revêtus en guise de bracelets, après quoi on la conduit à la Chapelle où elle & son fiancé se mettent à genoux : le fiancé se leve & embrasse son épousee, la baise à la joüe gauche tandis qu'elle est encore à genoux, il la relève en la prenant sous les bras & ensuite lui fait présent de la tunique qu'il a faite pour elle. Alors tous les hommes & garçons sortent de la Chapelle pour y laisser entrer les femme & les filles qui vêtissent la jeune mariée de la tunique en question, après quoi les mâles rentrent & tout le monde alors se met à genoux & prie Dieu pour les nouveaux mariez, ensuite on s'en va devant la maison de la mariée où on a dressé une grande salle composée de branches vertes & là on passe trois ou quatre jours à festiner & à se rejouïr.

Pour les enterremens ils ont été fort rare, jusqu'ici depuis notre arrivée, nous sommes encore tous jeunes, & l'air que nous respirons est excellent : mais voici comme cela s'est pratiqué dans l'occasion. Il y a toujours tout prêt dans notre Chapelle un cofre de terre

cuite pour le premier qui mourra. Lorsqu'il nous est mort quelqu'un on fait une fosse où on met ce coffre: on y porte le cadavre sur un petit brancart & il est orné comme si c'étoit le jour d'une fête rejouïssante on met le corps dans ce coffre & on le couvre de poudre de benjoin dont nous avons en abondance. Après on met une couverture sur le cercueil, on y jette dans tous les vuides qui y restent du charbon alumé on jette de nouveau de la poudre de benjoin jusqu'à ce que le feu soit éteint, ensuite on comble la fosse; un an après on en tire le coffre qu'on laisse dehors exposé à l'air.

Pendant cette année qui est celle du deuil pour les paréns, ils vont tous les jours sur la fosse prier pour l'ame du deffunt. C'est ainsi que se conduisent les Chrétiens.

Pour les Gentils ils ont à peu-prés les mêmes usages que ceux de la côte de Coromandel.

Au reste, me dit le Prince de Golconde en continuant son recit, je ne vois pas qu'il y ait au monde un Peuple plus heureux que celui de cette Isle, à en juger par tout ce que nous avons vû & entendu: il ne tint qu'à nous de re-



ster parmi ces Insulaires , car ils nous en ont prié cent fois de la maniere la plus tendre & la plus pressante : nous nous en deffendîmes en leur disant que nous avions fait vœu lors de notre naufrage d'aller à la Notre-Dame du Petit-Mont près saint Thomé , & que nous voulions accomplir notre vœu , après quoi nous verrions ce que nous aurions à faire : mais notre parti étoit tout pris nous n'avions point envie de nous habiter dans cette Isle quelque atrait qu'eut pour nous l'aimable égalité & la vie tranquille qu'on y menne , nous ne pouvions nous résoudre de vivre dans un lieu où il n'y a ni Ecclesiastiques ni Sacremens , ni aucune forme d'Église. Cette consideration seule a pû nous empêcher de rester dans cette Isle, où d'ailleurs nous nous trouvions attiré par un charme aussi puissant que celui de vivre avec une mere aussi aimable & aussi aimée que la notre , nous lui avons promis de retourner la voir en faisant nos efforts pour lui amener & à ses compatriotes quelques Prêtres qui pussent les diriger & les instruire dans tout ce qui regarde la Religion , & nous venons de lui réiterer cette promesse en la quittant. Vous avez été té-

moins des tendres adieux que nous nous sommes faits.

Pour la rencontre que nous avons fait de votre Vaisseau, continua le Prince de Golconde, il y a long-temps que nous la minutions, nous sçavons la saison que les Navires qui ont été en Chine, à Siam & aux Philippines ont coûtume de retourner à la côte de Coromandel & nous nous sommes tenus prêts pour entrer dans le premier Vaisseau qui passeroit. Vous avez tiré plusieurs coups de canon, nous vous avons entendu & nous nous sommes hâtez de profiter de l'occasion & de venir à vous.

Tel fut le recit que me fit l'ainé des Princes de Golconde, & dans la suite le cadet me redit toutes les mêmes choses. On leur fit à l'un & à l'autre beaucoup de caresses sur notre bord, on leur fit même quelque present, on leur donna de la poudre d'or & ils donnerent au Capitaine du Vaisseau quelques fleurs seches de l'arbre dont j'ay parlé, je leur conseillai de ne point trop venturer où ils iroient, le bonheur de ces nouveaux Insulaires de peur qu'il ne vint à la connoissance des Hollandois, & ne leur donnât l'envie d'aller établir leur

domination sur ce peuple heureux. Ils me repondirent que cette Nation étoit bien resoluë à se deffendre jusqu'à la mort contre tous ceux qui voudroient attenter sur leur liberté, qu'ils connoissoient tout le prix de leur bonheur & que pour se le conserver & éloigner d'eux tout ce qui pourroit le troubler, ils avoient pris les meilleures precautions qui peuvent en pareil cas rendre la defense heureuse & apuyer leur courage, qu'ils veillent exactement les uns après les autres pour ne laisser entrer tout au plus que six personnes à la fois dans leur Isle, qu'ils n'y ont laissé que deux entrées libres mais toujours gardées & que dans tout le reste de son circuit ils ont planté des Bambouz si près & si bien ciez que cela fait un espece de rempart de plus de vingt pieds d'épaisseur, au travers duquel un rat ne pourroit passer, que d'ailleurs ils s'exercent tous journellement à tirer de la flèche & y sont si bien instruits que jusqu'aux enfans de dix ans ils tirent toutes sortes d'oyseaux en volant & ne manquent presque jamais de les tuer & de les abbatre.

A cinq ou six jours de cette rencontre des Princes de Golconde, nous arri-



vâmes à Malaca où ils débarquèrent & allèrent prier un Anglois de les recevoir sur son Vaisseau , parce qu'ils crurent que ce Vaisseau alloit à Madras : mais j'ay appris depuis par un Officier Danois que cet Officier alloit à Bencoul , ainsi ils furent trompez & la suite de cette erreur aura été sans doute funeste à ces Princes. Je suis persuadé qu'ils seront morts dans ce lieu , parce que je n'en ay pas entendu parler d'avantage , & on sçait que l'air de Bencoul est très mauvais , & que les Anglois qui cherchent du monde de tout côté pour le mener en ce Pais en trouvent très peu qui y veulent aller , il faut qu'ils les mènent malgré eux. J'ay été fort touché de deux choses à l'occasion de ces Princes & de leur recit , premierement en ce qu'ils n'ont pas resté ou retourné au lieu habité par leur mere , & ensuite de ce que je n'ay pû aller moy-même cultiver la Religion dans cette Isle , où la paix profonde qui y regne seroit si bien avec toutes les vertus du Christianisme. Plaise au Seigneur d'y envoyer au plu-tôt quelqu'un de ses serviteurs qui puisse être plus digne de cette grace que moy.

FIN.

---

APPROBATION.

**J'**AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un manuscrit qui a pour titre ; *Relation de divers Voyages faits dans l'Afrique , dans l'Amerique & aux Indes Occidentales.* Comme chaque Relation de Voyages renferme toujours quelque chose de nouveau , ou de singulier , par rapport aux Descriptions des lieux, & aux aventures des Voyages, j'ay crû que l'impression de ce Livre seroit plaisir au public. A Paris ce premier Juillet 1716.

MOREAU DE MONTOUR.

---

APPROBATION.

**J'**Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier *cette petite Relation d'une Isle nouvellement habitée* , & j'ay crû que l'impression en pouvoit être permise. Fait à Paris ce 10. Decembre 1716.

RAGUET.

---

PRIVILEGE DU ROY.

**L**OUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre , à nos Amez & Feaux Conseillers les gens se-

nans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT, notre bienamé CLAUDE JOMBERT, Libraire à Paris, nous ayant fait exposer qu'il souhaiteroit faire imprimer un Livre qui a pour titre, *Relation de divers Voyages faits dans l'Afrique, dans l'Amerique & dans les Indes Occidentales*, lequel il desireroit donner au Public s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilege pour la Vile de Paris seulement; Nous avons permis & permettons par ces presentes audit Jombert de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, conjointement ou separément & autant de fois que bon luy semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consecutives à compter du jour de la date desdites presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; & à tous Libraires, Imprimeurs & autres, dans ladite Ville de Paris seu-



lement d'imprimer, ou faire imprimer, led.  
livre en tout ni en partie, ni d'en faire au-  
cuns extraits & d'y en faire venir vendre  
& debiter d'autre impression que celle qui  
aura été faite par ledit Exposant sous  
peine de confiscation des exemplaires con-  
trefaits, de mille livres d'amende contre  
chacun des contrevenans, dont un  
tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de  
Paris, l'autre tiers audit Exposant, &  
de tous dépens, dommages & interets,  
à la charge que ces presentes seront enre-  
gistrées tout au long sur le Registre de la  
Communauté des Imprimeurs Libraires  
de Paris, & ce dans trois mois de la  
date d'icelles; que l'impression dudit Li-  
vre sera faite dans notre Royaume &  
non ailleurs, en bon papier & en beau ca-  
ractere, conformément aux Reglemens  
de la Librairie, & qu'avant de l'exposer  
en vente il en sera mis deux exemplai-  
res dans notre Bibliothèque publique,  
un dans celle de notre Château du  
Louvre, & un dans celle de notre trés-  
cher & feal Chevalier Chancelier de  
France le Sieur VOYSIN, Commandeur  
de nos Ordres, le tout à peine de nul-  
lité des presentes: du contenu desquelles  
vous mandons & enjoignons de faire  
jouir l'Exposant ou ses ayans cause

plainement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre , soit tenuë pour dûment signifiée & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires , foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessaires sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donnë à Paris le premier jour du mois de Decembre l'an de grace mil sept cens seize , & de notre Regne le deuxiëme. Par le Roy en son Conseil.

FOUQUET;

*Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , page 106. N<sup>o</sup> 127. conformément aux Reglemens & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le 20. Janvier 1717.*

DELAULNE, Syndic.